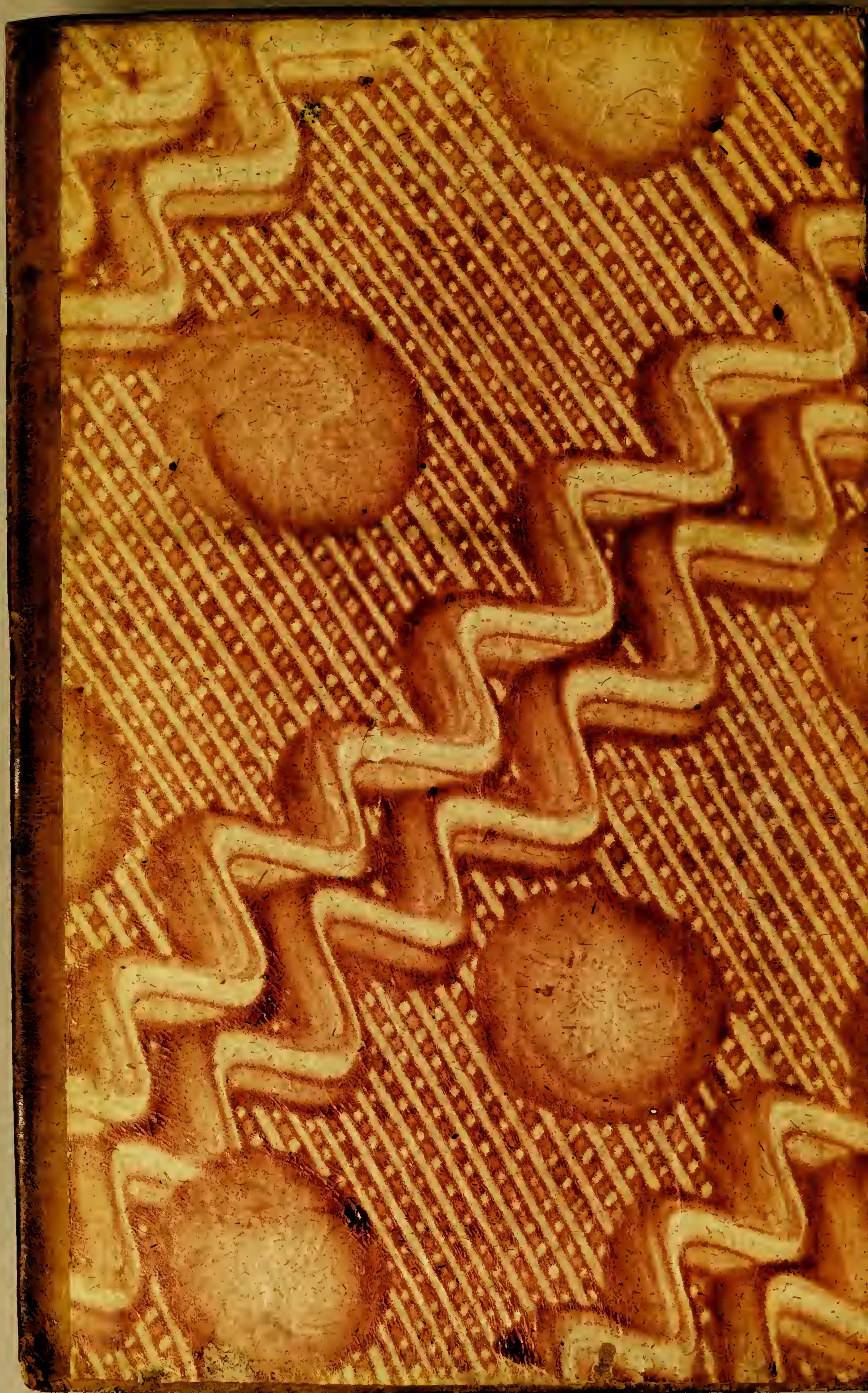


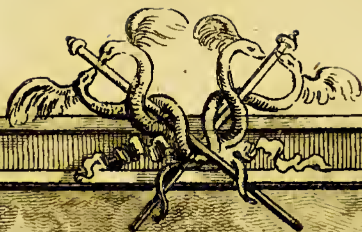



GAUDEO

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

TOME SEPTIEME.

Tom. 7.



C. Eisen inv. 1773

Marguerier Sculp.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SEPTIEME.



A LA HAYE,

Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens, Page 1

CHAP. I. *LES Quakers fondent la Pensilvanie. Leurs mœurs,* Ibid.

II. *Sur quels principes s'établit la Pensilvanie,* 10

III. *Prospérités de la Pensilvanie,* 15

IV. *Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers tems*, 36

V. *Administration de la Virginie*, 41

VI. *Le Maryland se sépare de la Virginie*, 48

VII. *La virginie & le Maryland ont les mêmes cultures*, 51

VIII. *Origine de la Caroline*, 62

IX. *Législation religieuse & civile établie par Locke dans la Caroline*, 62

X. *Climat & productions de la Caroline*, 68

XI. *Comment la Géorgie a été fondée*, 78

XII. *Obstacles qui se sont opposés aux progrès de la Géorgie*, 81

XIII. *Histoire de la Floride. Cette pro-*

vince passe des Espagnols aux Anglois, 85

XIV. *Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile*, 92

XV. *Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique Septentrionale*, 95

XVI. *Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale*, 98

XVII. *Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale*, 101

XVIII. *Les Anglois ont peuplé d'animaux domestiques l'Amérique Septentrionale*, 103

XIX. *Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amerique Septentrionale*, 106

XX. *Les anglois ont senti la nécessité de tirer leurs munitions na-*

vales de l'Amérique Septentrionale, 108

XXI. *L'Angleterre commence à tirer son fer de l'Amérique Septentrionale,* 113

XXII. *L'Angleterre aſpire à tirer ſes vins & ſes ſoies de l'Amérique Septentrionale,* 116

XXIII. *De quelle eſpèce d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique Septentrionale,* 119

XXIV. *A combien s'éleve actuellement la population dans les provinces Angloiſes de l'Amérique Septentrionale,* 134

XXV. *De quel bonheur jouiſſent les habitans dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale,* 137

XXVI. *Quels sont les gouvernemens établis dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 140

XXVII. *Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale,* 152

XXVIII. *Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale sont gênées dans leur industrie & dans leur commmerce,* 155

XXIX. *La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique Septentrionale. En avoit-elle le droit?* 160

XXX. *Les colonies doivent-elles souffrir qu'on les impose,* 173

XXXI. *Jusqu'où les colonies doivent-elles pousser leur résistance aux impositions,* 178

XXXII. *Seroit-il utile aux colonies de*

rompre les liens qui les unissent à la métropole, 182

XXXIII. *Conviendroit-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies Angloises indépendantes de leur métropole,* 183

LIVRE DIX-NEUVIEME.

CH. XXXIV. *RELIGION,* 188
XXXV. *Gouvernement,* 194
XXXVI. *Politique,* 241
XXXVII. *Guerre,* 258
XXXVIII. *Marine,* 272
XXXIX. *Commerce,* 285
XL. *Agriculture,* 304
XLI. *Manufactures,* 314
XLII. *Population,* 327

XLIII. *Impôt*, 343
XLIV. *Crédit public*, 355
XLV. *Beaux-Arts & Belles-Lettres*, 363
XLVI. *Philosophie*, 373
XLVII. *Morale*, 386

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE.

Des établissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.

LE luthéranisme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire; lorsqu'on vit sortir de son sein orageux une religion nou-

I. Les Quakers fondent la Pensilvanie. Leurs mœurs.

velle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfans, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe; mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'égliſe & de l'état, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédeon; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptiſtes ſongerent à donner quelque

fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération, par un ſigne viſible, qui l'unît & la climentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole mêlé d'intolérance & de douceur, l'Egliſe Anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre Egliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles, mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers Chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles: un Chrétien n'en a pas beſoin; un Chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des Chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſermens en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI; NON, NON.

Le baptême des enfans, eſt une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans ſon origine le ſyſtême religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les Sauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le

joug dont il les délivroit, étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes, pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état, elle ne put former une Eglise autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit; & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire, fut d'avoir contribué peut être à la naissance des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique, s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécha-

nique, & lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le tems même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophetes & des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays, où les délires de la religion enthouſiaſmoient toutes les têtes, troubloient tous les eſprits Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples qui, par la biſarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement, fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits, pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes, les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoissoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE, & ils avoient raison: mais ils se refusoient aux égards réciproques, qu'on appelle politesse; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, disoient-ils, ne devoit se refuser à personne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'austérité de leur morale, ennoblissoit la singularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroissoit un crime: si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité: si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, il présentoit l'autre joue: lui demandoit-on son habit, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeoient pour leur salaire, que le prix

légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'Etre saint, pour de misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile, se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cêne & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint, une illumination, un caractere bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel, se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelque fois plusieurs de ces freres en Dieu, parloient en même-tems; mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser

leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espece. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive; Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération; mais on éluda, ou l'on rejetta ses invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa

profeſſion, avoit fait des avances conſidérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guere permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays, qui, quoique entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en faire l'aſyle des malheureux, & le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681, pour ſon domaine, qui fut appellé dès-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dîme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoient à le ſuivre: mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

II. Sur quels principes s'établit la Penſilvanie.

Son arrivée au nouveau-monde, fut ſignalée par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit, ſur ſon établiſſement, la ceſſion du miniſtere Britannique, il réſolut d'acheter, des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il

ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les Sauvages ; mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion, autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta, par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples, une confiance réciproque dont rien n'altera jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux Sauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens; la propriété, la liberté. C'eſt ici qu'il faut ſe dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, & ſur-tout l'hiſtoire de l'établiſſement

des Européens au nouveau-monde. Jufqu'ici ces barbares n'ont fu qu'y dépeupler avant que de poffféder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eft tems de voir les germes de la raifon, du bonheur & de l'humanité, femés dans la ruine & la dévaftion d'un hémifphere, où fume encore le fang de tous fes peuples, policés ou fauvages.

Le vertueux légiflateur établit la tolérance pour fondement de la fociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit fous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laiffant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à fa maniere, il n'admit point d'églife dominante en Penfilvanie, point de contribution forcée pour la conftruction d'un temple, point de préfence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de fon nom, tranfmit à fa famille le droit de nommer un gouverneur à fa colonie : mais il arrêta que ce chef ne jouiroit que des honoraires qu'on lui accorderoit volontairement; qu'il n'auroit point d'autorité fans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens, qui avoient intérêt à la loi, comme à la chofe que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit poffible toute corruption, il

falloit que les repréſentans duſſent leur élévation à des ſuffrages ſecrettement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 livres, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un ſol dix deniers & demi par acre.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſedent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte ; & la juſtice, à la longue, épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévére-

ment défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur miniſtere, d'exiger, d'accepter même aucun ſalaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procès, naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la ſource; l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au-deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche, contre les revers de la fortune. En même-tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination, qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Ces premieres inſtitutions devoient, par elles-mêmes, amener une excellente légiſlation. On peut reconnoître les avantages de celle qu'établit Penn, par la proſpérité rapide & ſoutenue de la Penſilvanie. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'Univers entier. Ses voiſins, malgré leur

barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, ſans maîtres & ſans prêtres. L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, ſans doute, les méchans rois ont beſoin de dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie; ils ont beſoin de prêtres, pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juſte & libre, ne demande qu'un Dieu qui ſoit ſon pere, des égaux qui le chériſſent, & des loix qui le protegent.

III. Proſpérités de la Penſilvanie.

La Penſilvanie eſt gardée à l'Eſt, par l'Océan; au Nord, par la Nouvelle-Yorck & le nouveau-Jerſey; au Sud, par la Virginie & le Mariland; à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les Sauvages; de tous côtés, par des amis; & dans ſon ſein, par la vertu de ſes habitans. Ses côtes fort reſſerrées, s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat, très ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & ſalubres, y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y temperent l'année, par une variété marquée. L'hiver, qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré; mais quelquefois aſſez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent du Nord-Oueſt, qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printems s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par dégrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient violentes, ſans le vent de Sud-Oueſt qui les rafraîchit; mais ce ſecours, aſſez conſtant, eſt acheté par des ouragans qui vont juſqu'à déraciner les plus gros arbres, juſqu'à renverſer des forêts entieres; ſur-tout dans le voiſinage des côtes de la mer, où ce vent tient ſon empire & exerce ſes ravages. Les trois mois ordinaires de l'automme, n'ont d'autre déſagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'en eſt pas moins fertile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre

grisâtre sur un fond pierreux; le plus souvent une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espece de grains; mais singuliérement de seigle & de mays, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? De la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde,

ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira, dans ſa retraite, pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voient que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher,

quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est, pour eux, un blasphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes, qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu de toutes les cruautés & les injustices, dont tant d'autres dévots l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers, ils ne se permettent jamais de procès. on peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part: tant ils sont, par religion, ce que les stoïciens étoient par philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En

hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeaux, couvre une chemiſe groſſiere, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemie du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété; mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux dépens du tréſor public, qu'ils groſſiſſent de leurs travaux, tandis que leurs enfans ſont élevés dans la métropole. Sans cette liberté ſage & chrétienne, les Dumplers ne ſeroient

que des moines, qui deviendroient avec le tems, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq ; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même-tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie; c'est l'esprit de concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même Eglise, ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut, sur-tout, attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1766, sa population s'élevoit à cent cinquante mille blancs. Leur nombre doit bien s'être accru depuis cette époque, puisqu'il double tous les quinze ans, suivant les calculs de M Franklin. Il y avoit encore, dans la province, trente mille noirs, moins maltraités dans cette région que dans les autres, mais toujours excessivement malheureux. Cependant, ce qu'on croira difficilement, leur esclavage n'a pas corrompu leurs maîtres. Leurs

mœurs ſont encore pures, auſteres même, en Penſilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers? On le demande aux lecteurs.

Les Penſilvains ſont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres qu'en Europe, elles ceſſent auſſi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconſtance des ſaiſons paroît l'affoiblir: Il n'y a point de ciel où la température ſoit plus variable; elle change, par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particuliere aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bierre, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance,

n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin ; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280, 140 liv. La plupart même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des Sauvages ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi comme la juſtice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui leur rend, pour l'ordinaire, vingt & trente fois la ſemence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend

du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour ministre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppofition dans leurs familles ? ils s'évadent enfemble à cheval : le garçon monte en croupe derriere fa maîtreffe ; & dans cette fituation, ils vont fe préfenter devant le magiftrat. La fille déclare qu'elle a enlevé fon amant, pour l'époufer. On ne peut, ni fe refufer à ce vœu fi formel, ni la troubler enfuite dans la poffeffion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eft exceffive. Un chef de famille, dont les affaires fe trouvent dérangées, a le droit d'engager fes enfans à fes créanciers : punition bien capable, ce femble, d'attacher un pere tendre au foin de fa fortune. L'homme fait, acquitte, dans un an de fervice, une dette de 112 livres 10 fols. L'enfant au-deffous de douze ans, eft obligé de fervir jufqu'à vingt & un an, pour 135 livres. C'eft une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie ; on peut dire que la plupart des habitans vivent ifolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a fa maifon au centre d'une vafte plantation, bien environnée de haies vives. Auffi chaque paroiffe de campagne fe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une fi grande diftance des é-

glifes, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne préfente les enfans au baptême, que plufieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiffance. Sans dogmatifer, fans difputer fur le culte, dans un pays où chaque fecte a le fien, on honore l'Etre Suprême par des vertus, plus que par des prieres. L'innocence & *l'infcience* gardent les mœurs, plus fûrement que des préceptes & des controverfes.

La religion femble réferver toute fa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit fur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans fon fein. Auffi-tôt qu'il eft mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voifins font avertis du jour de fon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eft ainfi répandue au loin. Chaque famille envoie au moins un de fes membres, pour honorer le convoi funebre. A mefure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau, Lorfque l'affemblée eft formée, on porte le cadavre dans le cimetiere de fa fecte; ou fi le cimetiere eft trop éloigné, dans un champ de fa famille. Le cortege eft compofé de quatre ou cinq cents perfonnes à cheval, qui gardent un filence, un recueillement, conformes à l'efprit de la cérémonie qui les raffemble. Une chofe qui paroîtra finguliere, c'eft que les Penfilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, ou-

blient à la mort ce caractere de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagere, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parens, une épouse, des enfans, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir abondamment? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol,

avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bierre, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Pensilvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piastres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des laines, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la clincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Mais comme elle vend plus de marchandises à sa colonie qu'elle ne lui en achete, l'Angleterre est un gouffre où vont se perdre les mé-

taux que les Penſilvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. En 1723, elle n'envoyoit à la Penſilvanie que pour deux cents cinquante mille livres de marchandiſes; elle lui en fournit aujourd'hui pour dix millions. Cette ſomme eſt trop forte, pour que les colons puiſſent la payer, même en ſe dépouillant de l'or qu'ils tirent de tous les marchés qu'ils fréquentent; & cette impuiſſance doit durer tout le tems que le progrès de leurs défrichemens exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiſſent de quelques branches de commerce preſqu'excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, ont dû acquérir rapidement des richeſſes. La Penſilvanie, qui fonde ſa fortune ſur la culture & ſur la multiplication des troupeaux, arrivera plus lentement à la proſpérité; mais cette proſpérité aura des fondemens plus ſurs & plus durables.

Si quelque choſe peut retarder les progrès de la colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie cinquante écus par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle d'environ un ſol. Il arrive de-là que la province manque de cet enſemble, qui eſt néceſſaire en toutes choſes,

& que ſes habitans épars ſont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations ſont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chaſſeur va ſe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voiſins l'aident à couper des arbres, & à les entaſſer les uns ſur les autres: c'eſt une maiſon. Aux environs, il cultive, ſans ſecours, un jardin & un champ, ſuffiſans pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines; ils achetent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le nouveau-monde, viennent mettre la derniere main à ces établiſſemens encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie, avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Penſilvanie, à vingt-cinq mille tonneaux. Elle reçoit quatre cents navires, & n'en expédie

guere moins. C'eſt Philadelphie, ſa capitale, qui les reçoit, qui les expédie tous, ou preſque tous.

Cette ville célebre, dont le nom rappelle un ſentiment tendre, eſt ſituée à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la deſtinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un ſi grand eſpace. Juſqu'ici, l'on n'a bâti que ſur les bords de la Delaware ; mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur ; mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que ſes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont, la plupart, cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés il regne des trotoirs, défendus par des poteaux qu'on a placés de diſtance en diſtance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont communément à deux étages, conſtruites de brique ou d'une pierre molle, mais

qui se durcit à l'air. Jusqu'à ces derniers tems, les murs avoient peu d'épaisseur, parce qu'ils ne devoient porter qu'une converture d'un bois extrêmement léger. Depuis qu'on a découvert des carrieres d'ardoise, les murailles ont pris une solidité proportionnée à la pesanteur de ces nouveaux toits. Les bâtimens, aujourd'hui plus décorés qu'autrefois, doivent leur principal ornement, à des marbres de différentes couleurs qui se trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les législateurs de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. Tout y est soumis

à l'autorité de la nation, à la difcuffion de fes repréfentans.

A côté de l'hôtel-de-ville eft une fuperbe bibliotheque, formée, en 1742, par les foins du favant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, Latins & François. Elle n'eft ouverte au public que le famedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouiffeut librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'eft avec ces fonds, toujours renaiffans, que s'accroît & groffit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des inftrumens de mathématique & de phyfique, avec un beau cabinet d'hiftoire naturelle.

Le college, qui doit préparer l'efprit à toutes ces fciences, fut fondé en 1749. Dans les premiers tems, il n'initia la jeuneffe qu'aux belles-lettres. On y a établi, en 1764, une claffe de médecine. Les connoiffances & les maîtres fe multiplieront, à mefure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit On peut prédire que la théologie fera feule à jamais exclue d'une école confacrée à l'inftruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce fera l'unique contrée de l'uni-

vers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le nouveau-monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau-monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766 il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entr'eux est de vendre les productions de

la province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixieme partie des terres

Philadelphie, de même que Newcastle & les autres villes de Pensilvanie, est entiérement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers, qui ont toujours conservé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils ne forment que le tiers de la population de la colonie. On ne sauroit assez chérir ces sectaires, pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. On seroit tenté, peut-être, d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la sûreté politique, qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion

des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient, d'ailleurs, des François, des Eſpagnols, s'ils entroient dans la Penſilvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ſes excès; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes alimens. Mais la vertu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime, comme l'arbre, ſous le tranchant du fer. Les méchans ont beſoin de la multitude, pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'aſſiſtance, ou lui donner du ſecours. Allez, peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre diſcrétion; pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi

vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laisseront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez vous gagné, que la haine du genre humain & l'exécration des siecles à venir ?

C'est sur cette perspective & cette prévoyance, que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Quant à présent, ils n'ont rien à craindre derriere eux, depuis que les François ont perdu le Canada. Les établissemens Anglois couvrent suffisamment les flancs de la colonie. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance, qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possede avec tant de crainte : ils vivent le jour présent, sans songer au lendemain. Peut-être se croient-ils gardés par les précautions même, qui veillent dans les colonies dont ils sont environnés. Une des barrieres, un des boulevards qui préservent la Pensilvanie d'une invasion maritime, où elle reste exposée, c'est la Virginie.

IV. Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers tems.

Ce nom, qui désignoit originairement tout le vaste espace que les Anglois se proposoient d'oc-

cuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale, est aujourd'hui d'une signification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonscrit, au Nord, par le Maryland; au Sud, par la Caroline; à l'Ouest, par les Apalaches; à l'Est, par l'Océan. Cette enceinte lui donne deux cents quarante milles de longueur, sur deux cents de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit, au voisinage, un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siecle qui ne soupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'argent cette poussiere méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons, fut d'en ramasser. L'illusion fut si complette, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires; à peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce sot orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours,

lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

L'hiſtoire peint ce lord, comme un génie élevé au deſſus des préjugés de ſon tems. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête-homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la généroſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans leurs peines; il leur en fit eſpérer la fin prochaine: joignant à la tendreſſe d'un pere toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur, à la tyrannie inſéparable des privileges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proſcrite à l'avénement de Charles I au trône. La Virginie entra

dès-lors sous la direction immédiate du gouvernement, qui ne se réserva qu'une rente fonciere de 2 liv 5 sols pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété, Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la société fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtimens, qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution Angloise, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allerent attendre auprès de Berkeley, gouverneur de la colonie, & dévoué, comme eux, au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Berkeley ne cessa pas de les soutenir, même quand la fortune eut écrasé ce monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés

de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit ſes chaînes. Cet homme courageux gémiſſoit dans l'oppreſſion, lorſque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de ſon ſucceſſeur laiſſoit vacante. Loin de céder à des inſtances ſi flatteuſes, il déclara qu'il ne ſerviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétabliſſement de la maiſon royale, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe, le fruit qu'elle en pouvoit attendre. La cour ne tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités, des prérogatives exorbitantes, qui abſorberent les terres d'un grand nombre de colons obſcurs. A cette vexation ſe joignit celle du parlement, qui mit des droits énormes ſur tout ce que la Virginie fourniſſoit à la métropole, ſur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la colonie. Pour comble de calamités, les Sauvages, qu'on n'avoit jamais eu la ſageſſe de ménager, renouvellerent leurs incurſions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au défefpoir. Berkeley, après avoir été long-tems leur idole, n'eut plus à leurs yeux, ni affez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni affez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards fe tournerent vers Bacon, jeune officier, vif, éloquent, hardi, infinuant, d'une phyfionomie agréable. On le choifit tumultuairement, irréguliérement, pour général. Quoique fes fuccès militaires euffent juftifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement fi févere, & qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le profcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paifiblement depuis fix mois. La mort arrêta fes projets. Les mécontens, défunis par la mort de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne fongerent qu'à demander grace. On ne fouhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune fuite fâcheufe. La clémence affura la foumiffion; & depuis cette finguliere crife, l'hiftoire de la Virginie s'eft réduite à la culture de fes plantations.

V. Adminiftration de la Virginie.

Ce grand établiffement fut régi d'abord par les prépofés de la compagnie, qui s'en empara dès fa naiffance. Dans la fuite, la Virginie attira les regards de fa mere patrie: c'eft ainfi que les co-

lons Anglois appellent leur métropole. On commença par établir un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut composé d'un chef, d'un conseil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conseil & les représentans du peuple, s'assembloient, comme en Ecosse, dans la même chambre. En 1689, ils se séparerent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre; & cet usage s'est perpétué.

Le gouverneur, toujours nommé par la cour, & pour un tems illimité, dispose seul des troupes régulieres, des milices, & de tous les postes militaires. Seul il a le droit de rejetter ou de confirmer les loix de l'assemblée générale. De concert avec le conseil, auquel il laisse d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette espece de parlement; il choisit tous les officiers de justice, tous les commissaires de finance; il aliene les terres libres d'une maniere conforme aux usages établis; il administre le trésor public. Tant de prérogatives, qui menent à des usurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'est dans les colonies plus Septentrionales: elles ouvrent trop souvent la porte à l'oppression.

Le conseil est composé de douze membres, créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins

de neuf dans le pays, le gouverneur choifit quelques-uns des principaux habitans pour remplir le nombre. Les confeillers doivent aider l'adminiftration, & repouffer la tyrannie. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejetter tous les actes de la chambre baffe. Les gages du corps entier fe réduifent à 7,875 livres.

On divife la Virginie en vingt-cinq cantons ou comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James, ont féparément le privilege d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il poffede un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'aient pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'affemblée générale, elle fe tient affez réguliérement tous les ans ou tous les deux ans: rarement elle eft différée jufqu'à trois. On s'affure l'avantage de s'affembler auffi fréquemment, en n'accordant des fubfides que pour un tems fort court. Tous les actes paffés dans les deux chambres, font envoyés au fouverain, pour être revêtus de fon autorité. Cependant jufqu'à ce qu'il les ait rejettés, ils ont force de loi, lorfqu'ils ont été approuvés par le gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie fortent de plufieurs fources, & vont aboutir à différentes

deſtinations. La taxe de 2 livres 5 ſols qu'on exige du colon par quintal de tabac; de 16 liv. 17 ſols 6 den. par tonneau, que chaque navire, plein ou vuide, paye au retour d'un voyage; de 11 liv. 5 ſols par tête, que tous les paſſagers, libres ou eſclaves, doivent en arrivant dans la province; les amendes & les confiſcations établies par divers actes; le droit d'aubaine ſur les terres, ſur les biens mobiliers de ceux qui ne laiſſent point de légitime héritier: tous ces droits, dont le produit annuel eſt d'environ 70, 000 livres, doivent être employés aux dépenſes ordinaires de la colonie, ſur l'ordre du conſeil & du gouverneur. L'aſſemblée générale n'a, ſur cet objet, que le droit de vérifier les comptes.

Elle s'eſt réſervé la diſpoſition abſolue des fouds deſtinés aux occaſions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée ſur les liqueurs fortes; d'un droit de 22 liv. 10 ſols pour chaque eſclave, & de 16 liv. 17 ſols pour chaque domeſtique non Anglois qui arrive dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier; mais, en général, il eſt conſidérable, & l'emploi en a été ordinairement aſſez judicieux.

Indépendamment de ces impoſitions, qui ſe perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature; c'eſt une eſpece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches ſont ſeules dé-

chargées. La premiere de ces capitations eſt ordonnée par l'aſſemblée générale, pour ſubvenir à ſes dépenſes; à la ſolde de la milice, lorſqu'elle eſt ſur pied; à d'autres beſoins publics. La ſeconde, qu'on nomme provinciale, eſt impoſée par les juges de paix, dans chaque comté, pour ſes beſoins particuliers. Enfin, celle qu'on appelle paroiſſiale, eſt réglée par les chefs des communautés, pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugemens. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de toutes les cauſes, & les jugeoit en peu de jours, avec droit d'appel à l'aſſemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un ſi bon eſprit ne ſe ſoutint pas. En 1692, on adopta tous les ſtatuts, toutes les formalités de la métropole; & les ruſes de la chicane ſe gliſſerent en même tems dans la colonie. Chaque comté a eu depuis ſon tribunal, compoſé d'un ſchériff, de ſes officiers ſubalternes, & des jurés. De cette cour, les affaires ſont portées au conſeil où préſide le gouverneur, & qui juge en dernier reſſort, juſqu'à la concurrence de 6,750 l. Dès qu'il s'agit d'une plus forte ſomme, on peut recourir au prince. En matiere criminelle, le conſeil prononce ſans appel; non que la vie des citoyens

ne ſoit plus précieuſe que leur fortune, mais parce que l'application des loix eſt bien plus ſimple & plus facile dans les procès criminels, que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut, d'ailleurs, faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahiſon d'état. Même, dans ce cas, il a le droit de ſuſpendre l'exécution de la ſentence, juſqu'à ce que le monarque ait prononcé.

Quant à la religion, les habitans de la Virginie profeſſerent d'abord celle de l'Egliſe Anglicane. L'aſſemblée générale porta même, en 1642, un décret qui excluoit indiſtinctement de la province, ceux qui ne feroient pas de cette communion. La néceſſité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi, plus hiérarchique encore que religieuſe. Une tolérance ſi tardive, & qui étoit viſiblement accordée avec régugnance, n'eut que de foibles ſuites. La colonie ne s'accrut que de cinq égliſes non-conformiſtes, dont l'une fut de Presbytériens, trois de Quakers, & une de réfugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroiſſes. Chaque paroiſſe choiſit ſon paſteur, qui ne peut cependant prendre poſſeſſion de ſa place, qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur miniſtre, des terres convenablement pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour ſalaire ſeize mille livres peſant de tabac. Par-tout on lui

paie 5 liv. 12 ſols 6 den. ou cinquante livres de tabac, pour chaque mariage; & 45 livres, ou quatre cents livres de tabac, pour les oraiſons funebres dont il doit honorer la ſépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des paſteurs ou miniſtres, ne ſont point contens de leur état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un ſexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur ſituation, avec des compagnes. Ils donnerent d'abord 2, 250 livres pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit, ſans autre dot qu'un certificat de ſageſſe & de vertu. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité du climat, ſur la fertilité du terroir, des familles entieres, même d'une condition honorable, paſſerent dans la Virginie. Avec le tems elles ſe multiplierent au point, qu'en 1703 on comptoit ſoixante-ſix mille ſix cents blancs. Si cette population n'eſt augmentée depuis que d'un ſixieme, il faut en chercher la cauſe dans une émigration aſſez conſidérable, occaſionnée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces eſclaves furent portés dans la Virginie par un bâtiment Hollandois, en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'eſt que depuis le commencement du ſiecle, que ce

commerce inhumain a pris une malheureuſe activité. On voit aujourd'hui dans la colonie, cent dix mille negres, qui, par une double perte pour l'eſpece humaine, épuiſent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a ni places, ni troupes régulieres. Ces moyens de défenſe ſont inutiles à une province, qui, par le genre de ſes cultures, eſt ſuffiſamment préſervée de toute invaſion étrangere, & depuis long-tems raſſurée contre les incurſions, par la foibleſſe des ſauvages errans dans ce vaſte continent. Sa milice, compoſée de tous les hommes libres qui ont plus de ſeize, & moins de ſoixante ans, ſuffit pour contenir les eſclaves. Chaque comté raſſemble ſes troupes une fois l'an, pour les paſſer en revue, & doit exercer à trois ou quatre repriſes les compagnies ſéparées. Dès qu'on donne l'allarme dans un diſtrict, il fait marcher ſes forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la ſolde eſt payée; ſi ce n'eſt qu'une vaine terreur, ce ſont des pas perdus. Telle eſt l'adminiſtration de la Virginie: telle eſt à-peu près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché pour des raiſons qu'il faut expliquer.

VI. Le Maryland ſe ſépare de la Virginie.

Charles premier, loin d'avoir de l'éloignement pour les Catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l'eſpéran-

ce d'être tolérés par ce prince leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce roi foible, qui ne viſoit guere qu'au deſpotiſme; il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme d'Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminerent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive, intolérante elle-même; il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui eſt ſituée entre la riviere de Porowmak & la Penſilvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre, en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours

Un fils digne de lui, pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents Catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les établiſſemens naiſſans. La nouvelle colonie vit les Sauvages voiſins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ſes heureux

membres unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les fages confeils de leur chef, fe livrerent de concert à des travaux utiles. Le fpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiffoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perfécutoit, ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les Catholiques du Maryland, défabufés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieufe à toutes les fectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans fa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement fur celui de la métropole.

Un efprit fi conforme aux vues de la fociété, n'empêcha pas, qu'après le renverfement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits & des conceffions dont il avoit fait le meilleur ufage. Deftitué par Cromwel, il fut rétabli dans fes poffeffions par Charles II; mais pour fe les voir contefter encore. Quoique au-deffus de tout reproche de malverfation; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts; il eut le chagrin de voir attaquer fa charte fous le regne arbitraire de Jacques; & d'avoir un procès en regle pour la jurifdiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit

peuplée. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis, ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter à Baltimore une seconde fois, ce que les rois son pere & son frere lui avoient donné; lorsqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une maniere digne de son caractere politique, une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimores fussent privés de leur autorité, mais qu'ils continuassent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maison, plus indifférente sur les préjugés de religion, est entrée dans le sein de l'Eglise Anglicane, elle a été réintégrée dans tous ses droits sur le Maryland.

Cette province est maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitans quarante mille blancs & soixante mille noirs. Elle est administrée par un chef que nomme le seigneur propriétaire, par un conseil, & par deux députés élus dans chaque district. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative sur toutes les loix que propose l'assemblée, c'est-à-dire le droit de les rejetter.

VII. La Virginie & le Maryland ont les mêmes cultures.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun sembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces

deux établiſſemens. Placés entre la Penſilvanie & la Caroline, ils occupent le grand eſpace qui s'étend depuis la mer juſqu'aux monts Apalaches. L'air qui eſt humide ſur les côtes, devient pur, léger, ſubtil, à meſure qu'on approche des montagnes. Le printems & l'automne ſont de la plus heureuſe température ; l'hiver a des jours d'un froid très-vif; l'été des jours d'une chaleur accablante: mais ces excès durent rarement une ſemaine entiere. Ce qu'il y a de moins ſupportable dans ce climat, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtans.

Les animaux domeſtiques s'y multiplient prodigieuſement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réuſſiſſent. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le ſol gras & fertile dans les lieux bas, eſt toujours bon, même dans les lieux où il devient ſablonneux; moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais aſſez uni juſqu'au voiſinage des montagnes.

C'eſt de ces réſervoirs que coule un nombre incroyable de rivieres, dont la plupart ne ſont ſéparées que par un intervalle de cinq ou ſix milles. Outre la fécondité que ces eaux diſtribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivieres ſont navigables, à un très-grand éloigne-

ment de la mer, pour les vaiſſeaux marchands; quelques-unes même pour les vaiſſeaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cents milles; la James, l'Yorck, la Rappahannorck plus de quatre-vingts milles; les autres à une diſtance qui varie ſelon que les cataractes ſe trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature ſeule, aboutiſſent à la baie de Cheſapeak, qui conſerve environ ſept ou neuf braſſes d'eau, tant à ſon entrée que dans toute ſon étendue, prolongée juſqu'à deux cents milles dans les terres, ſur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique ſemée de petites iſles, la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'Univers y ſeroit à l'aiſe.

Un ſi rare avantage a empêché qu'il ne ſe formât de grandes peuplades, ou des villes conſidérables, dans les deux colonies. Les habitans, aſſurés de voir les navigateurs arriver à leurs magaſins, de pouvoir charger leurs denrées ſans ſortir de leurs plantations, ſe ſont diſperſés & fixés ſur les bords des différentes rivieres. Ils trouvoient dans cette ſituation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aiſance que le trafic apporte dans les villes; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrein ſans limites, avec les ſecours que le commerce préſente à la

fructification des terres. Mais la métropole souffroit doublement de cette dispersion ; soit parce que ses navigateurs, obligés d'aller former leurs cargaisons dans les habitations éparses, restoient trop long-tems absens; soit parce que ses vaisseaux étoient exposés à la piquûre des vers dangereux, qui, dans les mois de juin & de juillet, infestent toutes les rivieres de cette région éloignée. La cour de Londres n'a rien négligé pour engager les colons à former des entrepôts pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voies d'insinuation. Enfin, il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir, à l'entrée de toutes les rivieres, des forts dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaisseaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué, faute de fonds, il est vraisemblable que les habitans se seroient insensiblement rassemblés autour de ces citadelles; mais on peut douter si c'eût été un avantage de réunir ainsi la population, & si l'on auroit augmenté le commerce, ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en soit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui en méritent le nom. Celles même qui sont le siege du gouvernement, n'offrent rien d'imposant. Villiamsbourg, que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie; Annapolis de-

venue la capitale du Maryland, après Sainte-Marie, ne surpassent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choses humaines, un mal est à côté d'un bien, il est arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne se formât un ouvrier, un artiste dans les deux provinces. Avec tous les matériaux nécessaires pour fournir à la plupart de leurs besoins, même à beaucoup de commodités, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la clincaillerie, jusques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuisement où ces extractions nombreuses & générales réduisoient les habitans, s'est jointe une émulation de luxe que leur vanité se piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois, attiré dans leurs plantations par l'intérêt de son commerce. Aussi dès le premier revers, se sont-ils trouvés surchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour se libérer; ou forcés, pour garder leurs possessions, de les obérer par un intérêt usuraire de huit ou neuf pour cent.

Il est difficile que les deux provinces sortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'éleve pas au-dessus de mille tonneaux. Tout ce qu'elles envoient aux Antilles en bled, en bestiaux,

en planches; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas un million. C'eſt dans le tabac qu'elles peuvent trouver l'unique reſſource qu'il leur reſte.

Le tabac eſt une plante âcre, cauſtique, & même venimeuſe, que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en uſage. Tout le monde ſait qu'on la mâche ou qu'on la fume en feuilles, & ſur-tout qu'on la reſpire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Eſpagnols trouverent le tabac dans l'Yucatan, grande péninſule qui forme le glofe du Mexique. On le tranſporta de la terre-ferme dans les iſles voiſines. Bientôt l'uſage de cette plante devint un ſujet de diſpute entre les ſavans. Les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le tems, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de ſuccès en Aſie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige eſt droite, velue, gluante; & ſes feuilles ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement

forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient extrêmement à ce végétal, avide de ſuc.

On ſeme les graines du tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement dans un tems humide, & on les porte avec précaution ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération; & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges, peuvent recevoir tous ces ſoins d'un ſeul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verdriant & vif de ſes feuilles, prend une teinte obſcure;

elles courbent la tête, mais l'odeur qu'elles exhaloient, augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis, ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain ils ſont dépoſés dans des magaſins, conſtruits de telle maniere que l'air puiſſe y entrer librement de toutes parts. Ils y reſtent ſuſpendus ſéparément tout le tems néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſes dans des barils ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangeres à ſa culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac, il n'en eſt point où il ait autant proſpéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois, ils en pouſſerent les récoltes au-deſſus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation, dans le Maryland. Mais, avec le tems, la paſſion pour le tabac devint ſi générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs, blancs & noirs. Actuellement on re-

cueille, à peu de chofe près, la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus parfumé, plus cher, trouve fa confommation en Angleterre & au Midi d'Europe. Celui du Maryland convient davantage au Nord, par le bon marché, par fa groffiéreté même, plus analogue à des organes moins délicats.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique Septentrionale que dans les autres, ce font les vaiffeaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire eft communément trois, quatre & jufqu'à fix mois, à former fa cargaifon. Cette lenteur vient de plufieurs caufes, toutes très-fenfibles. Premiérement, les tabacs ne font pas emmagafinés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En fecond lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier; & ceux qui le pourroient, préferent de divifer leurs rifques en plufieurs bâtimens. Enfin, le prix du fret étant fixe, foit que leurs productions fe trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs, eux-mêmes, viennent les folliciter de tout arranger pour l'exportation. Ces différentes raifons font qu'on n'emploie, à cette navigation, que des bâtimens d'un port médiocre. Plus ils feroient grands,

plus ils prolongeroient leur féjour en Amérique.

La Virginie paie toujours 45 livres de fret par barrique de tabac. Le Maryland ne paie que 39 livres 7 fols 6 deniers, à raifon d'une moindre valeur dans fa marchandife, & de moins de lenteur dans fes chargemens. L'armateur Anglois y perd également comme navigateurs; mais il y gagne en qualité de commiffionnaire. Conftamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui fe font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commiffion le dédommage, avec ufure, de fes pertes & de fes peines.

Cette navigation occupe deux cents cinquante navires, qui forment enfemble trente mille tonneaux. Ils tirent, des deux colonies, cent mille barriques de tabac, qui, à raifon de huit cents livres l'une dans l'autre, donnent quatre-vingts millions de livres pefant. La partie de cette production, qui croît entre les rivieres Yorck & James, & dans quelques autres heureux cantons, fe vend fort cher; mais prife dans fa totalité, elle ne côute, rendue en Angleterre, que 4 fols 3 deniers la livre. Quatre-vingts millions pefant, à 4 fols 3 deniers, donnent la fomme de 16,875,000 livres.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de

ſon induſtrie pour cette ſomme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquiemes du tabac qu'elle a reçu. Cette ſeule branche de commerce doit former une augmentation de 10,125,000 livres, dans ſon numéraire, ſans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commiſſion.

Le fiſc profite encore plus de cette culture, que les citoyens. Chaque livre de tabac paie, à ſon entrée dans le royaume, 11 ſols 10 deniers & demi. Quatre-vingts millions peſant de tabac à 11 ſols 10 deniers & demi, devroient donner à l'état, 47,499,997 livres 10 ſols. Mais comme il reſtitue les droits pour tout ce qui eſt réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquiemes, le revenu public ne doit être groſſi que de 19,000,000 livres 2 ſols 7 den. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette ſomme d'un tiers, à cauſe des remiſes qu'on accorde au négociant, qui paie comptant ce qu'il eſt autoriſé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois; & parce qu'il ſe fait habituellement une fraude immenſe dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 6,333,351 livres 18 ſols 6 deniers; par conſéquent il ne reſte, pour le gouvernement, que 12,666,715 liv. 17 ſols 6 deniers. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland ſont beaucoup plus utiles à la Grande-Bretagne, que ſes autres

colonies Septentrionales, plus même que la Caroline.

VII. Origine de la Caroline.

Cette contrée qui s'étend trois cents milles sur les côtes, & qui a deux cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches, fut découverte par les Espagnols, peu de tems après leurs premieres expéditions dans le nouveau-monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice; ils la mépriserent. L'amiral de Coligny, plus sage & plus habile, y ouvrit une source d'industrie aux protestans François; mais le fanatisme qui les poursuivoit, ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du seizieme siecle: un caprice inexplicable voulut qu'ils abandonnassent ce sol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure, sous un climat moins agréable.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline, lorsque les lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley; & les chevaliers Carteret, Berkley & Colliton, obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le systême législatif de ce nouvel établissement, fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe ami des hommes, ami de la modération & de la justice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'opposer au fanatisme qui les divise, que par une tolérance indéfinie de reli-

gion; mais n'osant sapper ouvertement les préjugés de son tems, également cimentés pas les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique, n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusent en Europe, ce seroit donc manquer à la bonne-foi, que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejettés, pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser. C'est ainsi que raisonnoit Locke, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. On peut douter que les philosophes, qui, à son exemple, ont cherché la tolérance dans l'évangile, aient cru l'y trouver. Elle est, en général, opposée à l'esprit de prosélytisme, qui domine dans tous les codes religieux. Le christianisme n'est pas moins intolérant que les autres sectes, quoique son fondateur ait prêché la paix, de parole & d'exemple; quoiqu'on puisse déduire la tolérance de plusieurs textes de l'évangile, des réponses que fit Jésus à ses juges, dans son in-

terrogatoire; du ſilence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement, ce que c'étoit que la vérité; quoiqu'enfin ſa conduite & ſa vie ſemblent enſeigner aux hommes à ſupporter mutuellement leurs défauts, & par conſéquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui penchent vers la bienveillance, vers la tolérance univerſelle, ſont trop ſouvent démenties, lorſqu'il s'agit de ſa doctrine particuliere, de la préférence excluſive qu'elle exige, de la diviſion inteſtine qu'elle met entre ſes ſectateurs & les païens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix. dit qu'il eſt venu apporter le glaive; rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter; déclare ſon ennemi quiconque n'eſt pas pour lui; donne enfin à tous ceux qui embraſſeront ou prêcheront ſon évangile, le droit ou le prétexte de perſécuter ceux qui ne s'y ſoumettront pas. C'eſt donc une illuſion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l'indifférence pour les autres codes. En matiere de religion, les hommes ne ſavent point aimer ſans haïr, & peut-être ſavent-ils plus ce qu'ils haïſſent que ce qu'ils aiment; témoin ce nombre infini de perſécutions & de guerres que la religion a toujours ſuſcitées; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir ſur l'harmonie, le bonheur & la ſtabilité des ſociétés.

Cependant un peuple, fatigué des troubles & des malheurs que cette religion avoit enfantés dans l'Europe, voulut bien se prêter aux raisons de Locke. On admit la tolérance sans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique restriction dont on enveloppa ce principe conservateur, fut que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, fît inscrire son nom dans le régistre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas aussi favorisée par le philosophe Anglois. Soit que ceux qui l'avoient choisi pour rédiger un plan de législation l'eussent gêné dans ses vues, comme le sera tout écrivain qui prêtera sa plume aux grands ou aux ministres; soit que plus métaphysicien que politique, Locke n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & Leibnitz, cet homme qui détruisit & éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoise, même lorsque le dispotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde, par tant de qualités aimables & brillantes: Montesquieu, lui-même, ne s'est pas apperçu qu'il

faifoit des hommes pour les gouvernemens au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bifarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philofophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non-feulement tous les droits d'un monarque, mais toute la puiffance légiflative.

On accordoit à la cour, formée de ces membres fouverains, à cette cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la nobleffe, mais fous des titres nouveaux & finguliers. On devoit donc créer, dans chaque contrée, deux caciques, dont chacun pofféderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un landgrave, qui feul en auroit quatre-vingts mille. Les hommes revêtus de ces honneurs, devoient compofer la chambre haute. Leurs poffeffions devenoient inaliénables; faute effentielle contre la faine politique. On ne leur laiffoit que le droit d'en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre baffe fut compofée des députés des comtés & des villes. Le nombre de ces repréfentans devoit augmenter, à mefure que la colonie fe peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer que 1 livre 2 fols 6 deniers par

acre, & pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitans, esclaves ou libres, seroient obligés de prendre les armes, au premier ordre de la cour Palatine.

Le vice d'une constitution où les pouvoirs étoient si mal partagés, ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons, éclairés sur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Du choc de ces intérêts opposés, naissoit une agitation inévitable qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entiere, livrée aux querelles, aux dissensions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faisoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de sa situation.

Ce n'étoit pas assez de maux; & leur remede devoit naître de leur excès. Granville, qui seul, comme doyen des propriétaires, tenoit en 1705 les rênes du pouvoir, voulut asservir au rit de l'Eglise Anglicane, tous les non-conformistes, qui faisoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique désavoué & réprouvé par la métropole, souleva les esprits. Durant le cours des suites & des progrès de cette animosité, la province fut attaquée en 1720, par différentes hordes de Sauvages, qu'un enchaînement d'insultes & d'injus-

tices atroces avoit pouſſés au déſeſpoir. Ces malheureux Indiens battus par-tout, furent par-tout exterminés: mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chûte des oppreſſeurs de la colonie. Ces tyrans ayant refuſé de contribuer aux frais d'une expédition, dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret, qui conſerva le huitieme du territoire, dépouillés, en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore ſu qu'abuſer. On leur accorda cependant 540,000 livres de dédommagement. La couronne reprit en main le gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut aſſociée à la même conſtitution que les autres. Pour rendre même l'adminiſtration plus aiſée, on partagea le pays en deux gouvernemens indépendans, ſous le nom de Caroline Méridionale, & de Caroline Septentrionale. C'eſt à cette heureuſe époque, que commence la proſpérité de cette grande province.

Le nouveau-monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux ſaiſons de l'année, qui, pour l'ordinaire, ne font que tempérer les excès des deux autres, y ſont délicieuſes. On y ſouffre très-peu des chaleurs de l'été; on n'y ſent les froids de l'hiver, que le matin & le ſoir. Le brouillards,

affez communs fur une longue côte, fe diffipent avant le milieu du jour. Mais auffi l'on y eft expofé, comme dans prefque toute l'Amérique, à des changemens de tems vifs & fubits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture, un régime inutile fous un autre ciel. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent Septentrional, c'eft d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vafte plaine, trifte, uniforme & monotone, s'étend des bords de la mer à quatre-vingt ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à s'élever, préfente un afpect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet efpace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immenfe forêt, qui s'avançoit jufqu'aux monts Apalaches. C'étoient de grands arbres jettés au gré de la nature, fans fymmétrie & fans deffein, à des intervalles inégaux, qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Auffi pouvoit-on y défricher plus de terrein en une femaine, qu'on n'en défriche, en plufieurs mois, dans nos contrées.

Le fol de la Caroline, eft fort peu reffemblant à lui-même. Sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivieres qui s'y jettent, il eft couvert de marais inutiles & mal-fains, ou compofé d'une terre pâle, légere, fablonneufe, qui

ne produit rien. On le trouve ici d'une extrême ſtérilité, là d'une fécondité exceſſive entre les innombrables ſources qui traverſent le pays. A meſure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un ſable blanc, qui n'offre que des pins ; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations diſparoiſſent, lorſqu'on s'enfonce dans le pays ; & la terre ſe montre par-tout agréable & productive.

A ces fonds excellens pour la culture, la province joint des terreins très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y éleve des milliers de bêtes à corne, qui, le matin, vont paître ſans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le ſoir aux habitations. Les porcs s'engraiſſent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur eſpece. Mais le mouton y dégénere pour la chair & pour la toiſon. Auſſi n'y eſt-il pas ſi commun.

La colonie entiere n'avoit, en 1723, que quatre mille blancs, & trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique, ne s'élevoient pas au-deſſus de 4, 950, 000 livres. Elle a depuis acquis un dégré de ſplendeur, qu'elle ne doit qu'à la liberté.

Quoique la Caroline Méridionale ait réussi à établir des échanges assez considérables avec les Sauvages; qu'elle ait reçu des réfugiés François une fabrique de toiles ; qu'elle même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ses soies à la toison de ses moutons, on doit attribuer spécialement ses progrès au riz & à l'indigo.

C'est le hasard qui lui donna la premiere de ces productions. Un vaisseau qui revenoit des Indes Orientales, échoua sur ses côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jetté par les flots sur la côte, & s'y reproduisit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le sol sembloit inviter de lui-même. Elle languit long-tems: parce que les colons obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal, où s'en faisoit la consommation, vendoient leur riz à si vil prix, qu'à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis 1730, qu'il leur fut permis, par une administration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y est excessivement multipliée, & peut aller plus loin encore: mais il est douteux que ce soit toujours à l'avantage de la colonie. C'est la production la plus nuisible à la salubrité du climat. Du moins elle

a paru telle dans le Milanez, où les rizieres n'offrent que des payſans livides & hydropiques; en France, où elles ont été ſagement prohibées. L'Egypte avoit ſans doute ſes précautions contre ce mauvais effet d'une culture d'ailleurs ſi nourriſſante. La Chine doit avoir des préſervatifs, que l'art oppoſe à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois empoiſonnés de maux. Peut-être auſſi que ſous la Zone Torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Mais ſi la Caroline doit un jour ſe rallentir ſur cette culture; elle pourra s'en dédommager par celle de l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indoſtan; a réuſſi d'abord au Mexique, aux Antilles; mais plus tard dans la Caroline Méridionale, & ſur-tout moins heureuſement. Ce germe des teintures y eſt d'une qualité ſi inférieure, qu'à peine ſe vend-il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant, ſes cultivateurs ne déſeſperent pas de ſupplanter, avec le tems, les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur ſol, l'abondance & le bas prix des denrées comeſtibles, la facilité de ſe pourvoir d'uſtenſiles & de multiplier les eſclaves; tout flatte leur préſomption. Cet eſpoir encourageant s'eſt déja répandu chez les habitans de la Caroline Septentrionale.

On fait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau-monde; puifque c'eft fur fes côtes qu'on trouve la baie de Roenoque, que fit occuper Raleigh, en 1585. Une émigration totale, la laiffa bientôt fans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voifins fe couvroient de grands établiffemens. D'où venoit cet abandon? Peut-être des obftacles que cette belle région oppofoit à la navigation marchande. Aucune des rivieres qui l'arrofent, ne peut recevoir de navire au-deffus de foixante-dix ou quatre-vingts tonneaux. Ceux d'un plus grand port, font forcés de mouiller entre ce continent & quelques ifles voifines. Les alleges qui fervent à les charger & à les décharger, augmentent les frais & les embarras, foit des exportations, foit des importations.

Auffi ne vit-on d'abord, dans la Caroline Septentrionale, que quelques miférables fans aveu, fans loix & fans projets. A mefure que les terres font devenus plus rares dans les colonies voifines, les hommes qui n'avoient pas affez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont profité de ce nouvel afyle. L'ordre s'eft établi avec la propriété; & ce pays, avec moins de richeffes que la Caroline Méridionale, s'eft trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un ſort errant diſperſa ſur ces rives ſauvages, ſe bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois, qu'ils livroient aux navigateurs de la Nouvelle-Angleterre. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons, qui, prolongés juſqu'au pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de bois de pin: on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. C'étoit peu que cette induſtrie pour la ſubſiſtance des habitans; ils y joignirent la culture du bled. Long-tems ils s'étoient contentés du mays, à l'exemple de la Caroline Méridionale, où le froment ſujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais proſpéré. Quelques expériences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvéniens; & on réuſſit à cultiver aſſez de bled, même pour une exportation conſidérable. Le riz & l'indigo ſont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique, joindre aux moiſſons d'Europe, celle de l'Afrique & de l'A-

ſie. Ces nouvelles cultures ſont encore médiocres; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n'y voit de cultivé, jusqu'à préſent, que les cantons les plus ſablonneux & les plus voiſins de la mer. Si les colons ne ſe ſont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'eſt que ſur dix rivieres navigables; il n'y en a pas une que l'on puiſſe remonter à plus de ſoixante milles. On ne ſauroit remédier à cet inconvenient, que par des chemins ou par des canaux; mais ils demandent tant de bras, de dépenſes & de lumieres, que l'eſpérance d'une ſemblable amélioration eſt encore bien éloignée.

Cependant le ſort des deux colonies n'eſt pas à plaindre. Les impôts qui ſont tous levés ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ne paſſent pas 135,000 livres. La province du Nord n'a de papier-monnoie que pour 1,125,000 livres; & celle du Sud, infiniment plus riche, n'en a que pour 5,625,000 liv. Ni l'une, ni l'autre ne ſont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies Angloiſes, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, ſoit dans les provinces voiſines, ſoit aux Antilles ou en Europe.

En 1754, il ſortit de la Caroline Méridionale,

ſept cents cinquante-neuf barils de térébenthine, deux mille neuf cents quarante-trois de goudron; cinq mille huit cents ſoixante-neuf de poix ou de réſine; quatre cents ſeize barils de bœuf; quinze cents ſoixante de porc; ſeize mille quatre cents boiſſeaux de bled de l'Inde, & neuf mille cent ſoixante-deux de pois; quatre mille cent quatre-vingt-ſeize cuirs tannés, & douze cents cuirs verds; un million cent quatorze mille planches; deux cent ſix mille lambourdes, & trois cents quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente; huit cents quatre-vingt-deux muids de peaux de bête fauve; cent quatre mille ſix cents quatre vingt-deux barils de riz; deux cents ſeize mille neuf cents vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline Septentrionale expédia la même année ſoixante & un mille cinq cents vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix mille quatre cents vingt-neuf de térébenthine; ſept cents ſoixante-deux mille trois cents trente planches, & deux millons ſix cents quarante-ſept pieds de bois; ſoixante & un mille cinq cents quatre-vingts boiſſeaux de bled & dix mille de pois; trois mille trois cents barils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac; dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute eſpece.

Il n'y a pas un ſeul article dans l'énuméra-

tion qu'on vient de voir, qui n'ait reçu un accroiſſement ſenſible depuis cette époque. Pluſieurs ont doublé ; & le plus riche de tous, l'article de l'indigo, s'eſt élevé même au-deſſus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles, quelques productions de la Caroline Septentrionale, quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir ; & qu'Edenton, ſon ancienne capitale, & celle qu'on lui a ſubſtituée ſur la riviere de New, ſoient à peine de foibles bourgardes. La plus grande & la plus précieuſe partie de ſes exportations, va groſſir à Charles-Town, les richeſſes de la Caroline Méridionale.

Cette ville, ſituée au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s'élever au-tour d'elle les plus belles plantations de la colonie, dont elle eſt le centre & la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée avec aſſez de régularité. Les fortunes conſidérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclorre, devoient influer ſur les mœurs. C'eſt de toutes les cités de l'Amérique Septentrionale, celle où l'on trouve le plus les commodités du luxe. Mais le déſagrément de ne pouvoir admettre dans ſa rade que des vaiſſeaux de deux cents tonneaux au plus, la fera décheoir de cette proſpérité. On

l'abandonnera pour aller à Port-Royal, qui s'ouvre aux plus nombreuſes flottes. Déja s'y eſt formé un établiſſement qui augmente chaque jour, qui peut ſe promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'éleve à ſon voiſinage: c'eſt la Georgie.

XI. Comment la georgie a été fondée.

La Caroline & la Floride Eſpagnole, ſont ſéparées par un vaſte eſpace qui s'étend cent vingt milles ſur la mer, qui a trois cents milles jusqu'aux Apalaches, & qui eſt borné au Nord par la riviere de Savanah; au Midi, par celle d'Altamaha. Depuis long-tems le miniſtere Britannique penchoit à occuper ce terrein, qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiſſant & riche, voulut en mourant, que ſes biens fuſſent employés à délivrer les débiteurs inſolvables, que leurs créanciers détenoient en priſon. La ſageſſe politique ſecondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on rompoit les chaînes, ſeroient tranſportées dans la terre déſerte qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du ſouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlememt ajouta 225,000 livres au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de conduire un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe fut le chef qui voulut mener lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile, sur les bords de la Savanah. Cette riviere donna son nom au foible établissement, qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année jusqu'au nombre de six cents dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent les bourgades de Darien & de Frederica, où pluſieurs de leurs compatriotes vinrent s'établir avec eux.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtans chaſſés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Placés d'abord au-deſſus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus iſolés & deſcendre à l'embouchure de la Savanah, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suiſſes imiterent les ſages Salzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savanah; mais à trente-quatre milles des Allemands. Leur peuplade formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, mérita que par reconnoiſſance ils le priſſent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à deux cents trente-ſix milles de l'Océan, la

ville d'Augufta. Ce n'étoit pas la bonté du fol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent; mais la facilité de former avec les Sauvages voifins, la traite des pelleteries. Leur projet réuffit, & dès l'an 1739, ce commerce occupoit fix cents perfonnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savanah conduit les plus grands bateaux jufqu'aux murs d'Augufta.

La métropole devoit, ce femble, beaucoup efpérer d'une colonie où, depuis moins de fix ans, elle avoit fait paffer près de cinq mille hommes, & dépenfé 1, 485, 000 livres, fans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut fon étonnement, d'apprendre en 1741, qu'il reftoit à peine dans la Georgie le fixieme de la population qu'on y avoit tranfportée, & que le refte languiffant de ces nombreux colons, ne foupiroit qu'après un féjour plus heureux? On chercha la caufe de ces difgraces; on la trouva.

XII. Obftacles qui se font oppofés aux progrès de la Georgie.

Dans fa naiffance même, cette colonie avoit porté le germe de fon dépériffement. On avoit abandonné la jurifdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence; mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paffé font perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, furveillé

par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Malgré ſon zele pour le bien commum, le miniſtere Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police, la juſtice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitans. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumieres, on vouloit qu'il obéît. C'étoit-là, comme ailleurs, ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne pourroient pas même paſſer en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation. Rarement un homme ſe détermine-t-il à quitter ſa patrie, ſans la vue de quelque avantage extraordinaire qui frappe ſon imagination. Mettre des bornes à ſon induſtrie, c'eſt l'empêcher d'entrer dans

la carriere. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir néceſſairement ce mauvais effet. Il reſtoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre meſure, à proportion qu'elle s'aggrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, juſqu'à ne pas voir que le plus petit droit ſur le commerce d'une province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir (le croira-t-on?) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Georgie d'avoir des eſclaves. La Caroline & d'autres colonies, avoient été fondées ſans la main des negres. On crut qu'une contrée, qu'on deſtinoit à être le boulevard de ces poſſeſſions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévit pas que des colons, moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus

difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction où les plongeoient tant d'obstacles, s'autorisoit d'une autre prohibition. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal saines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles: elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs les bois, les grains & les bestiaux, qui devoient être leurs premieres richesses.

La métropole sentit enfin, combien les institutions & les réglemens vicieux arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Georgie reçut le gouvernement qui faisoit fleurir la Caroline, & devint, au lieu d'un fief de quelques particuliers, une possession vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire aussi étendu, un climat aussi tempéré, un sol aussi bon que la

province voisine; & qu'avec le riz, l'indigo, & presque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puisse jamais égaler la prospérité; cependant elle deviendra utile à la métropole, à mesure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop justement fondée sur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On cessera de dire un jour, que de toutes les colonies Angloises du continent, la Georgie est la moins peuplée, eu égard aux secours que le gouvernement y a prodigués. Toutes ces avances seront heureusement secondées par l'acquisition de la Floride; province qui, par son voisinage, doit influer sur la prospérité de la Georgie; qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

XIII. Histoire de la Floride. Cette province passe des Espagnols aux Anglois.

Sous le nom de la Floride, l'ambition Espagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendent depuis le Mexique jusqu'aux régions les plus Septentrionales. Mais la fortune, qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis long-tems cette dénomination illimitée dans la presqu'isle que la mer a formée sur le canal de Bahama, entre la Georgie & la Louisiane. Les Espagnols, qui s'étoient souvent contentés d'empêcher la population des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chassé les François, qui, l'année précédente, y avoient commencé un petit établissement.

La peuplade la plus Orientale de la colonie, s'appelloit San-Mattheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'Océan, ſur une riviere navigable, dans un ſol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le ſaſſafras.

Cet arbre, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémiſphere, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes; mais toujours dans un terrein qui n'eſt ni trop ſec, ni trop humide. Droit, élevé comme le ſapin, ſans branches, ſa tête forme une eſpece de coupe. Ses feuilles, toujours vertes, reſſemblent à celles du laurier. Sa fleur, jaune, ſe prend en infuſion, comme le bouillon-blanc & le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle eſt utile à la médecine, doit être ſpongieuſe, légere, de couleur cendrée; d'un goût âcre, douceâtre, aromatique; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la tranſpiration, de réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, de ſoulager la paralyſie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de ce mal, ſans un remede ſi puiſſant; ils auroient ſuccombé, du moins, aux fievres dange-

reuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à San-Mattheo ; ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les Sauvages leur apprirent qu'en buvant, à jeun & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. Cette expérience fut tentée, & réuſſit. Cependant la bourgade ne ſortit jamais ni de l'obſcurité, ni de la miſere, qui, ſans doute, étoit une maladie incurable & naturelle aux vainqueurs du nouveau-monde.

A quinze lieues de San Mattheo, ſur la même côte, s'éleva un autre établiſſement, ſous le nom de Saint-Auguſtin. Les Anglois, qui l'attaquerent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecoſſois voulurent couvrir la retraite des aſſiégeans ; ils furent battus & maſſacrés. Un ſergent fut ſeul épargné par les Sauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

» Héros & patriarches du monde Occidental, „ vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois; „ mais enfin vous avez vaincu. Le ſort de la „ guerre m'a mis dans vos mains. Uſez à votre

„ gré du droit de la victoire. Je ne vous le
„ difpute pas. Mais puifque c'eft un ufage de
„ mon pays d'offrir une rançon pour fa vie,
„ écoutez une propofition qui n'eft pas à re-
„ jetter.

„ Sachez donc, braves Américains, que dans
„ le pays où je fuis né, certains hommes ont
„ des connoiffances furnaturelles. Un de ces
„ fages, qui m'étoit allié par le fang, me donna,
„ quand je me fis foldat, un charme qui devoit
„ me rendre invulnérable. Vous avez vu com-
„ me j'ai échappé à tous vos traits: fans cet en-
„ chantement, aurois-je pu furvivre à tous les
„ coups mortels dont vous m'avez affailli? Car
„ j'en appelle à votre valeur; la mienne n'a ni
„ cherché le repos, ni fui le danger. C'eft moins
„ la vie que je vous demande aujourd'hui, que
„ la gloire de vous révéler un fecret important
„ à votre confervation, & de rendre invincible
„ la plus vaillante nation du monde. Laiffez-
„ moi feulement une main libre, pour les céré-
„ monies de l'enchantement dont je veux faire
„ l'épreuve fur moi-même en votre préfen-
„ ce „.

Les Indiens faifirent avec avidité ce difcours, qui flattoit en même tems, & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au prifonnier. L'Ecoffois pria qu'on remît

ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai: " Voyez maintenant, ſages Indiens, une ,, preuve inconteſtable de ma bonne-foi. Vous, ,, guerrier, qui tenez mon arme tranchante, ,, frappez de toute votre force: loin de ſéparer ,, ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas ,, ſeulement la peau de mon cou ,,.

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les Sauvages étonnés reſterent immobiles, regardant le corps ſanglant de l'étranger; puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourmens en abrégeant ſa mort, ils accorderent à ſon cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs.

Les Eſpagnols qui, dans toute l'Amérique, s'exercerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du canal de Bahama, que les deux établiſſemens dont on vient de

parler. A quatre-vingts lieues de Saint Auguſtin, ſur l'entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé Saint-Marc à l'embouchure de la riviere des Apalaches. Mais ce poſte, qui pouvoit établir la communication des deux continens du nouveau-monde, avoit déjà perdu le peu d'importance qu'il avoit priſe d'abord, lorſque les Anglois de la Caroline le renverſerent en 1704, & le réduiſirent à rien.

A trente lieues plus loin étoit la peuplade de Saint-Joſeph, moins conſidérable encore que celle de Saint-Marc. Jettée ſur une côte platte, expoſée à tous les vents, dans un ſable ſtérile, en un pays perdu; c'étoit le lieu du monde, où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice eſt ſouvent trompée par l'ignorance. Des Eſpagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent, en 1696, à la baie de Penſacole, ſur les confins de la Louiſiane, furent, du moins, plus heureux dans leur choix. Le ſol y étoit ſuſceptible de culture; ils y avoient même une rade, qui, avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu paſſer pour bonne, ſi les vers n'y avoient, en très-peu de tems, percé les meilleurs vaiſſeaux.

Ces cinq établiſſemens, diſperſés ſur une étendue où l'on auroit pu fonder un grand royaume,

ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus pareſſeux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. C'eſt avec les cuirs qu'ils vendoient à la Havane; c'eſt avec les denrées qu'ils pouvoient fournir à leur garniſon, dont la ſolde montoit à 750, 000 livres, qu'ils devoient payer leur vêtement, & tout ce que leur ſol ne fourniſſoit pas. Malgré la miſere où les laiſſoit leur métropole, ils ont, la plupart, voulu paſſer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été qu'un déſert; mais n'eſt-ce pas un gain, que d'avoir perdu des habitans rébelles au travail, & mal-intentionnés?

La Grande-Bretagne ſe félicite d'avoir à peupler une province immenſe, dont les limites ont été encore reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion que les François ont faite d'une partie de la Louiſiane. Pour y réuſſir, elle a partagé ſa nouvelle acquiſition en deux gouvernemens, dont l'un ſe nomme Floride Orientale, & l'autre Floride Occidentale.

Depuis long-tems cette nation brûloit de s'établir ſur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec les plus riches colonies de l'Eſpagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité précaire & momentanée

ne ſuffit pas, ne convient pas même à l'ambition d'une grande puiſſance. Il n'appartient qu'à la culture, de faire fleurir les conquêtes d'un peuple induſtrieux. Auſſi les Anglois prodiguent-ils tous les encouragemens à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le parlement, dans la ſeule année 1769, a accordé 205, 875 liv. pour les deux Florides. Chez ce peuple, du moins, la mere nourrit quelque tems ſes enfans nouveaux nés; tandis qu'ailleurs le gouvernement ſuce & tarit à la fois le lait de la métropole, & le ſang des colonies.

XIV. Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile.

Il n'eſt pas aiſé de prévoir à quel dégré de ſplendeur, ces bienfaits, le tems & l'intelligence pourront élever la Floride. Cependant les apparences préſagent de grandes proſpérités. L'air y eſt ſain; le ſol ne s'y refuſe à aucune eſpece de grain. Les premieres récoltes de riz, de coton, d'indigo, y ont été heureuſes. Ces ſuccès y attirent des colons en foule. Il en arrive des établiſſemens voiſins; il en arrive de la métropole; il en arrive de tous les pays proteſtans d'Europe. Combien la population augmenteroit, ſi les ſouverains de l'Amérique Septentrionale, s'écartant des maximes qu'ils ont conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par

les politiques les plus éclairés, ne feroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Une nation généreuſe, qui a fait tant & de ſi longs efforts pour régner, ſans concurrent, ſur cette immenſe partie du nouveau-monde, ne devroit-elle pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer le ſeul ennemi qui puiſſe encore troubler ſa tranquillité?

Les Anglois ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances, ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſemens Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en

plus dans les bois; ils se replient vers les Assinipoils, vers la baie d'Hudson, où se nuisant nécessairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels, ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il*, leur dit leur capitaine, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour?* & il avala l'eau-de-vie d'un air aussi assuré, que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille, avoient fixé sur Ponteack les yeux des nations Sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet; mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. S'il en étoit ainsi, les Anglois réduits à couvrir leurs frontieres, contre un ennemi qui

n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages qu'ils ſe promettent des conquêtes qu'ils ont faites au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang.

XV. Etendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale.

Les deux Florides, une partie de la Louiſiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, ont achevé de mettre ſous la domination de l'Angleterre, l'eſpace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi, quand cette puiſſance n'auroit pas encore la baie d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale, elle ne laiſſeroit pas de poſſéder l'empire le plus étendu qui jamais ait été formé ſur la ſurface du globe. Ce vaſte empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entr'elles & l'Océan un riche territoire, de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches, eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui

n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réaliſer; l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau-monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit, pour-ainſi-dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le nouveau-monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'Iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains: eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Eſpagnols: eſt on donc ſi puiſſant, d'embraſſer dans ſes états une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcuré-

ment dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois seront heureux, s'ils peuvent conserver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une puissance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent Septentrional de l'Amérique. Quoiqu'il soit, en général, si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses, cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue insensiblement à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut, avec le secours de la sonde, connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'Océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit

même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hiver en prévient la récolte; tandis que, ſous une latitude plus Septentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit, avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe, les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſevelies ſous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de tems, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, ſi long-tems ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagemens, qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XVI. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui ſeul, entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk eſt un arbriſſeau qui ſe plaît ſur un ſol humide: auſſi ne s'éloigne-t-il guere de la mer. Ses graines ſont couvertes d'une poudre blanche, qu'on prendroit pour de la farine. Ramaſſées à la fin de l'automne, & jettées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps viſqueux, qui ſurnage & qu'on écume. Lorſque cette ſubſtance eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier; elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées Le prix en a fait diminuer l'uſage, à meſure que les animaux domeſtiques ſe ſont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à ſe fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, ſans la payer trop cher. La propriété d'éclairer, eſt le moins précieux de ſes uſages. On en compoſe d'excellent ſavon, de bons emplâtres pour les bleſſures: on s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk, puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Elevé, par la nature, près des ruiſſeaux &

dans des lieux humides, cet arbre croît jufqu'à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de mars, au bas de fon tronc, une incifion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on infere dans la plaie, reçoit le fuc qui coule, & le conduit dans un vafe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eft fi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incifion ou deux, au plus: une plus grande perte l'épuife & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eft un fuc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du fucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jufqu'à ce qu'elle ait acquis la confiftance d'un fyrop épais. On la verfe enfuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le fyrop fe durcit en fe refroidiffant, & fe change en un fucre roux, prefque tranfparent, affez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation altere toujours fon goût. Ce fucre fert au même ufage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainfi le commerce n'en tirera jamais

un grand profit. Le miel eſt le ſucre des Sauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des Sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs; elle a par-tout ſes merveilles.

XVII. Oiſeaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier; c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille, ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ventre eſt blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſur ſes ailes & ſur ſa queue. Le duvet qui regne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fane au moindre attouchement.

Le printems eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revêtu en dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d'élever les petits de ce léger

volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau-mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs; il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre ou ſur un pieu voiſin; il y reſte quelques minutes, & revole aux fleurs Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui, juſqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être ſi petit fût méchant, colere & querelleur? On voit ſouvent ces oiſeaux ſe livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec ſont ſi vifs & ſi redoublés, que l'œil ne peut les ſuivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vîteſſe, qu'ils paroiſſent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit: ils pouſſent un cri ſemblable à celui du moineau.

L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec, décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, ſur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oiſeaux-mouche a tout-à-fait dé-

pouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim, plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'inſectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, ſans obſtacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui diſputoit. Aucune de ces eſpeces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins: c'eſt l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien-monde au nouveau. Les Sauvages l'appellent, mouche Angloiſe; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſur le nouvel hémiſphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche conſidérable de commerce.

XVIII. Les Anglois ont peuplé d'animaux domeſtiques, l'Amérique Septentrionale.

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les Sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination: ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité

des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La premiere conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussitôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la premiere fois sur la terre. Ce loisir fut le pere des arts, qui consolerent, peut-être, le genre-humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de hasards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts de luxe; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du nouveau-monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme

ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transporterent sur des vaisseaux plusieurs de nos especes domestiques. Elles s'y sont prodigieusement multipliées; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection consiste à s'engraisser, elles ont beaucoup perdu de la force & de la grosseur qu'elles avoient dans le séjour naturel de leur origine. Les bœufs, les chevaux & les brebis, ont dégénéré dans les colonies Septentrionales de l'Angleterre, quoique les especes en eussent été choisies avec précaution.

C'est, sans doute, le climat; c'est la nature de l'air & du sol, qui s'oppose au succès de leur transplantation. Ces animaux furent d'abord, ainsi que les hommes, sujets à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les entama pas comme l'espece humaine, à la racine même de

la génération, plufieurs efpeces, du moins, eurent beaucoup de peine à fe reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent; & tel que les plantes d'Amérique tranfportées en Europe, le bétail de l'Europe s'eft dégradé continuellement en Amérique. C'eft la loi des climats, qui veut que chaque peuple, chaque efpece vivante ou végétante, croiffe & meure dans fon pays natal. L'amour de la patrie femble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur confervation.

XIX. Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant il y a des analogies de climat, qui modifient la loi généralement portée contre la tranfmigration des animaux & des plantes. Lorfque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les habitans vagabonds de ces contrées folitaires, ne cultivoient qu'à regret un peu de mays. Cette efpece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit le feul qui fût connu dans le nouveau-monde. La culture en étoit facile. Les Sauvages fe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain, qui en produifoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations, pour s'en nourrir, n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & on le réduifoit en une pâte, qu'on faifoit cuire fous la cendre. Souvent

il étoit mangé en bouillie, ou grillé ſeulement ſur de la braiſe.

Le mays réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux, avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre, léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printems, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains, celui qui peut ſoutenir le plus long-tems la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du mays dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſemens. Ils le vendirent au Portugal, à l'Amérique Méridionale, aux iſles à ſucre, & ils s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du nouveau-monde.

La métropole voyant que ſes colonies Septentrionales lui enlevoient l'approviſionnement des établiſſemens qu'elle avoit au Midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des ſalaiſons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motifs & de moyens; l'occaſion vint de les mettre en œuvre.

XX. Les Anglois ont ſenti la néceſſité de tirer leurs munitions navales de l'Amérique Septentrionale.

La Suede étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron, dont ils avoient beſoin pour leurs armemens. En 1703, cette puiſſance méconnut ſes vrais intérêts, au point de plier & de réduire ſous un privilege excluſif, cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix, ſubite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes conſidérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produiſirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre ſanglante, qui déſoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette

révolution naiſſante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occaſionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuiſſance, crurent pouvoir impunément aſſujettir les munitions de la marine, à toutes les clauſes & les reſtrictions qui devoient en hauſſer le prix. Ce fut un ſyſtême de convention entr'elles, qui devint public en 1718; tems où toutes les puiſſances maritimes ſouffroient encore des bleſſures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue ſi odieuſe réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau-monde des hommes aſſez éloquens, pour perſuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à ſeconder les vues de la mere patrie; aſſez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands réſultats, ſans les faire paſſer par ces minces eſſais, qui éteignent ſubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profuſion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ſes colonies, ſur celles qui venoient de la mer Bal-

tique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit toute en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le systême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long tems les Anglois en exportoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour completter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de freter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage, avoit considérablement augmenté la marine Britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le nouveau monde

pouvoit fournir au royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut ſuivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute ſorte de bois, portoit ſpécialement ſur ceux qui étoient deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Un avantage ſi conſidérable en lui-même, eût encore augmenté, ſi les colonies avoient conſtruit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matieres d'un ſi grand encombrement; s'il s'étoit formé des chantiers qui euſſent fourni des cargaiſons entieres; ſur-tout ſi l'on avoit aboli l'uſage de brûler, au printems, les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuſe, détruira toujours les jeunes arbres qui commencent à ſe développer. Il n'en reſtera que de vieux, trop mûrs pour la conſtruction. Perſonne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou avec des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir pluſieurs cauſes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il eſt facile d'y rémedier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrès, par la culture du chanvre & du lin.

Les proteſtans François, qui, chaſſés de leur

patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur nation, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres, souverainement importantes pour une puissance maritime. L'Ecosse & l'Irlande cultiverent, avec quelques succès, & le lin & le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la Russie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, rendit d'abord les colons insensibles à cet appât. Enfin ils y ont cédé; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient, dans la Grande-Bretagne, une partie considérable des 45,000,000 l. que l'achat des toiles étrangeres en faisoit sortir chaque année. Peut-être ira-t-il jusqu'à suffire à la consommation nationale, jusqu'à supplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un sol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas besoin d'engrais, qui est traversé par des rivieres nivigables, & qui peut être travaillé par des esclaves: quel fondement pour les plus vastes espérances! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer? Le Nord du nouveau-monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au Midi.

XXI. L'Angleterre commence à tirer son fer de l'Amérique Septentrionale.

Ce premier métal si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-tems les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres; mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bisarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors, des milliers de voix se réunirent, pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes; & à étendre à tout le royaume, une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable, trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réu-

nirent, pour repréſenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, ſans y comprendre celles d'Ecoſſe, produiſoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles; que ces mines, qui étoient inépuiſable, auroient conſidérablement augmenté leur produit, ſi l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute impoſition; que les ouvrages de fer, travaillées en Angleterre, conſommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtimens; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtrumens tranchans, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêterent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſſât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-tems; & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits,

l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Un loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres : le gouvernement les autorisa à faire, de leurs propriétés, l'usage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne, à la Norwege, à la Suede & à la Russie, dix millions de livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut a bien diminué, & doit diminuer encore. Le minéral est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désesperent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle se promet de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffira qu'à l'aide de ses colonies, elle puisse se tirer de la dépendance où les nations Européennes du Nord l'avoient jusqu'à présent tenue, pour la construction de ses armemens. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ses opé-

rations, par le refus de ces matériaux. Rien ne ſuſpendra déſormais ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul peut lui aſſurer l'empire du nouveau-monde.

XXII. L'Angleterre aſpire à tirer ſes vins & ſes ſoies de l'Amérique Septentrionale.

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante, & ſupérieure à toutes les marines; l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ſes armes que par ſon induſtrie. Par des encouragemens bien ménagés, elle eſt parvenue à tirer annuellement de ces régions, vingt millions peſant de potaſſe. La culture du riz, de l'indigo, du tabac, y a fait les plus grands progrès. A meſure que ces établiſſemens, par leur pente naturelle, ſe ſont avancés du Nord au Sud, les projets & les entrepriſes ſe ſont multipliés, convenablement à la nature du ſol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux ſoins de la culture. Le vin ſeul ſembloit manquer au nouvel hémiſphere; les Anglois qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve ſur le continent immenſe que ce peuple ſeul occupe, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins, dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſ-

agréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée; & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conſerver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font ſéjourner les brouillards humides & brûlans; les ſaiſons étoient trop inconſtantes; les inſectes trop multipliés autour des forêts, pour laiſſer éclorre & proſpérer une culture ſi chere à la nation Angloiſe, à tous les peuples qui ne la poſſedent point. Un jour viendra peut-être, mais après des ſiecles, où ſes colonies lui fourniront une boiſſon qu'elle envie & qu'elle achete à la France, avec le ſecret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce deſir eſt cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d'atteindre à la proſpérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à ſon émulation; c'eſt la ſoie: ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées

dans son sein; c'est la soie, double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matiere coûte à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de tirer ses soies de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie, sont restés au-dessous d'une si riante promesse. On en a rejetté la faute sur les habitans de la colonie, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, ont négligé d'avoir des négresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie; occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphere dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe; & les

arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. Le moment eſt venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entieres à la culture de la ſoie. C'eſt du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les ſoies crues qui feroient portées des colonies dans la métropole, il feroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas ſans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le ſol des colonies Angloiſes ſemblent ſolliciter. L'Europe & l'Aſie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puiſſent être heureuſement tranſplantées & cultivées dans le vaſte continent de l'Amérique Septentrionale; lorſque la population y aura fourni des bras, à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un ſi riche domaine. C'eſt aujourd'hui le grand objet de la métropole, que de peupler ſes colonies.

XXIII. De quelle eſpece d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique Septentrionale.

Ce furent les Anglois, qui, perſécutés dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, aborderent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des fuites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne font tellement attachés au fol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiffent détermi-ner à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs, ou de l'induftrie. Ainfi le rétabliffement de la tran-quillité publique en Europe, devoit mettre des obftacles infurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guere propres à défricher le nouveau-monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aifance, à beaucoup de commodités ; il n'y avoit que l'enthoufiafme religieux ou politique qui pût les foutenir dans les travaux, les miferes, les priva-tions, les calamités inféparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre au-roit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute, il étoit utile à cette puiffance de fonder des colonies, de les rendre floriffantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'a-cheter ces avantages par le facrifice de fa popu-lation.

Heureufement pour cette nation, l'intolérance

& le despotisme, qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, pousserent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui dans son abandon, sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans, en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empressement si vif s'est soutenu, sur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre. Il augmentera. L'avantage qu'ont les réfugiés d'être citoyens dans toute l'étendue de la domination Britannique, après sept ans de domicile dans ses colonies, garantit cette prédiction.

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en Europe, l'Amérique Angloise se peuploit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la premiere classe. C'est la plus nombreuse; mais jusqu'à présent, elle a dégénéré d'une maniere visible. Tous les créoles, quoique habitués au climat dès le berceau, n'y sont pas aussi robustes au travail, aussi forts à la guerre que les Européens; soit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce

ciel étranger, l'esprit s'est énervé comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement; mais ne résiste pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. Ils ont presque tous de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils sont bien en arriere, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y est peu nombreuse, auprès de celle de l'Europe entiere; qu'on y manque de secours, de maîtres, de modeles, d'instrumens, d'émulation dans les arts & dans les sciences; que l'éducation y est trop négligée ou trop mal secondée. Mais observez, qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aisée & libre; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent, qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement de la raison & du génie. Est-il possible qu'entre les créoles élevés parmi nous, & qui tous, ou presque tous, ont de l'esprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carriere; que parmi ceux qui sont restés dans leur pays, aucun ne se soit dis-

tingué, par une certaine ſupériorité ; dans les talens qui menent à la renommée? La nature les a-t-elle punis d'avoir paſſé l'Océan? Eſt-ce une race qui s'eſt abâtardie à jamais en ſe tranſplantant, ſe croiſant, ſe mêlant? Le tems ne pourra-t-il pas la naturaliſer avec le climat? Gardons-nous de prononcer ſur l'avenir, avant une expérience de pluſieurs ſiecles. Attendons qu'un foyer plus grand de lumieres, ait éclairé ce nouvel hémiſphere. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'inſurmontable pente du climat, vers les plaiſirs énervans de la molleſſe & de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique eſt favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la ſociété. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grece nouvelle, enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne, des Homeres, des Théocrites, & ſur-tout des Anacréons. Peut-être s'élevera-t-il un autre Newton dans la Nouvelle-Bretagne? C'eſt de l'Amérique Angloiſe, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des ſciences, ſi elles doivent éclorre enfin ſous un ciel ſi long-tems nébuleux. Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau, le Nord éclairer le Midi. Laiſſez les Anglois défricher le terrein, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nou-

vel Univers sortira de leurs mains, pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent donc des mesures conformes à ce noble dessein; & qu'ils cherchent par des voies justes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La seconde classe de leurs colons, fut autrefois composée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique, & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens, que l'impossibilité de subsister en Europe a poussés dans le nouveau-monde. Embarqués sans être en état de payer leur passage, ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui semble. Cette espece d'esclavage est plus ou moins long; mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans, leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité, qui est fixée à vingt & un ans, pour les garçons, & à dix huit ans, pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier

ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape ; il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais ce n'eſt que pour le tems de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice, cette vente, n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtrumens de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du nouveau-monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négocians d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-

ci ſoudoyés eux-mêmes par le gouvernement Britannique, ou par des compagnies chargées de peupler les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre; avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernemens qui fait adopter ces chimeres de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errans ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à l'eſpérance d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines, qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les

pouffer à la défertion par la défenfe même. Il faudroit les attacher par des foulagemens & des efpérances : on les emprifonne, on les garotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller refpirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un afyle. On aime mieux l'étouffer dans fon berceau, que de le laiffer chercher fa vie en quelque climat fecourable. On ne veut pas même lui donner le choix de fon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix: peuples, où font vos droits?

Faut-il révéler aux nations, les trames qui fe forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques puiffances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reffource au défefpoir? Depuis deux fiecles, tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux, dans les ténebres du cabinet, cette longue & pefante chaîne dont les peuples fe fentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieufement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les fujets plus foumis, en fubftituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats fe fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des ar-

mées : humiliés & défaits, ils commandoient par la misere à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne se liguoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité, l'aggrandissement ou l'affoiblissement de leurs peuples. S'ils cédoient une province, ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors, étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, soit de la guerre, soit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations; comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres, au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémissez tous, plus ou moins sourdement, de votre condition; ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrêmité du malheur; celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes ſont convenus entr'eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-ſeulement les brigands, qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part: mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quel que ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni ſubſiſtances, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance; mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier, pour enrichir un entrepreneur privilégié; vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain; n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés; errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir; vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot, fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre,

indépendant des préjugés & des erreurs ; qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naissez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité; souvenez-vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer, VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAI OGNI SPERANZA: VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPERANCE.

Quoi! ne reste-t-il pas un asyle même au-delà des mers? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ses colonies aux malheureux qui préféreront volontairement sa domination, au joug insupportable de leur patrie? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables, dont elle forme la troisieme classe de sa population en Amérique? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire, ses colonies Septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconviendra pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux

vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protegent plus efficacement, & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocitè ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle? Des sectaires humains; des chrétiens, qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté, que rien ne peut remplacer; mais ils ont été long-tems retenus par une loi de l'état, qui ordonnoit d'assigner, aux affranchis, un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt: l'habitude commode d'être servi par des esclaves; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature: ce sont-là les sophismes de l'amour-propre, pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans, ne veulent pas faire le mal: mais parmi ceux même que la nature semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers viennent de donner un exemple, qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidele qui ſe croit mû par l'impulſion de l'Eſprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là ſans doute étoit inſpiré) s'eſt levé & a dit: " Juſques à quand ,, aurons-nous deux conſciences, deux meſures, ,, deux balances; l'une en notre faveur, l'au- ,, tre à la ruine du prochain; toutes deux éga- ,, lement fauſſes? Eſt-ce à nous, mes freres, ,, de nous plaindre en ce moment que le parle- ,, ment d'Angleterre veut nous aſſervir, nous ,, impoſer le joug du ſujet, ſans nous laiſſer ,, le droit du citoyen; tandis que depuis un ,, ſiecle nous faiſons tranquillement l'œuvre de ,, la tyrannie, en tenant dans les fers du plus ,, dur eſclavage, des hommes qui ſont nos égaux ,, & nos freres? Que nous ont fait ces malheu- ,, reux que la nature avoit ſéparés de nous par ,, des barrieres ſi redoutables, & que notre ava- ,, rice eſt allé chercher au travers des naufrages, ,, juſques dans leurs ſables brûlans, ou leurs ,, ſombres forêts, au milieu des tigres? Quel ,, étoit leur crime, pour être arrachés d'une ter- ,, re qui les nourriſſoit ſans travail, & tranſplan- ,, tés par nous ſur une terre où ils meurent dans ,, les labeurs de la ſervitude? Quelle famille

„ as-tu donc créée, Pere célefte, où les aînés,
„ après avoir ravi les biens de leurs freres,
„ veulent encore les forcer, la verge à la main,
„ d'engraiffer du fang de leurs veines, de la
„ fueur de leur front, ce même héritage dont
„ on les a dépouillés ? Race déplorable, que
„ nous abrutiffons, pour la tyrannifer ; en qui
„ nous étouffons toutes les facultés de l'ame,
„ pour accabler fes bras & fon corps de far-
„ deaux; en qui nous effaçons l'image de la divi-
„ nité, & l'empreinte de l'humanité! race mu-
„ tilée & déshonorée dans les facultés de fon ef-
„ prit & de fon corps, dans toute fon exiften-
„ ce: & nous fommes chrétiens, & nous fom-
„ mes Anglois! Peuple favorifé du ciel, & ref-
„ pecté fur les mers; quoi, tu veux être libre
„ & tyran tout-à-la-fois? Non, mes freres; il
„ eft tems de nous accorder avec nous-mêmes:
„ affranchiffons ces miférables victimes de notre
„ orgueil; rendons aux negres la liberté, que
„ l'homme ne doit jamais ôter à l'homme.
„ Puiffent à notre exemple, toutes les fociétés
„ chrétiennes, réparer une injuftice cimentée
„ par deux fiecles de crimes & de brigandages!
„ Puiffent enfin des hommes trop long-tems
„ avilis, élever au ciel des bras libres de chaî-
„ nes, & des yeux baignés des pleurs de la re-
„ connoiffance! Hélas! ces malheureux n'ont

„ connu jufqu'ici, que les larmes du défef-
„ poir! „

Ce difcours réveilla les remords; & les efclaves furent libres dans la Penfilvanie. Une révolution fi frappante, devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un femblable héroïfme de ces nations qui font auffi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement facerdotal & militaire a mis tout fous le joug, même les opinions; quand l'homme impofteur a perfuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eft plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils par fur les peuples Sauvages de la Zone-Torride?

XXIV. Quels font les gouvernemens établis dans les colonies Angloifes de l'Amérique Septentrionale.

Sans parler de la population des noirs, qui peut former trois cents mille efclaves, on comptoit, en 1750, un million d'habitans dans les poffeffions Angloifes de l'Amérique Septentrionale. Il doit y en avoir aujourd'hui plus de deux millions; puifqu'il eft prouvé, par des calculs inconteftables, que le nombre des citoyens double tous les quinze ou feize ans dans quelques-unes de ces provinces, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication fi rapide doit avoir deux fources. La premiere, eft cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de

Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin, rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît partout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſance. Heu-

reuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique, offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un eſpace, qui, pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-tems ſa poſtérité. Ainſi les habitans du nouveau-monde, ſollicités d'ailleurs par le climat, ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il ſe fait, parmi nous, un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & ſi l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître; on trouvera qu'avant deux ſiecles, les colonies Septentrio-

nales de l'Angleterre auront une population immenſe, à moins que la métropole n'y mette des entraves, qui en rallentiront les progrès naturels.

XXV. De quel bonheur jouiſſent les habitans dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plus vifs & plutôt formés que les Européens; mais ils vivent auſſi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités; il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du

ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance, unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins; jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la miſere à ſa ſuite; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement: deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrette envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui eſt près de la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces

talens, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les frais uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté: mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux, pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres amours. C'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale: c'eſt dans les bois de la Floride & de la Virginie; c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la premiere fois; l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes, des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentimens; ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine

& le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernemens.

XXVI. A combien s'éleve actuellement la population dans les provinces Angloiſes de l'Amérique Septentrionale

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions biſarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe, pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, ſont portées devant le magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que les Anglicans ont fait pour y établir leur hiérarchie, ont toujours échoué, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils ont participé à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Il n'y a que les Catholiques qui en aient été exclus, parce qu'ils ſe ſont toujours refuſés aux ſermens que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique a mérité les plus grands éloges; mais ſous d'autres points de vue, il n'eſt pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent,

à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, quand ils se sont réunis en société, veulent, ainsi que les enfans, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amene l'état d'une société naissante; le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumieres. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisieres & la verge du despotisme, jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, semblables aux adolescens plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur premiere institution, dès qu'ils sentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre sans consulter son pere: un prince au contraire, ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus: le fils, dans les résolutions où il prend conseil de son pere, souvent ne hasarde que son propre bonheur: un prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique, chez une nation qui pense & qui parle, est la regle du

gouvernement: jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion, que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née, le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi-dire, à l'inſçu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement: l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement: c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais qu'elle eſt la regle des opinions, chez les peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événe-

mens & des ſituations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, du Nouveau-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé Royal; parce que le roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole; un conſeil choiſi, approuvé par la cour, établi pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres; un gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La ſeconde eſpece de gouvernement qui regne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de gouvernement propriétaire. Lorſque la na-

tion Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées; un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Penſilvanie, ſont les ſeules aſſervies à cette forme ſinguliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t il des autres provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Penſilvanie même, le gouverneur nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſieme régime, que les Anglois appellent *charter governement*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne ſubſiſte plus que dans Connecticut, & dans l'iſle des Rhodes. On peut le regarder

comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, ſans qu'elles aient beſoin de l'approbation du monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnu dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laiſſé ces provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la cour de Londres.

Cette diverſité de gouvernemens n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une légiſlation raiſonnée, uniforme & réguliere. C'eſt le haſard, le climat; ce ſont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de conſtitutions. Ce n'eſt pas à des hommes jettés par la fortune ſur des plages déſertes, qu'il appartient de former une légiſlation.

Toute légiſlation doit aſpirer, par ſa nature, au bonheur d'une ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime, dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire, le ciel & le ſol, eſt la premiere regle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs.

C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitans qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur dégré de fécondité; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt ſur-tout dans la diſtribution de la propriété, qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer d'avantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive

ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitans, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité: ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs, doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfans, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développemens de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs, qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation

consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent? Que l'on veille à la seconde génération, par une éducation commune & publique des enfans. Un prince, un législateur, ne devroit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse; c'est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enseigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard, chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on seme dans l'enfance des générations déja viciées, sont étouffés dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices, qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagemens & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profession, une carriere; ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement opposée à leurs principes; des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante, l'influence

de la premiere génération, peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie, écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & ſujette à l'inſtabilité des hypotheſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup

du pauvre à peu de frais: par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix: & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le systême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme sacrée, mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres, qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent

ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe: tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale: tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée, ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changemens qui ſont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie: elles ont groſſi ce fatras obſcur, par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange, a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconſultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de tems, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts &

des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété; mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXVII. Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale.

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. On prétexta l'embarras que cauſoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d'un papier-monnoie.

Il y en a de deux ſortes. La premiere a pour but l'encouragement de la culture, du commerce & de l'induſtrie. Tout colon, qui a plus d'ambition que de moyens, obtient du papier de ſa province, pourvu qu'il conſente à payer un intérêt de cinq pour cent, qu'il fourniſſe une hypotheque aſſurée, & qu'il s'oblige à rembourſer chaque année un dixieme du capital emprunté. Par le moyen de ce ſigne, qui eſt admis ſans contradiction dans les caiſſes publiques, &

que les citoyens ne peuvent refuser, les affaires des particuliers sont plus vives & plus faciles. Le gouvernement lui-même retire des avantages considérables de cette circulation; parce que recevant un intérêt & n'en payant point, il peut, sans le secours des impositions, se livrer à des objets importans d'utilité publique.

Mais il est une autre espece de papier qui n'a dû son origine qu'aux besoins du gouvernement. Les différentes provinces d'Amérique avoient formé des projets, & contracté des engagemens au-dessus de leurs facultés. Elles crurent suppléer à l'argent, par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes: mais avant que les impôts eussent produit cet effet salutaire, il survint de nouveaux besoins, qui exigerent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulerent, & les taxes n'y suffirent plus. Enfin la somme des billets d'état a passé toutes les bornes après les dernieres hostilités, durant lesquelles les colonies avoient levé & entretenu vingt-cinq mille hommes, & fourni à toutes les dépenses qu'exigeoit une guerre si longue, si vive & si opiniâtre. Aussi le papier est-il tombé dans le plus grand avilissement, quoiqu'il n'eût été jetté dans le public que de l'aveu des assemblées générales, & que chaque province dût répondre de celui qu'elle avoit créé.

Le parlement de la Grande-Bretagne a vu le désordre, & a voulu y remédier. Il a réglé ce qu'à l'avenir chaque colonie pourroit mettre de papier en circulation, & en a proportionné la masse aux richesses & aux ressources, autant que ses lumieres le lui permettoient. Cette loi a révolté tous les esprits. En 1769, on y a mis quelques adoucissemens.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes, collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les distingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique, & des maisons particulieres qui les distribuent. On y porte les pieces usées ou trop sales, & l'on en reçoit autant de neuves. Il est sans exemple que les officiers chargés de ces échanges, aient commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne suffit pas pour la prospérité des colonies. Quoique depuis quarante ans leurs consommations aient augmenté quatre fois plus que leur population, ce qui paroît indiquer que les facultés de chaque citoyen ont quadruplé; on peut prédire que ces grands établissemens ne s'éleveront jamais à l'éclat auquel la nature les appelle, si l'on ne brise les fers qui enchaî-

nent leur induſtrie intérieure, leur commerce extérieur.

XXVIII. Les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale ſont gênées dans leur induſtrie & dans leur commerce.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, ſe livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils ſe virent comme forcés à élever quelques manufactures groſſieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la diſcuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes aſſez courageux, pour défendre la cauſe des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce ſeroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la miſere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie: enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naiſſant; qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente; qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans réplique.

On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévérement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espece de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oserent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son attelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus séveres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entra-

ves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne ſoit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne ſoit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y ſont pas reçus, s'ils ne viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole; à l'exception des vins de Madere & des Açores, des ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes ont engagé le gouvernement à ſe relâcher de cette extrême ſévérité. Il eſt actuellement permis aux colons de porter directement au Sud du cap Finiſtere, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent excluſivement à la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermée par un acte parlementaire de 1766.

Le ſénat, qui repréſente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétend régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir

une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparses d'un empire immense. Une puissance, en effet, doit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui peuvent nuire ou servir au bien général de la société toute entiere. Le parlement est le seul corps qui puisse s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'est écarté de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre; lorsqu'on a obligé les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées; lorsqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuse & stérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus, a nécessairement arrêté leur activité, & par conséquent diminué leur aisance; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole, qu'on a sacrifié les droits & les intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en reti-

roient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnoissance; au delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on a répété cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement; à toute raison politique, aux vues expresses de la loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison & de l'équité, a prévalu sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscale. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le Nord de l'Amérique Angloise, montent au tiers de celles qui paient les droits.

Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte

à de justes bornes, arrêtera les liaisons prohibées, dont on se plaint si fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aisance, qui leur permettra, & de se libérer du poids des cent cinquante millions qu'elles doivent peut-être à la métropole, & de tirer d'elle, chaque année, pour plus de cent huit millions; somme à laquelle le parlement de la Grande-Bretagne lui-même estimoit, en 1766, leurs consommations. Mais au lieu de cette perspective riante, qui devoit naître de la constitution du gouvernement Anglois, faut-il que par une prétention insoutenable chez un peuple libre, on ait porté dans les colonies, avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de dissension, peut-être un incendie qu'il n'est pas aussi facile d'éteindre que d'allumer?

XXIX. La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique Septentrionale. En avoit-elle le droit;

L'Angleterre sortoit d'une guerre, pour ainsi-dire universelle, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où ses conquêtes avoient grossi sa domination d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet accroissement subit lui donnoit, aux yeux des nations, un éclat qui devoit exciter l'envie & l'admiration; mais au-dedans, elle étoit continuellement réduite à gémir de ses propres triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 liv. qui lui coûtoient un intérêt

de 111,577,490 livres, elle ne suffisoit qu'à peine aux dépenses courantes de l'état, avec un revenu de 240,000,000 l. & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même assuré de sa consistance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un tems de paix. De nouveaux droits sur les maisons & sur les fenêtres, sappoient ce genre de propriété; une augmentation du fisc sur le contrôle des actes, pesoit sur tous les biens-fonds. On avoit effrayé le luxe même, par des taxes entassées sur l'argenterie, sur les cartes, sur les dez à jouer, sur le vin & sur l'eau-de-vie. On n'avoit plus rien à espérer du commerce, qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandises de l'Asie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d'exportation ou d'importation, en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureusement arrêté l'abus des liqueurs spiritueuses; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces ressources qu'il est toujours aisé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de consommation générale & de premiere nécessité: le fisc s'étoit jetté sur la boisson la plus ordinaire du

peuple, ſur la dreche, ſur le cidre & ſur la bierre. Il n'y avoit point de reſſort qui ne fût forcé. Tous les muſcles du corps politique, éprouvant à la fois une trop forte tenſion, étoient ſortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient ſi prodigieuſement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui juſqu'alors n'avoient pu ſoutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues à le ſupplanter dans tous les marchés, juſques dans ſes ports. On ne pouvoit évaluer qu'à cinquante-ſix millions, les bénéfices que retiroit la Grande-Bretagne de ſon commerce avec toutes les parties de l'univers; & cette ſituation l'obligeoit à tirer de ſa balance 35, 100, 000 livres, pour payer les arrérages de 1, 170, 000, 000 livres, que les étrangers avoient placés dans ſes fonds publics.

La criſe étoit violente. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles qu'on faiſoit étoient inévitables; ſoit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir le reſſentiment de la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre & par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la ſécurité du préſent, &

la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au secours de la métropole, en leur faisant porter une partie de son fardeau. Cette détermination paroissoit fondée sur des raisons incontestables.

Une maxime avouée de toutes les sociétés & de tous les âges, impose aux différens membres qui composent un empire, l'obligation de contribuer à ses dépenses proportionnellement à leurs facultés. La sûreté des provinces Américaines, exige d'elles un secours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les tems. C'est pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'est engagée dans une guerre qui a multiplié ses dettes: elles doivent donc l'aider à supporter ou à diminuer le poids de cette surcharge. Maintenant qu'elles sont hors d'atteinte contre les entreprises d'un voisin redoutable, qu'on a heureusement éloigné, peuvent-elles refuser, sans injustice, aux besoins pressans d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le soin de leur conservation? Les encouragemens que l'état, ce protecteur généreux, accorda longtems à la culture de leurs riches productions; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées; tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de soulagement & de services?

Tels étoient les motifs qui persuaderent au gouvernement Britannique, qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ses colonies. On a saisi l'occasion de la derniere guerre, pour manifester une prétention dangereuse à la liberté. Car, si l'on y prend garde, on verra que la guerre, soit heureuse, soit malheureuse, sert toujours de prétexte à toutes les usurpations des gouvernemens; comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient bien plus d'asservir leurs sujets, que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux provinces Américaines de fournir aux troupes, que la métropole envoyoit pour leur défense, une partie des approvisionnemens dont elles avoient besoin. La crainte de troubler une harmonie, si nécessaire au-dedans quand on est environné d'ennemis au-dehors, fit qu'on suivit les intentions du parlement; mais avec la sagesse de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit, ni rejetter, sans causer une dissension civile, ni reconnoître, sans exposer des droits trop chers à conserver. La Nouvelle-Yorck osa seule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la transgression fût légere, on l'en punit comme d'une désobéissance, par la suspension de ses privileges.

Cette atteinte portée à la liberté d'une colonie, devoit, ce semble, exciter la réclamation

de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce silence pour de la crainte, ou pour une soumission volontaire. La paix, qui devroit partout diminuer les impôts, fit éclorre, en 1764, le fameux acte du timbre, qui, établissant des droits sur le papier marqué, défendoit en même tems d'en employer d'autre dans toutes les écritures publiques, soit judiciaires, soit extra-judiciaires.

Toutes les colonies Angloises du nouveau-monde se sont révoltées contre cette innovation, & leur mécontentement s'est manifesté par des éclats signalés. Elles firent une espece de conspiration, la seule qui convienne, peut-être, à des peuples policés & modérés; c'étoit une convention entre les colons, de se priver des marchandises fabriquées dans la métropole, jusqu'à ce qu'elle eût retiré le bill dont on se plaignoit. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, renoncerent les premieres à ce que l'Europe leur avoit fourni jusqu'alors de plus séduisant & de plus agréable. A leur exemple, les hommes repousserent les commodités qu'ils devoient à l'ancien-monde. Dans les régions Septentrionales, on les vit payer les étoffes grossieres qui se fabriquoient sous leurs yeux, aussi chérement que les beaux draps qui passoient les mers; & s'engager à ne point manger d'a-

gneaux, afin que les troupeaux plus multipliés, puſſent, avec le tems, ſuffire au vêtement de tous les colons. Dans les provinces Méridionales, où les laines ſont rares, & d'une qualité inférieure, on devoit s'habiller du lin & du coton que fournit le climat. De tous côtés on quittoit les cultures, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers.

Cette eſpece de réſiſtance indirecte & paſſive, qui doit ſervir d'exemple à toutes les nations qui ſe ſentiront foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas ſon effet. Les manufacturiers de l'Angleterre, qui n'avoient preſque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tomberent dans le déſeſpoir où devoit les plonger le défaut de travail; & leurs cris ne pouvant être étouffés ni diſſimulés par le gouvernement, firent une impreſſion ſalutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulſif, qui, dans un ſiecle de fanatiſme, auroit occaſionné, ſans doute, une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ſes prétentions, quand, en 1767, il a reverſé les impôts que devoit lui produire le timbre, ſur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui ſeroient

portés d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même, qui sembloient le plus étendre l'autorité de la métropole sur les colonies, n'ont pu s'empêcher de blâmer une taxe, dont le contre-coup devoit retomber sur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été les dupes de cette innovation, que de la premiere. En vain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir, sur ses exportations, les droits qu'il lui plaisoit, dès qu'il n'ôtoit pas à ses colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandises sujettes à la nouvelle taxe. Ce subterfuge n'a paru qu'une dérision à l'égard d'un peuple qui, purement cultivateur, & réduit à ne commercer qu'avec sa métropole, ne pouvoit se procurer, ni par ses mains, ni par des relations au-dehors, les objets de besoin qu'on lui vendoit si cher. Que ce fût dans l'ancien ou dans le nouveau-monde, qu'il payât un impôt; il a senti que les mots ne changeoient rien à la chose, & que sa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut sur des denrées dont il ne pouvoit se passer, que par un droit sur le papier timbré qu'on lui rendoit nécessaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui con-

vînt de s'en laiſſer impoſer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractere le plus marqué de foibleſſe & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des ſujets à toutes les fraudes & les violences qu'emploie le gougouvernement, pour la corrompre & la ſubjuguer.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impoſitions, ne venoit pas de leur poids exceſſif, puiſqu'elles ne s'élevoient pas au-deſſus de 1 livre 8 ſols par tête. Il n'y avoit pas-là de quoi effrayer une population immenſe, dont les dépenſes publiques n'ont jamais excédé chaque année 3,600,000 livres.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer ſon aiſance. La ſécurité qui naiſſoit des ceſſions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les Sauvages; l'extenſion des pêches de la baleine, de la morue, du chien & du loup-marin; le droit de couper du bois à Campêche; l'acquiſition de pluſieurs iſles à ſucre; de plus grandes facilités pour les liaiſons interlopes avec les poſſeſſions Eſpagnoles dont on s'étoit rapproché: tant de moyens de fortune étoient une compenſation abondante de cette légere portion de revenu que le gouvernement ſembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laiſſer écouler

des colonies, le peu d'efpeces qui reftoient dans la circulation. La folde des huit mille quatre cents hommes de troupes réglées, que la métropole entretient dans l'Amérique Septentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire fortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zele pour fes intérêts dans la derniere guerre, que le parlement a été affez équitable pour leur faire remettre des fommes confidérables, à titre de reftitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en euffent occafionné, peut-être, la plus grande partie, elles favoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenfes de la marine; pour l'entretien des établiffemens d'Afrique & d'Amérique; pour tous les frais communs & relatifs à leur propre confervation, à leur profpérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau-monde a refufé du fecours à l'ancien, c'eft qu'on exigeoit de lui ce qu'il fuf-

fisoit de lui demander; c'est qu'on vouloit tenir de son obéissance, ce qu'on devoit attendre de sa volonté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalousie de ses droits. Ils ont été établis dans des écrits solides, & plus particuliérement dans des lettres éloquentes, où nous puiserons la plupart des choses que nous allons dire sur une matiere qui peut intéresser toutes les nations.

Depuis près de deux siecles que les Anglois se sont établis dans l'Amérique Septentrionale, leur patrie a souffert des guerres dispendieuses & cruelles; elle a été troublée par des parlemens entreprenans & tumultueux; elle a été gouvernée par des ministres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie; tout a reconnu, tout a respecté la liberté que les colonies avoient de s'imposer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat solemnel appuyoit cette prérogative, si naturelle & si conforme au but fondamental de toute société raisonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartres de leur établissement, qui les autorisoient à se taxer librement & de leur plein gré. Ces actes n'étoient,

à la vérité, que des conventions faites avec la couronne; mais quand même le prince eût excédé son autorité par des concessions qui ne tournoient certainement pas à son profit, une longue possession, tacitement avouée & reconnue par le silence du parlement, ne formoit-elle pas une prescription légale ?

Les provinces du nouveau-monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémisphere qu'il habite, ne doit contribuer aux charges de l'état que de son consentement, donné par lui-même, ou par ses représentans. C'est pour défendre ce droit sacré, que la nation a versé tant de fois son sang; qu'elle a détrôné ses rois; qu'elle a soulevé ou bravé des orages sans nombre. Voudroit-elle disputer à deux millions de ses enfans, un avantage qui lui coûta si cher; qui, peut-être, est le seul fondement de son indépendance ?

On oppose aux colonies, que les Catholiques qui vivent en Angleterre y sont exclus du droit de suffrage, & que leurs terres y sont assujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent elles, les papistes refusent-ils de prêter le serment de fidélité que l'état exige? Dès-lors suspects au gouvernement, la défiance qu'ils inspirent, justifie la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion si contraire à la constitution

libre de leur patrie; si cruellement favorable aux prétentions du despotisme, aux attentats de la royauté sur les droits des peuples? Quelle est leur obstination aveugle, pour une église ennemie de toutes les autres? Ils méritent la peine qu'impose à des sujets intolérans, l'état qui consent à les tolérer. Mais les habitans du nouveau-monde seroient punis sans avoir commis d'offense, dès qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en cessant d'être Américains.

On ose dire encore à ces fidelles colonies, que l'Angleterre nourrit dans son sein une multitude de sujets qui n'ont point de représentans, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requise pour concourir à l'élection des membres qui doivent composer le parlement. Sur quels fondemens prétendent-elles à des privileges plus grands, que ceux dont jouissent les citoyens de la métropole? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une supériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande Bretagne, un homme qui jouit de 45 liv. de rente en fonds de terre, est appellé à la décision des taxes; & celui qui possede en Amérique des terres immenses, n'aura pas la même prérogative? Non, ce qui est une exception à la loi, une dérogation à la regle générale dans la métropole, ne doit pas être une constitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois, qui veu-

lent ôter aux provinces du nouveau-monde le droit de se taxer, supposent, pour un moment, que la chambre des communes, au lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'est qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le roi; si ce corps peut imposer sur la nation entiere des levées d'argent, sans consulter l'opinion publique ni la volonté générale, ces Anglois ne se croiront-ils pas un peuple esclave, comme tant d'autres? Cependant cinq cents hommes qui se trouveroient placés au milieu de sept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, sinon par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique, qui poursuit les oppresseurs d'une nation même au delà du tombeau. Mais le sort des Américains taxés par le sénat de la métropole, seroit sans ressource. Trop éloignés pour être entendus, on les écraseroit d'impôts sans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contr'eux, seroit colorée du beau nom de patriotisme. Sous prétexte de soulager la métropole, on surchargeroit impunément les colonies.

XXX. Les colonies doivent-elles souffrir qu'on les impose.

Cette effrayante perspective ne leur permettra jamais d'abandonner le droit de se taxer elles-mêmes. Tant qu'elles délibéreront libre-

ment ſur le revenu public, leurs intérêts ſeront reſpectés ; ou ſi leurs droits ſont quelquefois léſés, elles obtiendront bientôt le redreſſement de leurs griefs. Mais il ne reſtera plus aucune force à leurs remontrances auprès du gouvernement, lorſqu'elles ne feront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuſer de l'argent aux beſoins de l'état. Le pouvoir qui aura uſurpé le droit d'établir des impôts, en uſurpera ſans peine l'adminiſtration. Juge de leur levée, il ſera l'arbitre de leur deſtination ; & les fonds deſtinés en apparence au ſalut des peuples, ſeront employés à leur aſſerviſſement. Telle a été, dans tous les tems, la marche des empires. Aucune ſociété n'a conſervé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilege de voter dans la ſanction & la promulgation des loix fiſcales. Une nation eſt à jamais eſclave, quand elle n'a plus d'aſſemblée ni de corps qui puiſſe défendre ſes droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

Les provinces de l'Amérique Angloiſe ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, & les livrer aux entrepriſes de leur métropole. Elles ſont peuplées d'une infinité de gens ſimples & droits. Ils ne ſoupçonnent pas que des hom-

mes qui tiennent les rênes d'un empire, puiſſent être emportés par des paſſions injuſtes & tyranniques. Ils ne ſuppoſent à leur patrie que des ſentimens maternels, qui s'accordent ſi bien avec ſes vrais intérêts, avec l'amour & le reſpect qu'ils ont conçus pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens, qui chériſſent une ſi douce illuſion, ſe joint le ſilence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolens, ne voient pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'impoſition; que l'Angleterre ne cherche un exemple de ſoumiſſion, que pour s'en faire à l'avenir un titre; que ſi le parlement a pu lever une piſtole, il en pourra lever cent mille; & qu'on n'aura pas plus de raiſon pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de juſtice à le reconnoître. Mais une claſſe d'hommes, la plus pernicieuſe à la liberté, ce ſont ces ambitieux, qui, ſéparant leur bonheur de celui du public & de leur poſtérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richeſſes. Le miniſtere Britannique, dont ils ont obtenu, ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours diſpoſés à favoriſer ſes odieux projets, par la contagion de leur luxe & de leurs vices; par l'artifice de leurs inſinuations; par la ſoupleſſe de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec conſtance contre les préjugés, l'indolence, la ſéduction, & qu'ils ne déſeſperent pas de ſortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera, peut-être, de leurrer leur bonne foi, par l'offre impoſante d'admettre au parlement les députés de l'Amérique, pour régler, avec ceux de la métropole, les tributs de toute la nation. En effet, telles ſont l'étendue, la population, les richeſſes, l'importance enfin des colonies, que la légiſlation de l'empire ne ſauroit les gouverner avec ſageſſe & ſécurité, ſans être éclairée par les avis & les rapports de leurs repréſentans. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriſer ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs conſtituans. Leurs voix foibles & peu nombreuſes, ſeroient aiſément étouffées par la multitude des repréſentans de la métropole; & les provinces dont ils ſeroient l'organe, ſe trouveroient chargées, par cette confuſion d'intérêts & de voix, d'une portion du fardeau commun, trop peſante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de réſider excluſivement dans les aſſemblées provinciales du nouveau-monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouſes en ce moment, que la facilité de les en dépouiller ſemble avoir augmenté par les conquêtes de la derniere guerre.

La métropole a tiré de ſes nouvelles acquiſitions, l'avantage d'étendre ſes pêcheries, & d'augmenter ſes liaiſons avec les Sauvages. Cependant, comme ſi ce ſuccès n'étoit rien à ſes yeux, elle ne ceſſe de répéter, que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit, que d'aſſurer la tranquillité des colonies. Les colonies ſoutiennent, au contraire, que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extenſion immenſe de terrein; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reſte plus expoſé à l'invaſion; que leurs provinces trouvent une concurrence, les plus Septentrionales dans le Canada, & les plus Méridionales dans la Floride. Les colons, éclairés ſur l'avenir par l'hiſtoire du paſſé, diſent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes; que les nombreuſes troupes qu'on y a répandues; que les forteresſes qui y ſont élevées, pourroient ſervir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri que par la liberté.

La Grande-Bretagne jouit, dans ſes colonies, de toute l'autorité qu'elle doit y ſouhaiter. Elle a le droit d'annuller toutes les loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif eſt tout entier dans les mains de ſes délégués. On peut appeller à ſon

tribunal de tous les jugemens civils. C'eſt ſa volonté ſeule qui décide de toutes les liaiſons de commerce qu'il eſt permis aux colons de former & d'entretenir. Appeſantir le joug d'une domination ſi ſagement combinée, ce ſeroit replonger un continent nouveau dans le cahos, dont il n'eſt ſorti qu'avec peine par deux ſiecles de travaux continuels; ce ſeroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché, à s'armer pour défendre les droits ſacrés qu'ils tiennent également de la nature & des inſtitutions ſociales. Le peuple Anglois, ce peuple ſi paſſionné pour la liberté, qui l'a quelquefois protégée dans les régions étrangeres à ſon climat & à ſes intérêts, oublieroit il des ſentimens dont ſa gloire, ſa vertu, ſon inſtinct, ſon ſalut, lui font un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui ſont ſi chers, juſqu'à vouloir réduire ſes freres & ſes enfans en eſclavage? Cependant s'il arrivoit que des eſprits factieux ourdiſſent une trame ſi funeſte, & que dans un moment de délire & d'ivreſſe, ils la fiſſent adopter à la métropole, quelles devroient être alors les réſolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuſe dépendance?

XXXI. Juſqu'où les colonies doivent-elles pouſſer leur réſiſtance aux impoſitions,

Avant de prévoir ce renverſement de politique, elles ſe ſouviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a tou-

jours été pour elles, une fortification avancée contre les puiſſantes nations de l'Europe. Elle leur a ſervi de guide & de modérateur, pour les préſerver & les guérir des diſſentions civiles, que la jalouſie & la rivalité n'excitent que trop ſouvent entre des peuplades voiſines qui naiſſent & qui ſe forment. C'eſt à l'influence de ſon excellente conſtitution, qu'elles doivent la paix & la proſpérité dont elles jouiſſent. Tant que ces colonies vivront ſous un régime ſi ſain & ſi doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immenſité d'une carrière qui s'étendra, ſous leur induſtrie, juſqu'aux déſerts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie ſoit cependant accompagné d'une certaine jalouſie de leur liberté. Que leurs droits ſoient continuellement examinés, éclaircis, diſcutés. Qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront ſans ceſſe, comme les meilleurs citoyens. Cet eſprit d'inquiétude convient à tous les états libres; mais il eſt ſur-tout néceſſaire aux conſtitutions compliquées, où la liberté eſt mêlée d'une certaine dépendance, telle que l'exige une liaiſon entre des pays ſéparés par une mer immenſe. Cette vigilance ſera le plus ſûr gardien de l'union, qui doit indiviſiblement attacher la métropole & ſes colonies.

Si le miniſtere, toujours composé d'hommes ambitieux, même dans un état libre, tentoit d'augmenter la puiſſance du prince, ou les richeſſes de la métropole, aux dépens des colonies; celles-ci devroient oppoſer une réſiſtance invincible à cette uſurpation. Toute entrepriſe du gouvernement, repouſſée avec de vives réclamations, eſt preſque toujours rectifiée; tandis que les griefs, qu'on n'a pas le courage de faire redreſſer, ſont conſtamment ſuivis de nouvelles oppreſſions. Les nations, en général, ſont plus faites pour ſentir que pour penſer; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pouvoir, que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir ſans examen, elles ſe familiariſent preſque toutes avec la dureté du gouvernement; & comme elles ignorent l'origine ou le but de la ſociété, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les états ſur-tout où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion; de même qu'une ſeule extravagance dans le dogme, eſt capable d'en faire adopter mille à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins: c'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les abſurdités & les iniquités en matiere de religion

& de politique, ſont entrées dans le monde, pour écraſer les hommes. Heureuſement l'eſprit de tolérance & de liberté, qui, juſqu'à préſent, a régné dans les colonies Angloiſes, les a préſervées de cet excès de foibleſſe & de malheur. Elles ſentent aſſez la dignité de l'homme, pour réſiſter à l'oppreſſion, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violens ne peuvent être juſtifiés, qu'après qu'on a vainement épuiſé toutes les voies de la conciliation. Mais il ſait auſſi que réduit à opter entre l'eſclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défenſe de ſa liberté, il ne devroit pas ſouiller une ſi belle cauſe par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les ſéditions; & qu'avec la réſolution de ne dépoſer l'épée qu'aprés le recouvrement de ſes droits, il lui ſuffiroit de borner le fruit de ſa victoire au rétabliſſement de ſon état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la réſiſtance que les colonies Angloiſes devroient oppoſer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple ſoulevé contre ſon ſouverain par l'excès d'une longue oppreſſion. Dès qu'une fois l'eſclave du deſpotiſme auroit briſé ſa chaîne, auroit commis ſon ſort à la déciſion du glaive, il ſeroit forcé de maſſacrer ſon tyran, d'en exterminer la race & la poſtérité, de changer la forme du gouver-

nement dont il auroit été la victime depuis des ſiecles. S'il oſoit moins, il ſeroit tôt ou tard puni de n'avoir été courageux qu'à demi. Le joug retomberoit ſur ſa tête avec plus de poids & de force ; & la modération ſimulée de ſes tyrans, ne ſeroit qu'un nouveau piege, où il ſe trouveroit pris & enchaîné ſans retour. Tel eſt le malheur des factions dans un gouvernement abſolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur reſſentiment, parce qu'ils n'en connoiſſent pas dans l'autorité. Mais une conſtitution tempérée, comme celle des colonies Angloiſes, porte dans les principes & les limites de ſes pouvoirs, le remede & le préſervatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit ſatisfait à leurs plaintes, en les rétabliſſant dans leur premiere ſituation, elles devroient s'y arrêter ; parce qu'elle eſt la plus heureuſe où un peuple ſage ait droit d'aſpirer.

XXXII. Seroit-il utile aux colonies de rompre les liens qui les uniſſent à la métropole.

Elles ne pourroient embraſſer un ſyſtême abſolu d'indépendance, ſans rompre les liens de la religion, du ferment, des loix, du langage, du ſang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, ſous la paiſible influence de la métropole. Croit-on qu'un ſi grand déchirement n'iroit pas juſqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies? Quand elles n'en viendroient point à la funeſte extrêmité des guerres civiles, leur ſeroit-il aiſé

de s'accorder ſur une nouvelle forme de gouvernement? Si chaque établiſſement compoſoit un état ſéparé, que de diviſions entr'eux ! Que l'on juge des haines qui naîtroient de leur ſéparation, par la deſtinée de toutes les ſociétés que la nature fit limitrophes. Que ſi tant de peuplades, où la diverſité des loix, l'inégalité des richeſſes, la variété des poſſeſſions, jetteroient un germe ſecret d'oppoſition dans les intérêts, vouloient former une confédération ; comment régler le rang que chacune y prétendroit tenir, & l'influence qu'elle y devroit avoir à proportion de ſes riſques & de ſes forces? La jalouſie & cent autres paſſions, qui diviſerent en peu de tems les ſages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la diſcorde dans une multitude de colonies, plutôt aſſociées par le reſſentiment & par le dépit, qui ſont des liens paſſagers & corroſifs, que par les principes réfléchis d'une combinaiſon naturelle & permanente? Toutes ces conſidérations ſemblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, ſeroit un très-grand malheur pour les colonies Angloiſes.

XXXIII. Conviendroit-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies Angloiſes indépendantes de leur métropole ?

On ira plus loin: on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui partagent le nouveau-monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'ont aucun intérêt à la ſouhaiter. Ce ſera peut-être un paradoxe aux yeux des puiſſances, qui voient leurs colonies continuellement

menacées d'une invafion prochaine. Elles croient, fans doute, que fi l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paifiblement des richeffes qu'elle leur envie & leur enleve fouvent. On ne peut nier que l'influence qu'elle a dans ces régions éloignées, ne lui vienne de l'étendue & de la population de fes colonies Septentrionales. Ce font elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage, les ifles & le continent des autres peuples, d'en conquérir les terres, ou d'en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverfer fes progrès en Amérique, y gêner ou retarder fes entreprifes, y anéantir fes conquêtes par des reftitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle; bientôt les colonies Septentrionales auront feules plus de force, qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent, affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous fes mouvemens. Alors il lui deviendra auffi important que facile, d'envahir des terres, dont les richeffes fuppléeront à la médiocrité de fes productions. Sa pofition indépendante lui permettra d'achever les préparatifs de fon invafion, avant que le bruit en foit parvenu dans nos climats. Cette nation fuivra fes opérations guerrieres, avec l'énergie propre aux nouvelles fociétés. Elles pourra

choisir ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tombera toujours sur des côtes prises au dépourvu, sur des mers trop mal gardées par des puissances éloignées. Les pays qu'elles voudront défendre, seront conquis avant d'être secourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités, sans de grands sacrifices, ni les empêcher de retomber sous le joug dont on les aura délivrés pour un moment. Les colonies de nos monarchies absolues, voleront peut-être d'elles-mêmes au-devant d'un maître qui ne sauroit leur offrir une condition plus fâcheuse que celle de leur gouvernement; ou bien, à l'exemple des colonies Angloises, elles briseront la chaîne qui les attache honteusement à l'Europe.

Non, rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre à précipiter, par leurs insinuations ou par des secours clandestins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voisin, que pour leur en donner, au loin, un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclorre du concours inévitable de tant d'autres? Car il seroit contre la nature des choses, que les provinces subordonnées à la nation dominante, restassent sous son empire, lorsqu'elles seront parvenues à égaler sa population & ses richesses. Qui sait même si cette scission n'arrivera pas plutôt? La défiance & la haine, qui, dans les derniers tems, ont pris la place du ref-

pect & de l'attachement qu'on avoit autrefois pour la mere patrie, ne font-elles pas propres à avancer le déchirement? Ainfi tout confpire au grand démembrement, dont il n'eft pas donné de prévoir l'époque. Tout y achemine; & les progrès du bien dans le nouvel hémifphere, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des rois & les malheurs des peuples, rendront même univerfelle, cette fatale cataftrophe, qui doit détacher un monde de l'autre. La mine eft préparée fous les fondemens de nos empires chancelans; les matériaux de leur ruine s'amaffent & s'entaffent, formés du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renverfement de nos droits, qui faifoient notre courage, du luxe de nos cours & de la mifere de nos campagnes, de la haine à jamais durable entre des hommes lâches, qui poffedent toutes les richeffes, & des hommes robuftes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A mefure que nos peuples s'affoibliffent & fuccombent tous les uns fous les autres, la population & l'agriculture vont croître en Amérique; les arts y naîtront rapidement, tranfportés par nos foins; ce pays, forti du néant, brûle de figurer à fon tour fur la face du globe, & dans l'hiftoire du monde. O poftérité! tu feras plus heureufe, peut-être,

que tes triftes & méprifables aïeux. Puiffe ce dernier vœu s'accomplir, & confoler la génération expirante, par l'efpoir d'une meilleure! Mais laiffant l'avenir à lui-même, jettons un coup d'œil fur le réfultat de trois fiecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de mifere & de ténebres étoit l'Europe à la naiffance de l'Amérique; voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouffé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le defir d'être utile: fi le but eft rempli, l'auteur aura payé fa dette à fon fiecle, à la fociété.

Fin du dix-huitieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

NOUS avons essayé de peindre au commencement de cet ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établissemens formés dans ces contrées éloignées, a occupé ensuite. Le tableau sera fini, si l'on parvient à déterminer l'influence que les liaisons avec le nouveau-monde ont eue sur les mœurs, les gouvernemens, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la religion.

XXXIV. Religion. Elle est dans l'homme l'effet du sentiment de ses maux, & de la crainte des puissances invisibles.

La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition pour conduire les peuples; & plus encore pour les asservir. Quelques-uns ont fait descendre du ciel le droit de commander; & c'est ainsi que s'est établie la théocratie.

Si celle des Juifs a eu une origine plus sublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvéniens que l'ambition des prêtres a nécessairement dans le gouvernement théocratique.

Le Christianisme succéda au Judaïsme. L'asservissement d'une république, maîtresse du monde, à des monstres de tyrannie; la misere effroyable que le luxe d'une cour & la solde des armées répandirent dans un vaste empire, sous le regne des Nérons; les irruptions successives des Barbares qui démembrerent ce grand corps; la perte des provinces qui se souleverent ou furent envahies: tous ces maux physiques avoient préparé les esprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganisme vieilli que les fables de son enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ses dieux, l'avarice de ses prêtres, l'infamie & les vices des rois qui soutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoissoit que ses tyrans sur la terre, chercha son asyle dans le ciel.

Le Christianisme vint le consoler, & lui apprendre à souffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône sappoient le paganisme avec l'empire, des sujets opprimés & dépouillés, qui avoient embrassé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du prosélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions païennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers Chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laisserent en même tems un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zele. Ces dissentions enfanterent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le Christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile; il fut achevé par des évêques qui formerent l'église. Alors, il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérerent par mépris ou par humanité; les autres le persécuterent. La persécution hâta

les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humain, le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle l'a fait ſouvent rejetter dans ſa vieilleſſe. Cette indépendance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à lui attribuer de la vénération.

Conſtantin, au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit Chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs Païens, accorda au clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique, qui, avec le tems, devint intolérable.

Il étoit porté aux derniers excès, quand une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne; un chanoine, la moitié de la France; un roi, pour une femme, la moitié de l'Angleterre. Dans d'autres états, beaucoup d'eſprits hardis ſe détacherent des dogmes du Chriſtianiſme; & les plus vertueux d'entre eux n'en conſerverent qu'un certain attachement à la pureté de ſa morale, quoique extérieurement ils pratiquaſſent ce que

prefcrivoient les loix de la fociété où ils vivoient.

Cette maniere de penfer ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magiftrat, infpecteur né de tout ce qui, par fa publicité, peut influer fur la police, ne recouvre fes premiers droits. Les dogmes, foit de théorie, foit de pratique, font par cette raifon foumis à la furveillance du gouvernement: mais fon pouvoir, comme fon devoir, fe borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altere point la paix & l'union des hommes.

Tous les états devroient avoir à-peu-près le même code moral de religion, & livrer le refte, non pas aux difputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulfion de la confcience, en accordant une entiere liberté de penfer aux théologiens comme aux philofophes. Cette tolérance indéfinie fur tous les dogmes & les opinions qui n'attaqueroient pas le code moral des nations; feroit l'unique moyen de prévenir ou de fapper ce pouvoir, foit temporel, foit fpirituel du clergé qui, avec le tems, en fait un corps formidable à l'état; d'éteindre infenfiblement l'enthoufiafme des miniftres & le fanatifme des peuples.

C'eft en partie à la découverte du nouveau-

monde qu'on devra la tolérance religieuſe, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumiere ont pris, chez les nations, un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés : l'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le rendre à l'empire de la raiſon, il doit ſe livrer à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiecles à épuiſer cette fureur de zele qui dévoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuſe en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de Catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de Chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de religion. Les miſſions nous ont délivrés de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà der mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande

partie du peuple des folles idées de la ſuperſti-tion. La différence des cultes & des nations, a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées, a refroidi la haine religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne-foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt ſocial ou national, qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſpheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentimens. Les caracteres ſe ſont émouſſés; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement ſur les gouvernemens.

XXXV. Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état ſocial.

En confidérant le peu de befoins que la nature donne à l'homme, en proportion des reffources qu'elle lui préfente ; le peu de fecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaifon des peines & des maux qu'il y entaffe ; fon inftinct, commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raifons prifes de fa conftitution phyfique : on a voulu douter fi la fociabilité étoit auffi naturelle à l'efpece humaine, qu'on le penfe ordinairement.

Mais auffi la foibleffe & la longueur de fon enfance ; la nudité de fon corps fans poil & fans plume ; la perfectibilité de fon efprit, fuite néceffaire de la durée de fa vie ; l'amour maternel qui croît avec les foins & les peines, qui, après avoir porté fon fruit neuf mois dans fes entrailles, le porte & l'allaite des anneés entieres dans fes bras ; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui fe foulagent & fe careffent ; la multiplication des fignes communicatifs dans une organifation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des geftes particuliers à l'efpece humaine ; les événemens naturels, qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les befoins imprévus qui les forcent à fe rencontrer pour la chaffe, la pêche, ou même pour leur

défenfe; enfin l'exemple de tant d'efpeces qui vivent en troupe, telles que les amphibies & les monftres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les infectes même qu'on trouve en bandes & en effaims: tous ces faits & ces raifonnemens femblent prouver que l'homme tend de fa nature à la fociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne fauroit beaucoup peupler fous la Zone-Torride, fans fe former en hordes errantes ou fédentaires, ni fe répandre fous les autres Zones, fans s'affocier à fes femblables, pour la proie & le butin qu'exige le befoin de fe nourrir & de fe vêtir.

De la néceffité de s'affocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état: c'eft-à dire, de former, par la combinaifon de tous les inftincts communs & particuliers, une combinaifon générale, qui maintienne la maffe & la pluralité des individus. Car fi la nature pouffe l'homme vers l'homme, c'eft fans doute par une fuite de cette attraction univerfelle, qui tend à la reproduction & à la confervation. Tous les penchans que l'homme porte dans la focieté, tous les plis qu'il y prend, devroient être fubordonnés à cette premiere impulfion. Vivre & peupler étant la deftination de toutes les efpeces vivantes, il femble que la fociabilité, fi c'eft une des premieres facultés de l'homme; devroit concourir à cette double fin de la nature; & que l'inftinct

qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi que la *ſûreté de la puiſſance dominante.* D'où vient ce contraſte ſingulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique? Une ſeule réponſe ſe préſente à l'eſprit; & la voici. C'eſt d'abord le haſard qui ébauche les gouvernemens, & la raiſon qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des gouvernemens qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe, ou révolution phyſique. Par-tout on voit les hommes chaſſés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité, ou ſe diſperſer & ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux, que les plaies d'Egypte forcerent à tranſmigrer dans l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à ſe diſcipliner en corps d'ar-

mée, avant d'aller dévaster la Palestine, pour s'y établir comme nation.

La Grece vit ses états fondés par des brigands, qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troye, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie: mais de cette écume du genre humain, sortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romain si nombreux. Le caractere & les mœurs des conquérans, passant presque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome savante, retomberent dans les ténebres des Scythes stupides & féroces. Durant des siecles d'ignorance, la force faisant toujours la loi, & le hasard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêcherent les loix de se fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, plusieurs chef ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaste monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un seul homme ou de plusieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient

de petites guerres continuelles entre des bourgs voisins, au-lieu de nos grandes & superbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduisoit les nations à prendre une forme, une consistance. Les rois voulurent s'élever sur les ruines de ces hommes ou de ces corps puissans, qui perpétuoient les troubles; & ils employerent, pour y réussir, le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eu. La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du ressort; & le commerce, qui suivit la découverte du nouveau-monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu aggrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui oserent attaquer l'église, furent appuyés du trône. Dés-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les phantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés; l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura son horison pour des siecles. L'un de ces

hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert toutes les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend toute la félicité des hommes.

Cependant, cet esprit de lumiere n'est pas arrivé jusqu'aux Turcs. Jamais ils n'ont discontinué d'être fideles aux maximes du despotisme Asiatique. Le cimeterre est toujours à Constantinople, l'interprete de l'Alcoran. Si le serrail ne voit pas le grand seigneur entrer & sortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégoûtant de sang, une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître, égorge aussi son bourreau; mais satisfait de cette vengeance momentanée, il ne songe point à la sûreté de l'avenir, au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux, que de veiller à la sûreté publique, par des loix pénibles à concevoir, à discuter, à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du visir, on fait tomber celle du despote, & tout est à sa place. Les Janissaires n'ont point d'autre remontrance. Les hommes même les plus puissans de l'empire, n'ont pas la premiere idée du

droit des nations. Comme en Turquie, la sûreté perſonnelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carriere dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits; elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité: mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule regle de ſa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique: ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpece de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes? Leurs regards contraints n'oſent ſe

lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans; & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, seroit celui d'un despote juste & éclairé. Quelle extravagance! Il pourroit aisément arriver que la volonté de ce maître absolu, fût en contradiction avec la volonté de ses sujets. Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumieres, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'est jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras: mais ce seroit une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes. S'ils disent, nous sommes bien ici; s'ils disent même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force.

Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, feroit criminel, par la feule raifon qu'il auroit outrepaffé fes droits. Il feroit criminel pour le préfent & pour l'avenir: car, s'il eft éclairé & jufte, fon fucceffeur, fans être héritier de fa raifon & de fa vertu, héritera fûrement de fon autorité, dont la nation fera la victime. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne, n'eft pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des efclaves, & qui répondit: *des efclaves? Je n'en connois qu'un dans toute ma contrée, & cet efclave là, c'eft moi.*

Entre la Ruffie & le Danemarck, eft la Suede. Voici fon hiftoire; & démêlez-y, fi vous pouvez, fa conftitution.

Une nation pauvre, eft prefque néceffairement belliqueufe; parce que fa pauvreté même, dont le fardeau l'importune fans ceffe, lui infpire tôt ou tard le defir de s'en délivrer, & ce defir devient, avec le tems, l'efprit général de la nation, & le reffort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays paffe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du defpotifme le plus illimité, il ne lui faut qu'une fuite de fouverains heureux à la guerre. Le maître, fier de fes triomphes, fe croit

tout permis, ne connoît plus de loi que ſa volonté; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui, qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, peſe ſans doute; mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne manque guere de profiter de l'occaſion pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil de l'eſclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux? On l'ignore; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpere de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général: & plus jalouſe de nuire à ſes rivaux que de ſervir la patrie, elle ſe

range autour du ſouverain. A l'inſtant il n'y a plus que deux partis dans l'état, diſtingués par deux noms, qui, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que royaliſtes & anti-royaliſtes. C'eſt le moment des grandes ſecouſſes; c'eſt le moment des complots.

Quel eſt alors le rôle des puiſſances voiſines? Tel qu'il a toujours été dans tous les tems & dans toutes les contrées; c'eſt de ſemer des ombrages entre les peuples & leur chef; c'eſt de ſuggérer aux ſujets tous les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir la ſouveraineté; c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration, également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au ſouverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors, le monarque trouve autant d'autorités oppoſées à la ſienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors, ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes volontés. Alors, il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibere ſur les choſes de la moindre importance. Alors, on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter

Mais quel eſt alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit, par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation, ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant; il s'eſt montré, cet homme: & tous ces lâches de la création des puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout

Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circonstances, jamais la Suede n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possedent rien, la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractere, la Suede ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs, conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix siecles, soumise à de grands aristocrates, qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief, qu'il conserve par son épée comme ses aïeux

l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ſes vaſſaux. Le gouvernement féodal y domine, dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un empire compoſé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages, qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droits & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un contentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans? Car cette conſtitution, qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général; & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé, eſt ſûr de prévaloir ſur une nation entiere.

Auſſi ce gouvernement n'a jamais proſpéré; & la Pologne, qui doit à la jalouſie de ſes grands la liberté d'élire ſes rois, n'a dû qu'à la jalouſie de ſes voiſins, de n'avoir pas un deſpote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réſervé à nos jours de voir cet état dé-

chiré par trois puiſſances rivales, qui ſe ſont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienſéance. Faſſe le ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité ; & que, par un acte glorieux de bienfaiſance, les uſurpateurs briſent les chaînes de la partie la plus laborieuſe de leurs nouveaux peuples ! Leurs ſujets seront plus fideles, en étant plus libres ; & en ceſſant d'être des eſclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme ; dans le gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien rafinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature ; la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premieres familles. Le gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel ; ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains. Mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs, y temperent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un

Prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils possedent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la passion, n'ont été conquis qu'une fois ; & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les soumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'esprit supérieur à son siecle, sut en dompter, en éclairer la barbarie ; mais ils secouerent le joug de ses successeurs. Cependant ils conserverent à leur chef le titre d'empereur ; mais ce n'étoit qu'un nom, puisque la réalité de la puissance résidoit presqu'entiere dans les seigneurs qui possédoient les terres. Le peuple qui, malheureusement, a toujours été par-tout asservi, dépouillé, tenu dans la misere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la misere, n'avoit aucune part au bienfait de la législation. De ce renversement de l'équilibre social, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, se forma le gouvernement féodal, dont le caractere est l'anarchie. Chaque seigneur vécut dans une entiere indépendance, & chaque peuple, sous la tyrannie la plus absolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient, du moins, une

digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, ſans adoucir, pour quelque tems, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des ſeigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtrumens ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie, paſſerent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'égliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une treve entr'eux. On ſe mit ſous la protection des ſaints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité; tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés, furent diſpoſés au calme par la frayeur, la politique, qui ſe ſert également de la raiſon & des paſſions, des ténebres & des lumieres, pour gouverner les hommes, haſarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit pluſieurs habitans dans les campa-

gnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la légiflation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient amenés dans fon fiecle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Efpagne, on les avoit foumis aux rois; en Allemagne, un empereur les foumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en juftice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne fauvent point les agneaux: le peuple eft toujours à la merci de fes maîtres, qui ne fe font obligées que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, fans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples font moins fujets à ces irruptions fubites, à ces hoftilités imprévues, qui, troublant la propriété des fouverains, menaçoient continuellement la vie & la fûreté des fujets. La guerre, qui faifoit le droit, eft foumife à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'humanité percent jufques dans l'effufion du fang. C'eft à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la

législation dans tous les états; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au sein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obstacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire Germanique, s'est perfectionnée avec la raison depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant sous un même chef, jouissant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la considération qu'il devroit avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La premiere est l'obscurité des loix Les écrits sur le droit public de l'Allemagne, sont sans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale, au lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire, qui est devenu général, a banni toute application des affaires, tout sentiment généreux de patriotisme, tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté

la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens, & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'aggrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces ſouverains, devenus trop puiſſans, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des états, fait que dans les dangers communs, chaque province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit; & la conſtitution Allemande dégénere inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit ſon génie national à ſa poſition géographique, & ſon gouvernement à ſon caractere national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage & fieres dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'eſprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ſes droits & ſes avantages.

C'eſt la nation qui connut la premiere l'injuſtice & le néant du pouvoir eccléſiaſtique, les limites de l'autorité royale, les abus du gouvernement féodal. C'eſt la nation qui ſut la premiere ſoulever & rejetter ce triple fardeau d'oppreſſion. Juſqu'au regne de Henri VIII, elle n'avoit

combattu que pour le choix de ſes tyrans; mais enfin, en les choiſiſſant, elle ſe préparoit à les abattre un jour, à les punir ou à les chaſſer.

Cependant ſes rois ſe croyoient encore abſolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité ſans limites. Il manifeſta cette idée avec une franchiſe, une aveugle ſimplicité, qui ne lui permit pas même de ſe défier aſſez de ſes prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtiſans & ſon clergé l'entretinrent dans cette illuſion flatteuſe: il y perſévéra jusqu'à la fin. Il mourut plein de l'eſtime de lui-même, & mépriſé de ſon peuple, qui connoiſſoit la foibleſſe de ce monarque, & briſoit ſes propres forces.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux défiances, qui, après la fin tragique de Charles I, ſe ſeroient éterniſés entre le trône & la nation, choiſirent dans une race étrangere un prince qui dût accepter enfin ce pacte ſocial, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le ſceptre, & ſe contenta d'une autorité établie ſur la même baſe que les droits du peuple.

Sous les Stuarts, le pouvoir & la liberté avoient été balottés par des orages continuels, entre les

prérogatives de la couronne & les privileges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national est le seul droit des rois, quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la constitution prévaut toujours en sa faveur.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui panche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux: le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se temperent, s'entr'aident, & se répriment, va de lui-même au bien national. Cette constitution, qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modele à la postérité, se soutiendra long-tems; parce qu'elle n'est pas l'ouvrage des mœurs & des opinions passageres, mais du raisonnement & de l'expérience.

Cependant les esprits sont sagement allarmés sur la durée d'un si bon gouvernement. On ne craint pas les usurpations de la couronne. Le concours du prince à la législation est trop foible, pour l'emporter sur les deux chambres du parlement. Son droit de rejetter ou de consentir, n'est aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force est dans le pouvoir exécutif, qui réside en lui seul. Mais comme il n'a de ce pouvoir que le droit & l'exercice, sans en avoir les instru-

mens & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abufoit une fois, il rifqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du parlement. La nation donne des fubfides au prince, qui rend fes comptes à la nation. Dès-lors, le parlement, fous les yeux duquel paffent les revenus & les dépenfes, eft le véritable légiflateur. C'eft lui qui ordonne les taxes, & qui juge de leur emploi. Mais fi le prince eft dans la dépendance des communes à cet égard, il a fur elles un grand afcendant; celui des graces & des faveurs.

Dans les monarchies, les rois font corrompus; en Angleterre, ils corrompent. Un écrivain philofophe & politique, qui connoît la conftitution de fon pays, dit que cette corruption eft néceffaire, pour arrêter la pente du gouvernement vers la démocratie; & que le peuple deviendroit trop puiffant, fi le roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, fi, créant les pairs à fa volonté, le prince élevoit les membres des communes les plus riches à de grands honneurs, il feroit pencher le gouvernement à l'ariftocratie. Mais comme il ne fauroit prodiguer la pairie fans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richeffes dans la plus grande circulation, on ne verra guere les tréfors & les dignités s'accumuler & fe réunir fur quelques têtes; &

il s'élevera des murmures, des troubles, même des féditions, pour le falut du peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, eft reftreint par l'intérêt de chaque individu. Le prince n'eft pas affez riche pour les corrompre tous; il ne peut les acheter ouvertement fans les déshonorer, ni les affervir fans déchaîner le peuple. Il fe trouvera toujours des Démagogues; & la nation en a befoin pour veiller, accufer, effrayer même le parlement.

Cependant, fi les jouiffances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; fi l'amour des plaifirs amolliffoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; fi l'ivreffe des fuccès momentanés, fi les vaines idées d'une fauffe grandeur expofoient la nation à des entreprifes plus vaftes que fes forces; fi elle fe trompoit dans le choix de fes ennemis ou de fes alliés; fi elle perdoit fes colonies à force de les étendre ou de les gêner; fi l'amour du patriotifme ne s'exaltoit pas chez elle jufqu'à l'amour de l'humanité: elle feroit tôt ou tard affervie elle-même, & retomberoit dans ce néant des chofes & des hommes, d'où elle n'eft fortie qu'à travers des torrens de fang, & par les calamités de deux fiecles de fanatifme & de guerre. Ce peuple reffembleroit à tant d'autres qu'il méprife, & l'Europe ne pourroit montrer

à l'univers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appesantit universellement sur les ames affaissées & dégradées, leveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'Europe, presqu'entiere, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puissans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre sous le joug, qu'elles mesurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elles donnerent ensuite un roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Espagne des Provinces qu'elle possédoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'est dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que sa conservation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance sur un plan réfléchi, n'est pas moins défectueux que ceux qui sont l'ouvrage du hasard. Les sept provinces composent une espece d'heptarchie, dont les membres sont trop indépendans l'un de l'autre. Dans la république, chaque province est souveraine; dans les provinces, les villes ne sont point sujettes. Alliances, paix, guerre,

ſubſides, rien ne ſe fait que par les états-généraux; & ceux-ci ne peuvent rien, ſans le conſentement des états-provinciaux, ni cette aſſemblée, ſans la délibération des villes. Une ſouveraineté trop diſperſée, premier vice. Unanimité de ſuffrages, ſecond vice. Egalité de voix, troiſieme défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overyſſel, quoiqu'elle ſupporte vingt fois plus de charges publiques. Le ſuffrage d'Amſterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite ville: ſource intariſſable de diſcorde. Si l'entêtement d'une ſeule province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir: car le ſtadhouder n'en eſt pas un.

Chargé de terminer les querelles religieuſes, ce magiſtrat a, dès-lors, une influence dangereuſe, parce qu'il peut impliquer toutes les affaires de religion dans celles d'état, & toutes les affaires d'état dans celles de religion. Autoriſé à décider ſur les articles du traité d'union, quand il y a ſciſſion ou partage, le pouvoir de finir la diſcorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carriere ouverte à ſon ambition!

Ces dangers firent ſupprimer le ſtadhouderat vers le milieu du ſiecle dernier. Mais ceux qui renverſerent ce phantôme de tyrannie, marchoient inſenſiblement à une tyrannie réelle. Ils chan-

gerent la démocratie en olygarchie. Dès-lors les bourgeois de chaque ville perdirent les privileges de la liberté, avec le droit d'élire leurs magiſtrats & de former leur ſénat. Les bourgmeſtres choiſirent leurs échevins, & s'emparerent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leurs égaux ou à leurs cliens. Les ſénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainſi la magiſtrature ſe reſſerra dans quelques familles qui s'attribuerent un droit, comme excluſif, de députation aux états-généraux. Chaque province, chaque ville, tomba à la diſcrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le ſtadhouderat dans la maiſon d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un ſtadhouder n'eſt qu'un capitaine général. Cependant ce magiſtrat, pour être utile à la république, devroit être tout entier à l'état. S'il avoit dans l'aſſemblée générale l'influence qu'il a dans le conſeil de guerre, il ne lui reſteroit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il ſeroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Mais peut-être craint-on que le ſtadhouderat, réuniſſant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un inſtrument

d'oppreſſion. Rome eſt toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cette république, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du gouvernement militaire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecrettement en lui-même: Tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs ſon eſprit de commerce avec ſon argent. Ses iſles de l'Aſie, ſes comptoirs d'Afrique, ſes colonies du nouveau-monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un aſyle. Quel ſtadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oſeroit en être le tyran?

Les François, avec une autre ſituation, ont un autre gouvernement. Par quelles viciſſitudes a-t-il paſſé? Toujours attachés à un roi, parce

qu'ils furent fondés par un capitaine, l'esprit guerrier les préserva long-tems de l'esclavage politique. Cette franchise de courage; cette horreur de toute espece de lâcheté; ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même sous des rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes, la noblesse qui composa, pour ainsi-dire, la nation, prétendit être indépendante, non-seulement du monarque, mais de son propre corps. Chaque seigneur forma dans le sein de l'état, comme une république de sa famille & de ses vassaux. La France avoit un gouvernement militaire impossible à définir, entre l'aristocratie & la monarchie, conservant tous les abus de ces deux polices, sans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpétuelle entre les rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs, cette sorte d'anarchie dura, presque sans intervalle, jusques vers le milieu du quinzieme siecle.

Alors changea le caractere des François, par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cents ans, y répandit l'allarme, & fit

de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands, tout fit desirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son pere. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'états, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans, est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre; mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les ministres, qui seront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les rois y ont

trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient aggrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de caresser tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissans, a du moins aimé dans le monarque, l'ennemi de ses ennemis.

La nation, déchue par son inadvertence du privilege de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la perte de sa liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans l'esprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a

prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systêmes de quelques ministres despotes. Les rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer, qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une maniere insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité, dans laquelle le monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé long-tems le suprême législateur, sans vouloir ou pouvoir abuser de toute sa puissance. Arrêté par le seul nom des loix fondamentales de sa nation, il a craint souvent d'en choquer les maximes. Il a senti qu'on avoit des droits à lui opposer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus absolus encore, ont été les gouvernemens d'Espagne & de Portugal, de Naples

& de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, soit paresse d'esprit ou foiblesse de corps, semblent être nés pour le despotisme. L'Espagne, avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie est illimitée, on ne peut assigner la forme du gouvernement, puisqu'elle varie, non-seulement avec le caractere de chaque souverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des usages & des corps privilégiés: mais quand le législateur peut bouleverser les loix & les tribunaux; quand son autorité n'a plus d'autre base que la force, & qu'il invoque Dieu pour se faire craindre, au lieu de l'imiter pour se faire aimer; quand le droit originel de la société, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du prince sont en vain réclamés; enfin, quand le gouvernement est arbitraire, il n'y a plus d'état: ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces sortes de pays, il ne se formera point des hommes d'état. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques, c'est un crime, un danger d'être éclairé sur l'administration. Là, comme dans le ministere de l'é-

glife, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prieres. La faveur de la cour, le choix du prince, fuppléent aux talens. Ce n'eft pas qu'ils ne foient utiles; on en a befoin quelquefois pour fervir, jamais pour commander. Auffi, dans ces contrées, le peuple finit par fe laiffer gouverner, pourvu qu'on le laiffe dormir. Une feule légiflation mérite d'être obfervée dans ces belles régions de l'Europe; c'eft le gouvernement de Venife.

Une ville, grande, magnifique & riche, inexpugnable, fans enceinte & fans fortereffes, domine fur foixante-douze ifles. Ce ne font pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au fein d'une vafte mer; c'eft plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ftagnations d'un petit golfe, fur la pente d'un terrein bas. Ces ifles, féparées par des canaux, font jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées; les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquieme fiecle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un afyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compofoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le befoin de fe dé-

fendre; elles étoient, du reste, divisées en autant de gouvernemens que d'isles, soumises chacune à son tribun.

De la pluralité des chefs, naquit la division des esprits & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un prince qui, sous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la souveraineté, dont il ne lui reste aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173, où les nobles s'étant emparés de toute l'autorité de la république, en nommerent le chef.

Le gouvernement de Venise seroit le meilleur de tous, si l'aristocratie n'étoit peut être le pire. Toutes les branches du pouvoir y sont distribuées entre les nobles, & balancées avec une harmonie admirable. Les grands y regnent sans bruit avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Le peuple jouit de ce spectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La distinction entre les Plébéïens & les Praticiens y choque moins que dans d'autres républiques, parce que les loix y veillent sur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des nobles. D'ailleurs, comme Venise avoit fondé sa prospérité sur son commerce, le peuple pouvoit s'y consoler de la perte du pou-

voir, par l'efpérance des richeffes, où l'induf-trie & le travail le faifoient participer.

L'émulation qu'exita l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de fortes armées. Le patriotifme, qui eft naturel aux républiques, lui fournit des foldats. Le concours de lumieres qui réfulte du gouvernement de plufieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il fut former des ligues, il fut en détruire, & fe maintenir contre les plus formidables puiffances. Mais depuis que la décadence de fon commerce a diminué fon action au-dehors fa vigueur au-dedans, la république de Venife eft tombée dans une circonfpection pufillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractere national de toute l'Italie ombrageufe & défiante. Avec la moitié des tréfors & des veilles, que lui a coûté depuis deux fiecles fa neutralité; elle fe feroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance eft dans un inquifiteur, qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée fur le cou de quiconque ofera dire, ou du bien, ou du mal, de l'adminiftration. Le grand crime eft la fatyre ou l'éloge du gouvernement. Le fénateur de Venife, caché derriere une grille, dit à fon fujet: *Qui es-tu, pour ofer approuver notre conduite?* Un rideau fe leve; le pauvre

Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable qui lui crie de derriere la grille: *C'eſt ainſi que nous traitons notre apologiſte ; retourne-t-en dans ta maiſon, & tais-toi.* La république de Veniſe ſe ſoutient encore par ſa fineſſe Une autre république en Europe ſe ſoutient par ſon courage: c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne devoient être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, ſous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſerent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes ſeigneuries. La plus conſidérable, occupée par la maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſſion amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus ſenſé de notre politique

moderne : ces treize cantons compoſent entr'eux, non pas une république comme les ſept provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant de républiques indépendantes. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diete générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entr'elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut ſcié par l'Egliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les dietes particulieres des deux communions, Catholique & Proteſtante. Les dietes générales ne s'aſſemblent que pour conſerver une apparence d'union. Malgré ce germe de diſſention, la

Suiſſe a joui de la paix, bien plus qu'aucun état de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppreſſion & les levées de la milice, empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes ſe multiplierent trop, en raiſon de la ſtérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit groſſir, ſans crever ; à moins qu'il ne fît des excurſions au-dehors. Les habitans de ſes montagnes devoient, comme les fleuves qui en deſcendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples ſe ſeroient détruits eux-mêmes, s'ils fuſſent reſtés iſolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriquer, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune iſſue pour l'aiſance & l'induſtrie. Ils tirerent de leur population même un moyen de ſubſiſtance & de richeſſes, une ſource & une matiere de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invaſion & difficile à défendre, avoit beſoin de ſoldats. Les Suiſſes, comme ſes voiſins les plus forts, devoient être ſes ennemis, s'ils n'étoient ſes alliés, ou plutôt ſes gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une ſorte de trafic, où la force devint l'échange de la richeſſe. La nation en-

gagea ſucceſſivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoye, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit ſon ſang à des puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal; comme ſi ſes montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de ſoldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des inſtrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puiſſance qui lui offre les meilleures capitulations. Il eſt libre aux ſujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois eſt par état un citoyen du monde; le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on conſomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suiſſe proſpere.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre humain, ſauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui font les

invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grece.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens de l'Europe ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne: élevées, fieres & courageuſes ſous un monarque actif, amoureux de la gloire: indolentes & mornes ſous un roi ſuperſtitieux: pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince: de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous

les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractere de l'adminiſtration: mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractere du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'état eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pieces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiecles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans

consulter la volonté générale, sans recueillir, pour ainsi dire, la pluralité des suffrages dans l'opinion publique; c'est aliéner les cœurs & les esprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à desirer que les souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet empire, on distingue les ministres en deux classes; celles des *penseurs* & celle des *signeurs*. Tandis que la derniere est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. C'est la source de tous ces réglemens admirables, qui font régner à la Chine la législation la plus savante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme: mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince: chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces empires, c'est la persuasion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits, qui opere une

obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie, eſt magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit, c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble, prend ſes titres dans ſes lumieres. Son tribunal, c'eſt la nation entiere; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le miniſtre qui ne veut pas l'écouter

Toutes ces verités ont leurs limites, ſans doute: mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors, ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe: car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à

l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique, c'est alors que le gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre humain est ce qu'on veut qu'il soit; c'est la maniere dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet est la félicité publique. Chaque état a sa maniere d'aller à ce but; & cette maniere est son esprit, son principe auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, sans confiance & sans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame, une nation n'est plus rien, un prince est exposé à mille entreprises au-dehors, à mille dangers au-dedans. Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est

un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la ſervitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'éleve avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes, pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne qui, après avoir dévoré ſes enfans, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La légiſlation agit au-dedans, & la politique au dehors.

XXXVI. Politique.

Les peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une légiſlation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les ſociétés des tems anciens. Séparés par des déſerts, ſans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à dé-

mêler. Finir une guerre, en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout, jusqu'à la justice, se décidoit par la force, où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution; les négociations n'avoient guere d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices, qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états Chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques, établit de bonne-heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises, ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle entroit dans presque

toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la Chrétienté, d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt; celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siecles où ce projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit, pour soumettre sans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé! Quelle adresse à remuer, à secouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté, ne sauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les passions des rois & les intrigues des ministres, mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit, imbu des mêmes maximes; où une cour aristocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & saisissoit les occasions d'aggrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique,

chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzieme siecle fit éclorre un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontieres. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des escarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états, les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France; mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une

alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition, les talens & les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naiſſance au ſyſtême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le royaume de Naples, au nom des maiſons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Veniſe étoit l'ame de cette réaction inteſtine contre deux puiſſances étrangeres. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéreſſés. L'empereur & le pape s'y engagerent avec preſque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attacherent à leur ſort les regards, les inquiétudes & la deſtinée de l'Europe. Toutes les puiſſances ſemblerent ſe partager entre deux maiſons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune ſeconda l'habileté, la force & la ruſe de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, ſon caractere emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de ſon côté, mais ne plia pas ſans retour.

Philippe II qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de ſon pere, hérita des projets & des vues de ſon ambition, &

trouva des tems favorables à ſon aggrandiſſement. Il épuiſa ſon royaume d'hommes & de vaiſſeaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du nouveau-monde; & laiſſa une monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'égliſe ne ceſſa de dévorer l'état. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux & ſes pieds dans les enfers, tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui ſe nuiſent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuiſa le peu de vie & de vigueur qui reſtoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foibleſſe de l'Eſpagne, de la foibleſſe du roi qu'il maîtriſoit, pour rem-

plir ſon ſiecle de ſes intrigues, & la poſtérité de ſon nom. L'Allemagne & l'Eſpagne étoient comme liées par la maiſon d'Autriche: à cette ligue, il oppoſa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce ſyſtême auroit été l'ouvrage de ſon tems, s'il n'avoit pas été celui de ſon génie. Guſtave Adolphe enchaîna tout le Nord à la ſuite de ſes victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaiſſement de l'orgueil Autrichien; & la paix des Pyrennées fit paſſer les honneurs de la prépondérance de l'Eſpagne à la France.

On avoit accuſé Charles-Quint d'aſpirer à la monarchie univerſelle; on accuſa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet ſi haut, ſi téméraire. Ils avoient tous les deux paſſionnément à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette ambition eſt également naturelle aux princes ordinaires, nés ſans aucun talent, & aux monarques d'un eſprit ſupérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais, ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulſion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans: ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on ſema des allarmes utiles. On ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'éleve des puiſſan-

ces formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des rois que la crainte opere la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les insultes de la France multipliées avec ses victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissement de sa puissance, sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entr'eux une masse de forces supérieures à la sienne, pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formerent, mais long-tems sans effet. Un seul homme sut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public, qui ne

peut entrer que dans les ames grandes & vertueuses, ce fut un prince, mais né dans une république, qui se pénétra pour l'Europe entiere de l'amour de la liberté, si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il sut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de succès de ses talens militaires, qu'une heureuse issue de sa patience & de son activité politique. Telle étoit la situation des choses, lorsque la succession au trône d'Espagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perses & celui des Romains, jamais une si riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à sa couronne, seroit monté naturellement à cette monarchie universelle, dont le fantôme épouvantoit tous les esprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puissance déja formidable, & tenir la balance égale entre les maisons d'Autriche & de Bourbon, qui seules y pouvoient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connoissance des mœurs & des affaires de l'Espagne, ont prétendu,

ſi l'on en croit Bolingbrock, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne ; mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donder un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiecle d'éxpérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractere de ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autri-

che, s'il joignoit les Efpagnes & les Indes à ce grand héritage, furmonté de la couronne Impériale, auroit dans fes mains cette même puiffance exorbitante que la guerre arrachoit à la maifon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obftinoient cependant à détrôner Philippe V, fans fonger à celui qui rempliroit fa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, fe laffoient d'une guerre, dont les fuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceffoient d'être des remedes.

Cette diverfité d'opinions brouilla les alliés; & cette diffention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient fe promettre de leurs profpérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & fes voifins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir: car toute puiffance forte qui fe met en défenfe, projette d'attaquer. Philippe refta fur le trône d'Efpagne; & les bords du Rhin, la Flandre, refterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occafion ne s'eft préfentée, pour réparer l'imprudence commife à la paix d'Utrecht. La France a toujours con-

servé sa supériorité dans le continent: mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre, ni assez justes pour déterminer les dégrés de puissance, avec une exacte précision. Peut-être même ce systême d'égalité n'est-il qu'une chimere? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune solidité, tant qu'ils ne sont faits qu'entre des souverains absolus, & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens: mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude, & ses engagemens à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru jusqu'à nos jours; depuis un demi-siecle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ses ligues, ses traités & ses combinaisons, mettoit toujours en équilibre; un peuple maritime formoit, pour ainsi dire, un nouveau systême, & soumettoit par son industrie la terre à la mer; comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle

créoit ou développoit ce vaste commerce qui a pour base une excellente agriculture, des manufactures florissantes, & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espece de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un systême de bien public, fondé sur l'équité naturelle. Ici, la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumieres étoient assez répandues en Europe, & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens, ni le continent, ni l'Ocean ne se feroient mutuellement la loi; mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'industrie & de puissance, qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit sur l'élément qui lui est propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple; mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athenes eſclave ; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentimens, qui convient encore plus à des nations qu'à des rois, épargneroit bien des crimes & des menſonges à la politique ; des épines & des tortures d'eſprit aux négociateurs. Aujourd'hui, la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique, ſemblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, a tendu ſa toile au milieu de l'Europe, & l'a comme attachée à toutes les cours. On ne peut toucher à un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre ſouverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puiſſances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, ſans être croiſés ou ſecondés par les cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années en-

tieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart ſont des ignorans, qui traitent avec quelques hommes inſtruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumieres; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs, pour jetter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu miniſtre, fut: *le conſeil a changé de maximes.* Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe,

de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place; mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La cour & le peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les miniſtres ne voient dans leur place, que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raiſon; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement, devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractere des princes.

Qu'un roi ſoit foible & changeant, ſon gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon gouvernement. Il aura tour-à-tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſinceres, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni ſyſtême,

ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du miniſtere, ſous un regne foible & changeant.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un ſyſtême à la durée d'un miniſtere, ou à la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation, eſt la ſeule regle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique; mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce ſont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'hiſtoire des républiques. Il eſt inutile de vouloir ſurprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruſe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à ſes intérêts

permanens, & tous les engagemens y cedent à la loi suprême. Là, c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'apperçoit on d'une conspiration secrette entre toutes les monarchies, pour détruire & sapper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs: elle passera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, & le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour sa défense.

XXXVII. Guerre.

La guerre est de tous les tems & de tous les pays, comme la société; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains

le perfectionnerent, & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, durent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse, plutôt que l'industrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. Toute la noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces appanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un tems où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; ou l'avantage étoit dans la célérité des mar-

ches: alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme ſiecles, l'Europe n'avoit, pour-ainſi-dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte, au ceſte, dans l'exercice des bras & dans tous les muſcles du corps; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pouſſer une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des tartares errans qu'à des ſociétés fixes & ſédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ſes droits dans ſon épée; qui mettoit ſa gloire & ſon mérite dans ſes armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chaſſe, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un eſprit groſſier devoit la ſurcharger. Mais des troupes d'une cavalerie peſamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'eſt cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des ſiecles une guerre ſans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'eſt faute de combattans, qu'on combattoit ſans ceſſe. Il falloit des mois pour aſſembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient reſter que des ſemaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vaſ-

ſaux, & à des tems marqués. Les ſeigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles conſument tout l'argent dans les tribunaux de juſtice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repouſſer les Anglois, ſemblables au cheval qui implore le ſecours de l'homme contre le cerf, ſe laiſſerent impoſer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois leverent, à leur ſolde, des troupes toujours ſubſiſtantes. Charles VII, après avoir chaſſé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia ſon armée, conſerva neuf mille hommes de cavalerie & ſeize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaiſſement de la nobleſſe, & de l'accroiſſement de la monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de ſa ſervitude civile au-dedans. Le peuple ne ſortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour ſous le deſpotiſme des rois: tant le genre-humain ſemble né pour l'eſclavage! Il fallut aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontieres contre

l'ennemi; mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſerent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs peres & leurs freres. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux: c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII,

funeste à ses sujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par son exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes eussent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroissoit le seul remede au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La maniere de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le be-

ſoin qu'on avoit de leurs bras, & ſe faiſant acheter trop cher, il fallut ſe réſoudre à s'en paſſer, & compoſer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens, & qui ſembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, ſur cette vanité qui eſt amoureuſe de ſes uſages.

Les Eſpagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent ſur les Suiſſes, en perfectionnant la diſcipline de ce peuple guerrier. Ils compoſerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A meſure que l'infanterie augmentoit, ceſſoient par tout l'uſage & le ſervice de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La conſtitution nationale n'avoit guere permis

durant des fiecles aux différens peuples, de franchir les barrieres de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne fe faifoit que fur les frontieres, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Efpagne eurent effayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus poffible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui fe faifoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur perfonne ou de leur famille, fans aucun égard au bien de leurs fujets. Ce n'eft pas que les princes ne tâchaffent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour foumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité abfolue où ils s'étoient élevés par dégrés.

Toute l'Europe fut en combuftion. On vit les Allemands en Italie; les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Efpagnols tout à la fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguifant, en trempant leurs armes dans leur fang, fe formerent dans la fcience de fe battre & de fe détruire avec un ordre, une mefure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands, les François contre les François; mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & despote; d'un prince superstitieux & sanguinaire; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'Océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places: tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suede formoit, pour-ainsi-dire, la science militaire des campagnes. Gustave Adolphe posséda supérieurement l'art de la guerre, que les autres nations ont possédé par intervalle, mais

que les Allemands ont toujours conſervé comme un appanage de leur climat. Aillurs il reſte encore des ſoldats; mais l'Allemagne ſeule a des généraux.

Louis XIV avança ſinguliérement cet art, qui s'exerçoit depuis cent ans. L'eſprit humain doit à ce monarque l'uſage des habits uniformes; de porter la baïonnette au bout du fuſil; de ſervir l'artillerie avec avantage; de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtriere.

Le roi de Pruſſe a créé ſeul un nouvel art de diſcipliner les armées, de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce prince, qu'une autre nation auroit encore mieux ſervi, & ſans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la ſienne; ce roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu ſon égal dans l'hiſtoire pour l'étendue & la variété des talens; lui qui, ſans avoir été formé par des Grecs, a ſu former des Lacédémoniens; enfin, ce roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher ſon nom à ſon ſiecle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux ſiecles: le roi de Pruſſe a changé les principes de la guerre, en donnant, en quelque ſorte, l'avantage aux jambes ſur les bras; c'eſt-à-dire, que par la rapidité de ſes évolutions & la célérité de ſes marches, il a toujours ſurpaſſé ſes ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes les nations de l'Europe ont été forcées

de prendre ſes leçons, pour ne pas ſubir ſon joug. Il aura la gloire, puiſque c'en eſt une, d'avoir élevé la guerre à un dégré de perfection, dont elle ne peut heureuſement que deſcendre.

Ce n'eſt pas à lui, c'eſt à Louis XIV, qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes, qui nous offrent le ſpectacle de la guerre juſques dans le ſein de la paix. A l'exemple de ce monarque, qui tint toujours ſur pied de nombreuſes levées, tous les princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, ſouvent plus onéreux aux ſujets par les frais de leur ſolde, qu'utiles pour la défenſe de l'état. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la ſolde des grandes puiſſances; &, par un double avantage, ils ont ſu tirer beaucoup d'argent pour un ſang qui étoit toujours vendu ſans être jamais verſé.

On parle des ſiecles de barbarie du gouvernement féodal; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernemens ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent; la police qui regne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un

frein, mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du ſoldat, les peuples payent cher cette ſécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'eſt pas uniquement par les batailles que les guerres ſont funeſtes. Un million d'hommes tués ou perdus eſt peu de choſe, aupres de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million eſt la fleur de la population, l'élite de la jeuneſſe, l'ame de la reproduction, le nerf de l'induſtrie & du travail. Mais pour entretenir & recruter ce million de ſoldats, il faut ſurcharger toutes les claſſes de la ſociété, qui, refoulant les unes ſur les autres, écraſent la derniere, la plus néceſſaire, celle des cultivateurs. L'accroiſſement des impôts & la difficulté des recouvremens, font mourir de faim & de miſere ces mêmes familles, qui ſont les meres & les nourrices des atteliers & des armées.

Second inconvénient : augmentation de ſoldats, diminution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrieres; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpece : tous les peuples

n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres, & les guerres plus decisives. Il falloit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des volontaires. Les engagemens finissoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paye, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées, sous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on éleve & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crimes! Aussi, hormis les empires naissans & les momens de crise, plus il y a de soldats dans un état, plus la nation s'affoiblit; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les soldats.

Troisieme inconvénient: la multiplication de

la milice achemine au despotisme. Les troupes nombreuses, les places fortes, les magasins & les arsenaux, peuvent empêcher les invasions; mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus foible est alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les seules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des soldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance, en détruisant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice, sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple; si ses sujets tremblent devant ses troupes, ses troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux mêmes sous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reste de l'espérance, & qu'avec un despote, on ne sent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientôt insolentes & détestées; les familles se dessechent & dépérissent dans la stérilité de la misere & du libertinage. L'esprit de désunion &

de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, il les vanne, il les pressure dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mene au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

XXXVIII. Marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres, mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans; mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour-ainsi-dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie, firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine resta durant douze siecles dans le

néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essaims de barbares, qui dévorerent le cadavre & le squelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, sur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan; mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course, & ne savoient guere se battre que sur terre.

Enfin, le hasard ou la Chine donna la boussole à l'Europe, & la boussole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courses, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres, à fixer par eux les longitudes, & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Est ou à l'Ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur, à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes; l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galeres qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse

bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cents cinq galeres des Chrétiens, & deux cents ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galeres n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galeres, & moins de puiſſance ſur cette mer qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & ſa flotte prit le nom de *l'invincible armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les

plus gros qu'on eût encore vus sur l'Océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, suivoient cette flotte, voguoient & combattoient sous ses aîles. L'enflure Espagnole du seizieme siecle, s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siecles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisieme rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposerent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes Occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette in-

vincible flotte put retourner en Eſpagne, où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des rois. Lorſque cette république levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination ; les bûchers que Henri II allumoit en France ; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même ſouverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à ſa

tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formerent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurerent des établissemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquisitions, avant qu'on pût en être jaloux, & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mers, par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favoriserent quelque tems cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposerent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs

ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuisé, du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis *XIV*, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siecle de la nation Françoise. Louis, qui saisissoit, du moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conseil de construction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arsenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaisseaux de ligne.

Ses forces s'essayerent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles emporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mé-

morable qu'essuya la marine Françoise, fut en 1692, lorsqu'avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repoussoit; comme si dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur, sur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ses forces navales, qui ne se sont pas rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la premiere sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au tems de César; tantôt elle veut avoir régné sur l'Océan, du moins au neuvieme siecle. Peut-être un jour, les Corses, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la Méditerranée. Telle est la vanité de l'homme; il a besoin d'aggrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il

n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere chrétienne jusqu'au seizieme siecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine; qui fournissoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elizabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'état. Cette permission forma des soldats matelots. La reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde; elle y embrassa Drake, en le créant chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I, ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les commandans de cette marine étoient pris dans la noblesse, qui, contente des honneurs, laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de

nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naissance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illustrerent la marine Angloise.

Charles II, en remontant sur le trône, la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son regne, jusqu'au nombre de quatre vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, son frere, la rétablit dans son premier éclat, l'éleva même à plus de splendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes, par les signaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, son gendre, prit sa couronne, la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur, armés de sept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer, ce qu'étoit Rome sur la terre, quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rempart de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi leve-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenſe, aucune reſſource de politique pour avoir des hommes de mer.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenſes. Le parlement, en 1744, déclara que toutes les priſes que feroit un vaiſſeau de guerre, appartiendroient aux officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres ſterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, ſe feroit élancé ſur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le gouvernement ajoute les voies de la force, ſi la néceſſité l'exige. Dans les tems de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'eſt plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois ſur les hommes & ſur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conſéquence des beſoins de la république, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté; parce qu'ils ont pour objet la ſûreté publique, l'intérêt particulier de

ceux même qui paroiſſent en être les victimes; & que l'état de ſociété exige que chaque volonté particuliere ſoit ſoumiſe à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient du négociant, ce qui acheve de juſtifier cette voie de contrainte, voie qui eſt toujours la plus utile à l'état. Le matelot n'eſt à la charge du public, que lorſqu'il le ſert. Les expéditions en ſont plus ſecrettes & plus promptes ; les équipages ne ſont jamais oiſifs. Enfin fût-ce un inconvénient, eſt-il pire que la ſervitude perpétuelle où les claſſes tiennent les matelots de toute l'Europe ?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien ſyſtême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'eſt cette iſle qui diſpoſe aujourd'hui du continent. Comme elle eſt voiſine, par ſes vaiſſeaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'états. Elle a donc plus d'alliés, plus de conſidération & d'influence. C'eſt elle qui domine en Amérique; parce qu'elle y poſſede des hommes & des arts, au lieu d'or & de matieres de luxe. Elle ſeule eſt le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions, comme elle pro-

mene ſur ſes flottes le deſtin des nations! On l'accuſe de vouloir être ſeule maîtreſſe de la mer & du commerce. Cet empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit ſa perte. La monarchie univerſelle des mers, n'eſt pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répete qu'il faut établir un équilibre de puiſſance ſur mer: mais on la ſoupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux ſur le continent, du moins elle n'a perſuadé juſqu'à préſent que l'Eſpagne. C'eſt un bonheur pour l'Europe que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une puiſſance qui a des côtes à garder, ne peut aiſément franchir les barrieres de ſes voiſins. Il lui faut des préparatifs immenſes; des troupes innombrables; des arſenaux de toute eſpece; une double proviſion de moyens & de reſſources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerres ne ſont peut-être ni moins fréquentes, ni moins ſanglantes; mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de ſecouſſes. Tou-

tes les passions des hommes y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales. Quel est-il? Le commerce.

XXXIX. Commerce.

Si la navigation est née de la pêche, comme la guerre de la chasse; la marine est sortie du commerce. On a d'abord voyagé sur mer, pour posséder; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce; & pour soutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui sont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & repandre toutes les richesses de l'ancien-monde; les Phéniciens ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetterent les fondemens d'une république qui commerça par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succéderent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs: ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le

commrece retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut diviſé : les armes & la guerre reſterent dans l'Occident ; mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſerent en Aſie toutes les fureurs de zele & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Aſiatique ; & elles racheterent par un germe de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiecles de guerre & de voyages en Orient, donnerent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne : ils préparerent cette effervefcence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & ſe déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparerent ſucceſſivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Eſpérance. Ils employerent quatre-vingts ans à ſe rendre maîtres de toute la côte Occidentale, où finit ce grand cap. En 1497, Vaſco de Gama franchit

cette barriere ; & remontant la côte Orientale de l'Afrique, il alla par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les tréſors des plus riches pays de l'Aſie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-ſeulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reſte, & comme ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des deux Indes, négligerent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acqueroient ; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols devinrent ou reſterent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent

bientôt riches, ſans terres & ſans mines. C'eſt une nation au ſervice de toutes les autres ; mais qui s'eſt louée à très-haut prix. Dès qu'elle ſe fut réfugiée au ſein de la mer, avec l'induſtrie & la liberté, qui ſont ſes dieux tutélaires, elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas même aſſez de terre pour nourrir le ſixieme de ſa population. Alors, elle jetta les yeux ſur la face du globe, & ſe dit à elle-même : " mon domaine eſt le monde „ entier ; j'en jouirai par ma navigation & mon „ commerce. Toutes les terres fourniront à ma „ ſubſiſtance ; tous les peuples à mon aiſance. „ Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports ; la Hollande devint à ſon tour l'entrepôt de toutes les puiſſances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non-contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre ; apporter au Nord les ſubſiſtances du Midi ; vendre aux Eſpagnols des navires pour des cargaiſons, échanger ſur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendans & les fermiers des grandes maiſons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, ſe mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'eſt, pour ainſi dire, aux frais de l'Eſpagne & du Portugal, que la Hollande vint à

bout d'enlever à ces puiſſances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & preſque tout le profit de leurs colonies. Elle ſut endormir la pareſſe de ces conquérans ſuperbes; & par ſon activité, ſa vigilance, ſurprendre la chef de leurs tréſors dont elle ne leur laiſſoit que la caſſette, qu'elle avoit ſoin de vuider à meſure qu'ils la rempliſſoient. C'eſt ainſi qu'un peuple roturier ruina des peuples gentilshommes ; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui ſoit dans les combinaiſons de la fortune.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la républiique: ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivieres: ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe: ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France: le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontens du leur; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la

nature avec celui de la confcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion univerfelle de toutes les ames juftes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin la république commerçante fut tourner à fon profit tous les événemens, & faire concourir à fon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatifme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotifme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotifme nourriffoit chez deux peuples foumis à l'empire de l'imagination.

Cette induftrie de la Hollande, où fe mêla beaucoup de cette fineffe politique qui feme la jaloufie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puiffances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas befoin de l'entremife des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du defpotifme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la moleffe, voulut acheter les richeffes par le travail qui en eft le contrepoifon. Ce fut elle qui la premiere envifagea le commerce, comme la fcience & le foutien d'un peuple éclairé, puiffant & même vertueux. Elle y vit moins une acquifition de jouiffances, qu'une augmentation

d'induſtrie ; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commercer par ſa ſituation ; ce fut là l'eſprit de ſon gouvernement & le levier de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'eſt le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuſe conſtitution, c'eſt l'état ou la nation entiere : toujours ſans doute avec le deſir de dominer qui renferme celui d'aſſervir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le ſoumettre. Par la guerre, le vainqueur n'eſt guere plus heureux que le vaincu ; puiſqu'il ne s'agit entr'eux que de ſang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit néceſſairement l'induſtrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, ſi elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, ſi elle n'y étoit point entrée avec lui. C'eſt ſur ces principes que l'Angleterre a fondé ſon commerce & ſa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour à tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, ſitués ſous un ciel & ſur un ſol également heureux, ſe ſont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & preſque rien à leur demander. Mais Colbert ſentit que, dans la fermentation où ſe trouvoit de ſon tems toute l'Europe, il y auroit un gain

évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit fur celles du monde entier. Il ouvrit dus manufactures à tous les arts. Les laines, les foieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent acquirent dans les mains des François un rafinement de luxe & de goût, qui les fit rechercher par-tout de cette nobleffe qui poffede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut poffëder les matieres premieres, & le commerce direct pouvoit feul les fournir. Les hafards de la navigation avoient donné des poffeffions à la France dans le nouveau-monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même aggrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaifon naturelle avec fes colons. Le gouvernement éleva donc fes forces navales à l'appui de fa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit fur la matiere & l'art de fes manufactures. Elle pouffa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laiffer long-tems fes rivaux en arriere; & la France jouit encore de fa fupériorité fur les autres nations dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richeffes à l'induftrie.

La mobilité naturelle du caractere national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'état, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure, le François domine dans les cours, au moins par la toilette; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par ces mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrieres; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres par des coups d'autorité sans principes & sans bornes, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des sources de son opulence & des ressorts de son activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais

enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpece humaine ſous les toits des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple pauvre qui devint redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſeut des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état; à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpece, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le

ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argile qu'avec les ſtatues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrieres annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les ailes des vents; ouvrir, en un mot toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors, peut-être, que la divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit

Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'emploie à ſuivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événemens. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des rois, il la poſſede, & va plus loin: car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les ſuites que peut avoir ſous la zone torride l'alliance des deux nations du Nord; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que

portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique la chûte d'une puiſſance d'Europe dans l'Inde; les ſtagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles: en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objets qu'embraſſe la profeſſion de négociant.

C'eſt à lui, ſur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ſes égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne-foi, mais au fond, comme s'ils n'avoient point de probité. Le commerce eſt une ſcience qui demande, à la fois, la connoiſſance des hommes & des choſes. La difficulté de la ſcience vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jalouſie en arrête le ſuccès. Si l'intérêt eſt le vice rongeur des profeſſions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? Sa propre faim le dévore lui-même. La paſſion de

l'argent répand dans le commerce une avarice qui rétrécit tout, jusqu'aux moyens d'amasser.

Faut-il accuser ici les commerçans de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'industrie générale par des prohibitions réciproques ; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner sans commerce, gêne toutes les classes de l'industrie par des corporations ? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce : la liberté! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'est le condamner en même tems à l'oisiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oisiveté; c'est diminuer la masse du travail national; c'est appauvrir le peuple pour enrichir le fisc; c'est les anéantir l'un & l'autre.

La jalousie du commerce n'est, entre les états, qu'une conspiration secrette de se ruiner tous, sans qu'aucun s'enrichisse. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations, qu'à se garantir des souplesses des grands. Un seul homme, bas & méchant, suffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient comme les armes destructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorsions de la finance, ont fait les contrebandiers & les forçats, les douanes & les monopoles, les corsaires & les maltotiers. La terre & l'eau sont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a

point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pieges d'une légiſlation artificieuſe, qui ſeme les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir: on eſt arrêté, dépouillé, taxé, ſans ceſſer d'être innocent. Le droit des gens eſt violé par ſes protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du prince ne ceſſe de tourmenter l'homme de l'état; & le traitant vexe le négociant. Tel eſt le commerce en tems de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs états du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de pro-

priété, comme si la mer devoit être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on sait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oisiveté, parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce, est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre, c'est une perte pour l'une & pour l'autre ; car le pillage, & le fer & le feu, n'engraissent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes, que par l'influence actuelle de la mer sur la terre, & de l'Europe sur les trois autres parties du monde, l'embrasement devient général ; & que les dissentions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tenant d'un pole à l'autre, entre l'Afri-

que, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau-monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas, les campagnes étoient desſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuses, ſuccomboient ſous le faix des conquêtes; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour-ainſi-dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel ſyſtême inſenſé que ces guerres de commerce, également nuiſibles à toutes les puiſſances qui les font, ſans être avantageuſes aux états qui n'y ſont point compris; que ces guerres où les matelots ſont changés en ſoldats, & les vaiſſeaux marchands en corſaires; où les métropoles & les colonies ſouffrent de l'interruption de leurs

échanges, & de la cherté réciproque de leurs denrées!

Quelle ſource d'abus politiques que ces traités de commerce, qui deviennent autant de ſemences de guerre! ces privileges excluſifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approviſionnement de ſubſiſtance! La liberté générale de l'induſtrie & du commerce: voilà le ſeul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple ſeroit le bienfaiteur du genre-humain. Plus il y auroit de travail ſur la terre, de vaiſſeaux ſur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouiſſances qu'il recherche & par des traités, & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richeſſes dans un pays, s'il n'y a point d'induſtrie chez ſes voiſins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matieres d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, ſans commerce & ſans induſtrie; ni ces deux ſources de richeſſes, ſans liberté. L'oiſiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre eſt interverti par le ſyſtême actuel du commerce & de l'induſtrie.

On retrouve les belles laines d'Eſpagne dans

les troupeaux de l'Angleterre, & les soieries de l'Italie sont cultivées jusques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ses vins, sans le commerce exclusif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi suffiroient pour approvisionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éleveroient dans les terres arides, si la circulation y versoit l'abondance des choses communes. On ne laisseroit pas des provinces incultes au milieu d'un état, pour fertiliser des marais mal-sains, où, quand la terre vous substante, l'air & la mer vous consument. On ne verroit pas toutes les richesses du commerce dans quelques villes d'un grand royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation seroit plus vive, & la consommation plus abondante. Chaque province cultiveroit sa production favorite, & chaque famille son petit champ. Sous chaque toît, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un essaim innombrable de population & d'industrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit insensiblement cette paix universelle, qu'un roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'esprit de

calcul & d'intérêt fonderoit le fyftême du bonheur des nations fur le développement de la raifon, qui feroit une fauve-garde des mœurs plus fûre que les fantômes de la fuperftition. Ces fpectres s'envolent à l'âge des paffions; mais la raifon croît & mûrit avec elles.

XL. Agriculture.

Le commerce, qui fort naturellement de l'agriculture, y revient par fa pente & fa circulation: ainfi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exhalaifon de fes eaux en vapeurs, & par la chûte de fes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranfport & la confommation des fruits de la terre, retombe enfin fur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matieres de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eft précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui font les productions de la nature. Les nations qui ne font que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eft donc la premiere & la véritable richeffe d'un état.

C'eft ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivreffe de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre fans la cultiver. C'eft ce qu'avoient ignoré les barbares, qui, détruifant par le fer un empire établi par le fer, laifferent à des efclaves la culture des terres, dont ils fe réfer-

voient les fruits & la propriété. C'eſt ce qu'on avoit méconnu, même dans le ſiecle qui ſuivit la découverte des deux Indes; ſoit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; ſoit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Eſpagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des tréſors ſans travail, on ſe fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de ſonger à perpétuer ces richeſſes.

Mais le tems vint, où le pillage ceſſa faute de pâture. Après qu'on ſe fut diſputé & partagé les terres conquiſes dans le nouveau-monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établiſſemens. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturaliſés. A meſure que les colonies ſe peuplerent, & que leurs productions multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un ſurcroît de ſubſiſtance pour un ſurplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de conſommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le tranſport, occaſionnant une plus grande déperdition de ſubſtances & de fruits, on fut obligé de ſolliciter, de remuer la terre, pour en tirer une ſurabondance de fécondité. La conſommation

des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre fur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'induftrie. Ainfi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idées de ce nouveau fyftême. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix propofés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette infcription: POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cerès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres femblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périffent! Non: tu as gravé dans les ames généreufes, dans tous les efprits fublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail eft le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eft celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eft dans fa récompenfe, dans la fatisfaction de nos befoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, difoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne foient qu'une fiction du philofophe Swif! Mais une nation qui produifit de tels écrivains, devoit

réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture.

A son exemple, toutes les nations qui connoissoient le prix de l'industrie, la rappellerent à son origine, à sa premiere destination. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les François, qui, sous le ministere de trois cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, oserent enfin écrire sur des matieres solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'esprit des loix parut, & l'horison du génie fut aggrandi. L'histoire naturelle d'un Pline François, qui surpassa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique; cette histoire, hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Françoise fut éclairée sur ses intérêts. Elle ouvrit les yeux au gouvernement, & l'agriculture fut, sinon encouragée par des récompenses, du moins protégée par quelques ministres.

L'Allemagne a senti les bénignes influences de cet esprit de lumiere qui féconde la terre, & multiplie ses habitans. Tout le Nord s'est mis en mouvement pour faire valoir ses terres.

L'Eſpagne même s'eſt remuée ; & faute d'habitans, elle a, du moins, attiré des laboureurs étrangers dans ſes provinces en friche.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain, de ne rentrer dans le bon chemin, que lorſqu'il s'eſt épuiſé dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant ; & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & ſe retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même eſprit d'intérêt qui l'en avoit fait ſortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'expatrie dans ſa jeuneſſe, las de courir le monde, revient vivre & mourir ſous le toît de ſa naiſſance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie ; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles ; ſoit en

ſupprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent, c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des meres & des nourrices toujours fécondes; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guere ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaiſſeaux ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'elles n'en poſſedent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'elles verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du ſol, que de ſes habitans. L'Eſpagne & l'Italie même, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que la France & l'Angleterre, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-

tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſûreté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſperent. Partout où les privileges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les compagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes peres, l'accroître & l'embellir par une culture aſſidue, y multiplier ſes enfans à proportion de ſes biens, & ſes biens à proportion de ſes enfans.

L'intérêt du gouvernement eſt donc de favoriſer les cultivateurs, avant toutes les claſſes oiſeuſes de la ſociété. La nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction odieuſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invaſions de la conquête, & contre les entrepriſes du deſpotiſme. Elle n'eſt que d'un ſecours précaire & ſouvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuſe dans les villes, elle va prêter une foible défenſe à la patrie ſur les flottes & dans les armées, & revient à la cour, mendier pour récompenſe de ſes lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'eſt qu'une profeſſion au moins ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs ſcandaleuſes, il prêche une doctrine que ſon exemple & ſon ignorance rendent double-

ment incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution: alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit méchaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le sommet. Les arts méchaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez-vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédom-

magement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agrémens de la ſociété. Il ne peut, ni donner à ſes enfans une éducation civile ſans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diſtingue & les avance. Il ne jouit point des ſacrifices qu'il fait pour eux, lorſqu'ils ſont élevés loin de ſes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaiſirs, s'il n'eſt pas ſoutenu par les ſoins paternels du gouvernement? Tout eſt onéreux & humiliant pour lui, juſqu'aux impôts, dont le nom ſeul rend quelquefois ſa condition mépriſable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une ſorte de paſſion; par la conſidération qu'ils réfléchiſſent ſur ceux qui s'y diſtinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, ſans eſtimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poſſede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de ſon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; ſi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher ſon fils, ſes bœufs & ſes grains, que lui reſtera,

t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera ſon champ & ſa patrie.

Un gouvernemenr ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpeces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes; les provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les compagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſeme, ni ne moiſſonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulieres: que de calami-

tés ! L'autorité voudra non ſeulement tout voir, tout ſavoir ; mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains, ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer ; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

XLI. Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce dégré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités ; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte ; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie : car la terre qui nourriſſoit tant d'hom-

mes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siecles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, posséderent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie; mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont tou-

jours conſervé les arts du luxe avec ſes matériaux.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarraſins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civiliſées ni par le chriſtianiſme, ni par les ſiecles, retrouverent les ſciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croiſés épuiſerent leur fanatiſme, & perdirent leur barbarie à Conſtantinople. C'eſt en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort ſur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faſte & des richeſſes. Ils rapporterent la pompe Aſiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit ſur les autres contrées, adopta la premiere une induſtrie utile à ſes temples, aux cérémonies de ſon culte, à ces ſpectacles qui nourriſſent la dévotion par les ſens, quand elle s'eſt une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ſes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les ſoutient, l'éclat des richeſſes.

Veniſe, qui avoit des vaiſſeaux ſous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induſtrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-tems en poſſeſſion de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les tréſors du monde entier. La Flandre tira ſes métiers de l'Italie, l'Angle-

terre eut les ſiens de la Flandre, & la France emprunta ſon induſtrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faiſoit repoſer, ſe conſacrerent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les tentures de Flandre, par ſes deſſeins & ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparence & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillans; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui poſſede le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matieres, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins,

elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne fauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient fes manufactures, en faifant baiffer le prix de fon luxe, & monter le prix de fa fubfiftance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induftrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de fon exiftence & de fa confervation, tous les germes de fa grandeur & de fa profpérité. C'eft à ce peuple qu'il eft donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eft plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eft leur élément, & ils font, par leur nature, cofmopolites. Un habile artifte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuyent par-tout l'efclavage, que des foldats trouvent par-tout. Les Proteftans chaffés de la France par l'intolérance eccléfiaftique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilifés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'afyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachifme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune,

& concourent, par une plus grande diſtribution de richeſſes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceſſe cette inégalité exceſſive, fruit malheureux de l'oppreſſion, de la tyrannie & de l'engourdiſſement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumieres & des ſciences. Le flambeau de l'induſtrie éclaire à la fois un vaſte horiſon. Aucun art n'eſt iſolé; la plupart ont des formes, des modes, des inſtrumens, des élémens qui leur ſont communs. La méchanique ſeule a dû prodigieuſement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences, ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont aggrandi la ſphere de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole, médite à loiſir les chef-d'œuvres de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtêmes

de la politique & de la philoſophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux ſouverains toute leur gloire, celle de régner ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délaſſe des travaux ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens, par toute ſorte de divertiſſemens agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui font ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mene au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes; mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts; car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufac-

tures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices; mais, du moins, elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par dégrés toute eſpece de fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'egorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violens & féroces, qui, dans tous les états, naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre talent, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entiere de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village, que vingt châteaux

de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans; ſoit que dans des guerres inévitables, ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richeſſes, plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; ſoit que dans les défaites, ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; ſoit qu'ils jouiſſent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtrumens de corruptiou & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie: ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré, doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire. S'il eſt trop chaud, il s'oppoſe à l'établiſſement des manufactures qui demandent le concours de pluſieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il eſt trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand

air. Trop loin ou trop près de l'Equateur, l'homme eſt inhabile à différens travaux qui ſemblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux-policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniſer ſa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Ruſſie. Tous les artiſtes y ſont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y ſéjourner. En vain les Proteſtans que Louis XIV perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes; parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un état. S'il eſt d'une étendue qui ne lui laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité: s'il eſt voiſin de la mer, pour l'abord des matieres & l'iſſue des ouvrages, entre des puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des états à mines d'or pour la payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de

toutes parts: cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers: & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers, en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vite & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſéche le tronc qui lui donne la ſéve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies: car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention, par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privileges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpece de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilege qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, ſont exer-

cées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres, tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous: les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe, ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins; l'art de filer les laines & les ſoies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû paſſer un habit

galoné, une veste brodée? Comment trouver au fonds d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés; fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités; des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

XLII. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siecle d'or? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes

les eſpeces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages, déſerts ſous les ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpece humaine ayant par haſard été jetté dans ces frondieres & ces ſolitudes ſauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'atmoſphere qui ſont ſujettes à mille fléaux, elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpece ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés; c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tous tems couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrens, engloutis par la famine, par la

peſte, ou par la guerre. Arrêtons nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il ſuffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reſte-t-il parmi nous quelque trace de plantations abandonnées? Quelle côte abordable, quelle terre acceſſible n'a pas aujourd'hui ſes habitans? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'eſt ſous les fondemens de villes auſſi grandes. Mais quand même l'Italie & l'Eſpagne auroient beaucoup déchu de leur antique population; combien tous les autres états de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitans? Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpeces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur iſle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que les Corſes actuels? A la vérité, la Germanie devoit être, ce ſemble, extrêmement peuplée, puiſqu'elle ſoumit ſeule, dans l'eſpace de trois ou quatre ſiecles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais obſervez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point

par le nombre de ſes vainqueurs, mais par la défection de ſes ſujets, que l'empire Romain fut détruit & ſubjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partie des nations conquiſes; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne ſe défendoient qu'avec le centieme de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, eſt plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reſte, ces guerres longues & cruelles, qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, détruiſent l'exceſſive population qu'elles ſemblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faiſoit dans leurs armées, cet eſprit de conquête, dont ils étoient dévorés, conſumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils ſoumiſes, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre; que ſouvent, dans un ſiege, une ville ſe jettoit dans les flammes, homme, femme, enfans, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les aſſauts, tous les habitans étoient paſſés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être con-

duit en triomphe dans un efclavage éternel. Ces ufages barbares de la guerre, ne s'oppofoient-ils pas à la population? Si l'efclavage des vaincus confervoit des victimes, comme on ne peut en difconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiffant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la divifion des fociétés, en petite peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la divifion des terres; elle brouilloit auffi plus fouvent les nations entr'elles: & comme ces petits états fe touchoient, pour ainfi-dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans priffent les armes. Les grands corps réfiftent au mouvement par leur maffe; les petits font dans un choc perpétuel qui les brife.

Si la guerre détruifoit les populations anciennes, la paix ne les retabliffoit pas toujours. Autrefois, tout étoit fous le defpotifme ou l'ariftocratie; & ces deux fortes de gouvernemens ne multiplient pas l'efpece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix fi compliquées, qu'il en réfultoit une diffention continuelle entre les citoyens. La populace même qui n'avoit point droit de fuffrage, ne laiffoit pas de faire la loi dans les affemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de

bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à se concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richesses, tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées, sous un gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuses, sans autre moyen de s'aggrandir que la guerre; si l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit longtems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent, au moins, les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repoussa, contint & subjugua l'Asie; après Carthage, qui parut un moment sur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui soumit & détruisit tous les peuples connus: où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & sur la route des capitales? Que de vastes forêts changées en guérets? Que de moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poissons séchés & de viandes boucanées?

On trouve dans la police, la morale & la po-

litique moderne, des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous cette sorte de progrès, qui, dans notre espece, doit être le comble de sa perfectibilité. Car jamais les hommes ne seront plus nombreux, s'ils ne sont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens fonds. Les familles se multiplient comme les possessions; & quand elles sont trop vastes, leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui seul, consacre une moitié de ses terres à ses revenus, & l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse, est doublement perdu pour la culture; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage: mais faut-il tant d'allées dans un parc; & des parterres, des potagers si grands pour un château? Ici, le luxe, qui, dans son étalage, alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la féconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres, & trop peu de petites; premier obstacle à la population.

Second obstacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la

population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres.

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpece. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cedés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'état.

Des deux premiers obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un troiſieme, qui eſt la pauvreté du

peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété fonciere, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de vendre, maudiſſant le jour qui les a vu naître; ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne; quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, ſont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ; tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mere.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent

pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le ſurcharge d'un conſommateur oiſif ou ſtérile. Il n'eſt le défenſeur de la patrie, en tems de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Toutes les forces de l'induſtrie humaine s'employeroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés: tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur prophete ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois paſteurs, des juifs heureux & pacifiques ſous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena ſeroient fécondées, les landes de l'Aquitaine ſe purgeroient d'inſectes & ſe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eſt un doux rêve des ames débonnaires. O tendre paſteur de Cam-

brai! ô bon abbé de Saint-Pierre! Vos ouvrages font faits pour peupler les déferts, non pas de folitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde; mais de familles heureufes, qui chanteroient la magnificence de Dieu fur la terre, comme les aftres l'annoncent dans le firmament. C'eft dans vos écrits vraiment infpirés, puifque l'humanité eft un préfent du ciel, que fe trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, ils le feront des peuples.

Un des moyens de favorifer la population, faut-il le dire, c'eft de fupprimer le célibat du clergé féculier & régulier. L'inftitution monaftique tient à deux époques remarquables dans l'hiftoire du monde. Environ l'an fept cents de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Meffie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganifme. Deux ou trois cents ans après la mort du Meffie, l'Egypte & la Paleftine fe remplirent de moines. Environ l'an fept cents de l'ere chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le chriftianifme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naiffance du Chrift, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent la chute du monde, un déluge, ou plutôt un incendie univerfel, un jugement de tous les hommes; &

tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaiterent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ere chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines ; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent: *procréez & multipliez*; que Dieu dit à l'homme pécheur: *laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défricherent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent au-

jourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté; qui conſume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers; qui allume durant le jour, les lumieres de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon; qui fait demander au ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou rend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance, qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en con-

traignant à des parjures secrets, ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse, un moyen de rendre aux esprits la tranquillité, c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléfiastique & le célibat militaire, l'un de profession, l'autre d'usage; il en est un troisieme de convenance, introduit par le luxe: c'est celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des causes. En même-tems que le commerce favorise la population par l'industrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les ames, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mêlange des conditions. Les arts & les talens agréables, en polissant la société, la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher, à se séduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On

ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les xeercices mâles & robustes, qui disciplinoient la jeunesse & la préparoient aux professions graves & périlleuses, font place à l'amour des spectacles, où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain esprit de patriotisme. L'oisiveté gagne dans les conditions aisées; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenses; le luxe devient un besoin; le superflu prend la place du nécessaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit se fait aux depens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & se mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd, d'avance, l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont sans cesse corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage, & la facilité d'en trouver les plaisirs, sans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être pere de famille, consomme son patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond plusieurs générations dans une seule; il

éteint sa postérité, celle des femmes dont il est payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse, plus de corps qui défende ses droits, ni ceux du peuple; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre sa fortune, & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire, l'autre se vend, & l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On sait, par l'histoire ancienne, quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut, aujourd'hui, porter les hommes au commerce; parce que la situation actuelle de l'Europe, est favorable au commerce, & que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande population est utile au bonheur du genre humain? Question oiseuse. Il ne s'agit pas, en effet, de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il suffit de les rendre heureux, pour qu'ils

ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, feroit un monſtre ennemi de la nature humaine; puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie & lui défendroit la guerre; celui-là, ſans doute, feroit un Dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

L'impôt peut être défini, le ſacrifice d'une partie de la propriété, pour la conſervation de l'autre. Il ſuit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples Sauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore. XLIII. Impôt.

Mais, lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de gouvernement: qu'elle a des poſſeſ-

ſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ſes frontieres ou ſes provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque maniere que ce ſoit au bien public, ſoient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on aſſignoit une portion du territoire pour les dépenſes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir, lui-même, des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le ſecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérables dans les premiers tems. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'état à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe

consistoit dans cette jouissance délicieuse que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie, ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grece, pour soutenir la guerre contre la Perse, fut si modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux sort de la Grece.* Quel tems & quel pays, où les taxes faisoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination, sans presqu'aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement, après même que les mœurs se furent corrumpues.

Sous le gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Euro-

pe, les nations s'occuperent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau-monde fut découvert, & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'aggrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires; & les souverains réussirent, sans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été le plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt? L'asseoira-t-on sur des déclarations? Mais il faudroit, entre le monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général; ou du moins, une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs sentimens. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau,

de guide & de frein dans la marche des gouvernemens?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour, ce qu'il ne veut pas révéler; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler? Quelle inquisition! quelle violence révoltante! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vicissitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter

ou de diminuer, au gré de ses facultés & de ses goûts, la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir; c'est attaquer le principe de son existence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oisif; d'un malheureux, un scélérat: c'est-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misere.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires: que de bras, perdus pour l'agriculture & pour les arts, sont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hérisser un royaume d'une infinité de petites barrieres; à embarrasser les portes des villes; à infester les chemins & les passages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magasins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen! Que de prisons, de galeres, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été poussés à

la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiscales!

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises, que les états se vendent les uns aux autres. Despotes insatiables, ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui sera demandée par les autres nations? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi; parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins, n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce seront vos sujets qui payeront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangeres en fera-t-il diminuer l'usage? Mais si l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fonds qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions, en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits ſur les marchandiſes étrangeres ou ſur les vôtres, l'induſtrie de vos ſujets en ſouffrira néceſſairemeut. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la maſſe des reproductions annuelles diminuera, & plus la ſomme des travaux diminuera auſſi. Alors, toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, ſeront impuiſſantes; parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eſt donc la forme d'impoſition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'eſt la taxe ſur la terre. Un impôt eſt une dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans pour celui qui en eſt chargé. Un impôt ne peut donc être aſſis que ſur un revenu annuel: car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiſſe acquitter une dépenſe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reſtituent chaque année les avances qui leur ſont faites, & de plus un bénéfice dont il ſoit poſſible de diſpoſer. On commence depuis long-tems à ſoupçonner cette importante vérité. De bons eſprits la porteront un jour à la démonſtration; & le premier gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élevera néceſſairement à un dégré de

prospérité inconnue à toutes les nations & à tous les siecles.

Peut-être n'y a-t-il, en ce moment, aucun peuple de l'Europe, à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes, les dépenses si multipliées, les besoins si pressans; par-tout le fisc est si obéré, qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & mesurés, vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient opposer à un systême d'administration, dont les avantages nous paroissent au-dessus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses peres, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit gé-

néral, feroit destructive; elle ne peut être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particuliérement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus sont à l'état, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siecles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdiroit, se verroit contraint, pour re-

retarder sa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Le sultan qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes; soit que les terres fussent réparties entre les conquérans; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire. Vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit

n'en eſt pas perdu; il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la poſſéder; il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en aſſurer la jouiſſance; il eſt écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'image du créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſous les ruines de toute eſpece de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écraſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du ſouverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe & cruelle, lui perſuadera que

des sujets riches deviennent toujours insolens; qu'il faut les ruiner pour les asservir, & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug; attendra sa délivrance d'une révolution, & sa tranquillité d'un bouleversement. Après ces mots, il faut se taire: mais parlons d'une ressource dont les souverains font une ruine; c'est le crédit public.

XLIV. Crédit public.

En général ce qu'on nomme crédit, n'est qu'un délai donné pour payer. Le crédit sup-

pose donc une double confiance; confiance dans la personne qui en a besoin, & confiance dans ses facultés. La premiere est la plus nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagemens, quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juste peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce est la consommation; mais avant que les marchandises soient arrivées aux lieux où elles doivent être consommées, il se passe souvent un tems considérable; il y a de grandes dépenses à faire. Réduisez encore le négociant à former ses achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira nécessairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en souffriront également. De ces convenances est né le crédit entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Il differe du crédit public, en ce que ce dernier est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit de-là, que le crédit est richesse pour les négocians, puis-

qu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliene une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor, qui s'ouvroit dans des tems de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée ; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiecles.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de ri-

ches productions, dont le revenu entier eſt libre; qui a toujours reſpecté ſes engagemens; qui n'a pas l'ambition des conquêtes; qui ſe gouverne elle-même: une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant; qui eſt ſurchargé de dettes; qui entreprend au-delà de ſes forces; qui a trompé ſes créanciers; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur, qui dictera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public: mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux états d'appeller dans leur ſein l'argent des autres nations? Et les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit

plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions, en raison des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourser ? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement, & tout d'un coup, les sommes empruntées par le gouvernement? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles ! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Poussez-la aussi loin qu'elle peut aller ; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne figurent qu'à raison des ventes &

achats qui se font. Couvrez d'or, si vous voulez, l'Europe entiere; si elle n'a point de marchandises dans le commerce, cet or sera sans activité. Multipliez seulement les effets commerçables, & ne vous embarrassez pas des signes; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous, sur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations? Si c'est une espece de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives; & ne se trouveront-ils pas ruinés, sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un faïancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scenes qui agitent la terre sont si variées; les empires sont exposés à de si étranges révolutions; le champ des événemens est si étendu; la politique frappe des coups si surprenans, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'est la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une situation bisarre, qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout état qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, & jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélerer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigans dans une capitale, avec un cortege de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des sujets de tout sexe voués au luxe;

inſtrumens, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſéduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpece de négoce, qui eſt, tout à la fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'état, parce que c'eſt le ſigne le plus portatif, le moins ſujet à l'altération du tems, à l'injure des ſaiſons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'état dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi-tôt que la marchandiſe eſt trop chere pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve alors l'état de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des

citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Elle devient enfin néceſſaire, cette criſe fatale aux empires, qui bouleverſe les fortunes; qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts uſuraires, des édits d'emprunt; qui déshonore le monarque par des faillites cruelles, après des engagemens ſolemnels; qui trahit les ſermens du prince & les droits des ſujets; qui perd, ſans retour, la plus ſûre baſe de tout gouvernement, la confiance publique. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres. XLV. Beaux Arts & Belles-Lettres.

Deux peuples célebres s'étoient élevés par des monumens de génie, à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'eſpece humaine.

Le chriſtianiſme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'antiquité païenne, conſerva quelques arts pour ſervir de ſoutien à l'empire de la perſuaſion, & ſeconder la prédication de l'évangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il érigea des monu-

mens de terreur & de triſteſſe, conformes aux tragiques événemens qui ſignalerent ſa naiſſance & ſes progrès. Les ſiecles gothiques nous ont laiſſé des monumens, où la hardieſſe & la majeſté reſpirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échafauds, de ſupplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des ſpectacles de ſang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modeles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvanterent les enfans dès le berceau; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perſpective éternelle d'ombres effrayantes; ils attriſterent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police ſociale. Les beaux-arts retournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſerent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe, accueil-

lit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des statues, des vases, sortirent de la poussiere des siecles & des ruines de l'Italie, pour servir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préside au dessin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie, qui contribue au plaisir des yeux; la sculpture, qui flatte les rois & récompense les grands hommes; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfanterent trois écoles de peintres originaux: tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mélange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque: telle étoit la

langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit, enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût, dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ses hardiesses, ses caprices même aux regles & aux exemples de ses anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'embléme de la coquetterie qui régnoit de son tems en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur sera dans l'histoire de la littérature, isolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts, après avoir traversé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fut pas allé disputer le Milanez à Charles-Quint,

n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres*; mais ces germes de culture & de lumiere, furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainſi dire, dans le ſang & le carnage; & le tems vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le ſeizieme ſiecle avoit été celui de l'Italie; le ſuivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui ſe rencontrerent en foule ſous ſon regne, mérita de faire une époque dans l'hiſtoire des beaux arts.

Ainſi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il reſpira dans le marbre & ſur la toile; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poéſie. Tout lui fut ſoumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui ſont uniquement du domaine de la penſée. Tout ſentit ſon empreinte. Les couleurs viſibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination; & les paſſions humaines vivifierent les deſſins du crayon. L'homme donna de l'eſprit à la matiere, & du corps à l'eſprit. Mais, qu'on l'obſerve bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puiſſante par la ſituation & l'étendue de ſon empire. L'honneur qui l'élevoit à ſes propres yeux, qui la caracté-

rifoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit fon ame, fon inftinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athenes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer fur les bords nébuleux & froids de la Tamife.

Que n'eût pas fait le génie en France fous la feule influence des loix, s'il ofa de fi grandes chofes fous l'empire du plus abfolu des rois? En voyant ce que le patriotifme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & fenfible, à créer, à jouir! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des efprits ardens & propres à l'invention, fous un ciel qui les échauffe de fes plus beaux rayons: des bras nerveux, fous un climat où le froid même excite au travail: des provinces tempérées, entre le Nord & le Midi: des ports de mer fecondés par des fleuves navigables: de vaftes pleines abondantes en grains; des coteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les efpeces: des falines qu'on peut multiplier à fon gré: des prairies couvertes de chevaux: des montagnes où croiffent les plus beaux bois: par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres reffources pour la fubfiftance, les matieres com-

communes des arts, & les superfluités du luxe. En un mot, le commerce d'Athenes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. Avec tous ces avantages de la Grece, la France auroit porté les beaux arts aussi loin que cette mere du génie; si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. L'Italienne, avec du son, de l'accent & du nombre, a pris tous les caracteres de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoise regne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des Dieux, c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie. Elle éclaire ces ames privilégiées de la nature, qui semblent placées entre les rois & les peuples, pour instruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres, pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprete commun

à toutes les autres langues, & d'inſtrumens à toutes ſortes d'idées: une langue annoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue Angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes proſateurs qui lui ont donné un caractere d'énergie & d'audace, propre à l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves. Ils oſeront penſer, agir, & ſe gouverner eux-mêmes. Elle n'eſt pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux qui ont dit les premiers, *la majeſté du peuple*; & ce ſeul mot conſacre une langue.

L'Eſpagnol n'a proprement eu juſqu'à préſent, ni poéſie ni proſe, avec une langue organiſée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & ſonore comme l'or pur, ſa marche eſt grave & meſurée, comme la danſe de ſa nation; elle eſt noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra ſoutenir un rang, acquérir même de la ſupériorité, lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mêlange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple, ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout à coup, le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpece ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi, leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiecles & des peuples à venir, aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comme l'eſpece humaine n'eſt qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténebres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des

Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les templès & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiecles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſiere en œuvre, & cette œuvre en pouſſiere?

Mais, c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiecles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace, après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulerent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare: C'EST ICI QU'IL FUT; puiſqu'il ne laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matiere & ſur le tems. Le génie d'Homere a rendu les caracteres de la lan-

gue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Ciceron au-deſſus de tous les orateurs ſacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce à hâté les progrès de l'art, par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis, pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpece humaine. L'induſtrie & l'invention, avec les jouiſſances du nouveau-monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

XLVI. Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe: filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies ailés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'O-

lympe ſur un plafond, y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires, donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des empires, qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui ferma le dernier ſiecle des belles républiques de la Grece & de Rome. Athenes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les élémens de la matiere; mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu: il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle; perſuadé que l'homme n'a pas beſoin de la ſcience, mais des mœurs pour être heureux. Platon, ſon diſciple, quoique phyſicien, quoique inſtruit des myſteres de la nature par ſes voya-

ges en Egypte, donna tout à l'ame & presque rien à la nature, noya la philosophie dans la théologie, & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité, mais elle fut médiocrement suivie de ses contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems ressuscita les atômes de Démocrite, qui, sans doute, balancerent les quatre élémens d'Aristote; & dans cet équilibre de systême, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînerent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formerent des écoles: car aussi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonstances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjuguée par la Macédoine, & dissoute par les Romains. Alors, les calamités publiques tournerent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que philosophes; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout

pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans les véritable champ de la philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut preſqu'entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſiere des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monumens, ſans en jouir; & l'Europe, quelques débris ſans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan, enſeveli par-tout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit. La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haines, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philofophie. Ariftote étoit entre leurs mains, fauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces deftructeurs des empires avoient quelques fciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aftronomie & la géométrie alloient avec eux fur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévaftoient & repeuploient. La médecine les fuivit par-tout. Cette fcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que fon affinité avec la chymie & la phyfique, les rendit auffi fameux que l'aftrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philofophes, conferverent la tradition des véritables fciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariftote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent adapter la philofophie du paganifme avec les codes Hébraïques de Moïfe & de Jefus? Cette confufion des fyftêmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des fciences. Le théologien renverfoit les matériaux qu'apportoit le philofophe. Celui-ci fappoit par les fondemens l'édifice de fon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de fable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothi-

que & bifarre; c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépite de ſiecle en ſiecle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols; elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte du nouveau-monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au ſein des ténebres. Un moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée: elle jetta ſes cris; elle lança ſes foudres: mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial: mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomenes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pytha-

gore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gaſſendi remuoit les élémens de la philoſophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Deſcartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tourbillons ingénieux & ſubtils. Preſqu'en même-tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peſer l'air; Paſcal meſuroit la hauteur de l'atmoſphere ſur les montagnes d'Auvergne; & Boyle, en Angleterre, vérifioit & conſtatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Deſcartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'inſtruire. Son doute méthodique fut le plus grand inſtrument de la ſcience, & le ſervice le plus ſignalé qu'on pût rendre à l'eſprit humain, dans les ténebres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus conſacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait ſentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philoſophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale

découvroit des faits, la philoſophie rationelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre concouroient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algebre appliqué à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chute des corps ſur la terre, il vit entre les mouvemeus des aſtres, des rapports, qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjectura l'origine de la lumiere; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changerent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâterent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiecles n'avoit pu les

amener, & montra le chemin de la vérité. En même-tems, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls aient tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mêlange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les philoſophes, & les philoſophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'égliſe ſe diſoit univerſelle, le pape ſe diſoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ſes habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & ſur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient

par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolatrie, ou dans *l'inscience & l'incuriosité* de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines, par la découverte des erreurs de la superstition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de physique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'aggrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monumens éternels à l'accroissement de la philosophie; deux académies où tous les savans de l'Europe vont puiser & verser leurs lumieres. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mysteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de découvertes dans les arts & dans les sciences; les secrets de l'électricité, les causes de l'aurore boréale. C'est de-là que sont sortis les instrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux; pour rendre potable l'eau de la mer; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de semence & de peine.

Aristote avoit régné dix siecles dans toutes les écoles de l'Europe; & les chrétiens, après avoir

perdu les traces de la raifon, n'avoient pu la retrouver que fur fes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la fuite de ce philofophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Defcartes avoit donné le fil, & Newton des ailes, pour fortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diffipé les préjugés, & l'analyfe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Defcartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Newton; après les mémoires des académies de Florence & de Leipfick, de Paris & de Londres, il reftoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des fciences & de la philofophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui font forties de l'efprit humain depuis la théologie jufqu'à l'infectologie; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiffeau jufqu'à l'épingle: ce dépôt des lumieres de toutes les nations caractérifera, dans les fiecles à venir, le fiecle de la philofophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité fur la terre. C'eft elle qui lie, éclaire, aide & foulage les humains. Elle leur donne tout, fans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le facrifice de leurs paffions, mais un emploi jufte, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, difpenfatrice de fes dons, interprête de fes droits,

elle consacre ses lumieres & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus: ingrats, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumiere gagne insensiblement un plus vaste horison. Une espece d'empire s'est formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres, les systêmes de politique s'aggrandiront, & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une chose utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état, sans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humanisent les hommes puissans, charment le

loisir

loisir des riches, instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression, parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumieres est devenu nécessaire à l'industrie, & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne se peut cultiver sans quelqu'étude, ou sans des connoissances transmises & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain, seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre plusieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions; l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie

des puiſſances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne ſe trouveroit pas un ſeul défenſeur du droit public! Bientôt ce royaume ſe précipiteroit, avec ſa fortune, ſon commerce, ſes princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix? Les Mœurs.

XLVII. Morale. Il y a des bibliotheques entieres de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils ſont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs diſciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entr'eux. S'il y a une morale univerſelle, elle ne peut être l'effet d'une cauſe particuliere. Elle a été la même dans les tems paſſés, elle ſera la même dans les ſiecles avenir; elle ne peut donc avoir pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans; les Romains ont eu des dieux méchans; l'adorateur ſtupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple ſe fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons,

& les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs austeres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passageres. Si les ministres de la religion ont paru penser autrement, c'est que par leur systême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils disposoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Le masque est tombé.

Au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espece humaine. C'est à ce double but que ses regles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant, éternel, est dans l'homme même,

dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre ; ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & publique; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haine, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être; mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes ſenti-

mens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiffent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuifibles. Comment fe déterminer à punir le coupable, fi l'on n'écoutoit que la compaffion? Comment fe défendre des partialités, fi l'on ne prenoit confeil que de l'amitié? Comment ne pas favorifer la pareffe, fi l'on ne confultoit que la bienfaifance? Toutes ces vertus ont un terme, au delà duquel elles dégénerent en vices; & ce terme eft marqué par les regles invariables de la juftice par effence: ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en fociété, & par l'objet conftant de cette réunion.

Ce terme, il eft vrai, n'a point encore été connu; mais comment auroit-il pu l'être, puifque l'intérêt commun ne l'étoit pas lui-même? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les tems, on s'eft formé des idées fi différentes des vertus & des vices; pourquoi, jufqu'ici, la morale a paru n'être parmi les hommes qu'une chofe de pure convention. Que tant de fiecles fe foient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une fcience fi importante à notre félicité, c'eft un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en fociété, n'ayant

ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'eſt ni ne peut être parmi eux d'autre lien ſocial que celui de leur intérêt commun. Que rien ne peut convenir à l'ordre des ſociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les compoſent. Que c'eſt-là ce qui détermine néceſſairement le vice & la vertu. Qu'ainſi nos actions ſont plus ou moins vertueuſes, ſelon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la ſociété. Qu'elles ſont plus ou moins vicieuſes, ſelon que la ſociété en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non: c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie eſt elle un vice? Parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un magiſtrat ou un général, que dans un particulier? C'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvéniens pour la ſociété.

Puiſque la ſociété doit être utile à chacun de ſes membres, il eſt de la juſtice que chacun de ſes membres ſoit utile à la ſociéte. Ainſi, être

vertueux, c'eſt être utile; être vicieux, c'eſt être inutile ou nuiſible. Voilà la morale.

Oui, la voilà cette morale univerſelle: cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés; cette morale qui ne peut ainſi varier que dans ſes applications, mais jamais dans ſon eſſence, dans ſon principe: cette morale, enfin, à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les gouvernemens n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiecles s'écoulerent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire dans la diſtribution des empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder; quand, par une colluſion ſacrilege

entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive; que cimenter l'eſclavage par le mépris des biens & des ſciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégraderent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux: car, s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fonds de bonheur.

Environ deux ſiecles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau-monde, ſemblerent recueillir en même-tems toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des maladies, pauvres & ſales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & ſuperſtitieuſes avec toutes les ſources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais auſſi l'amour des richeſſes corrompit toutes les autres nations.

Que ce ſoient la guerre ou le commerce qui introduiſent de grandes richeſſes dans un état, elles ſont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce ſont d'abord les hommes les plus puiſſans qui s'en emparent. Alors, comme les richeſſes ſe trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles ſe confondent dans l'eſprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aſpiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aſpire, ſans le ſavoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des

tréſors, ſans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richeſſes que par la volupté ou l'oſtentation du luxe. Par ce double uſage, elles corrompent, & le citoyen qui les poſſede, & le peuple qu'elles faſcinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'eſt alors qu'on voit l'honneur de profeſſion ſe détourner, s'obſcurcir & ſe perdre, dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fauſſe conſidération où parviennent les richeſſes, ſe joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle ſource de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'eſt pas aſſez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de ſon eſprit, ou de ſon luxe, ou de ſa table. Si les richeſſes corrompent en conduiſant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaiſirs? La miſere vend la chaſteté; la pareſſe vend la liberté; le prince vend la magiſtrature, & les magiſtrats vendent la juſtice; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſide, de paix ou d'échange.

Tels ſont les trafics ſordides qu'introduit l'amour des richeſſes dans un pays où elles ſont tout,

& où la vertu n'eſt rien. Mais il n'eſt point d'effets ſans cauſes. L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de maniere que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir, ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les regles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop

ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe, & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élévée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſeres; comme ils le ſont aux yeux de l'Etre ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux ſouverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés

des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fideles & effrayantes peintures feroient gravées fur le marbre de leur tombe, & accuferoient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

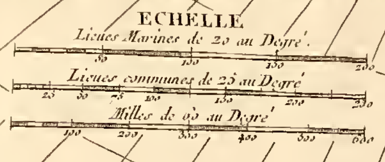
Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu fans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perfuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me fuis fenti le plus fouvent accablé de mon fujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes eſſais ont commencé! Puiſſe, fous les auſpices de la philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations fauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, fera fans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi au bonheur de mes femblables, & préparé

peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, & la consolation de mes derniers instans.

Fin du dix-neuvieme & dernier Livre.





PARTIE DU NORD DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE et POLITIQUE des Etablissemens et du Commerce DES EUROPÉENS dans les deux INDES

Dressée par M. Bonne Mtre. de Mathématiques

BAYE DE BAFFIN

GROENLAND

DETROIT DE DAVIS

ISLE JAMES

Cercle Polaire Arctique

BAYE D'HUDSON

DETROIT D'HUDSON

LABRADOR

BAYE JAMES

ESKIMAUX

CANADA

L. SUPERIEUR

L. MICHIGAN

L. ERIÉ

ONTARIO

IROQUOIS

QUEBEC

TERRE NEUVE

G. DE ST LAURENT

ACADIE

PENSILVANIE

VIRGINIE

CAROLINE

GEORGIE

LOUISIANNE

FLORIDE

GOLFE DU MEXIQUE

Tropique du Cancer

Grand Banc de Terre Neuve

André sculp.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce ſeptiéme Volume.

A.

ABEILLES, raiſons qui portent à croire que cet inſecte a été tranſporté d'*Europe* en Amérique, *Page* 103

Académie des Sciences de Paris, ce que les Sciences & les Arts doivent à cette Académie, 383

Agriculture (l'), eſt la ſource du commerce, 303, & la véritable richeſſe des états, 304. L'Angleterre eſt la premiere nation qui encourage l'agriculture, 305. Elle eſt imitée par l'Allemagne & par l'Eſpagne, 307. L'agriculture produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes, 308. La propriété & la ſûreté font proſpèrer l'griculture, 309. Le gouvernement doit protéger les cultivateurs avant toutes les autres claſſes de citoyens, 310. Honorer les arts de luxe plus que la culture, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature, 311. Plus le cultivateur eſt privé des jouiſſances que procurent les arts à ceux qui

les professent, plus l'état lui doit de dommagemens & de protection, 312. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend un peuple agricole & commerçant, 313. Le systême opposé est la source des calamités, 314

Alatamaha, riviere d'Amérique dans la Géorgie, 78

Albermarle (le lord), obtient de Charles *II* la propriété de la Caroline, en société, 62

Allemagne, gouvernement de cet empire, 209. Histoire des changemens arrivés dans sa constitution, 211, & *suiv.* Les grands soumis aux loix par l'empereur Maximilien, 212. L'europe doit à l'Allemagne ses progrès dans la Législation, 212. Pourquoi l'Allemagne ne jouit pas de la force & de la considération qu'elle devroit avoir, 213

Allemands (les), adoptent la maniere de combattre des Suisses, 264. Leur supériorité dans l'art de fondre & de travailler les métaux, 317

Amsterdam, capitale des Provinces-Unies; sa part dans l'administration de la République, 220

Anabaptistes ou *Quakers* (secte des), son origine, ses dogmes, & son systême religieux & politique, 2 & 3. Ses progrès, 5

Anaxagore, philosophe Grec, écrit sur la physique, 374

Anaximandre, philosophe Grec, écrit sur la physique, *ibid*

Anaximène, philosophe Grec, écrit sur la physique, *ibid.*

Angleterre, à quoi ce royaume doit sa constitution; 214.

Eſt la premiere qui abat la puiſſance eccléſiaſtique & l'autorité royale, *ibid.* Précautions qu'elle prend contre le pouvoir de ſes rois, 215. Son gouvernement devroit ſervir de modele à la poſtérité, 216. Combinaiſon des différens pouvoirs de cet état, 216. *& ſuiv.* Influence du commerce ſur ſa proſpérité, 283. S'empare de l'empire de la mer, 279. Récompenſes accordées en Angleterre, pour l'encouragement de la marine 282. Moyens employés pour le même objet, 283. L'Angleterre enviſage le commerce comme le ſoutien d'un peuple éclairé, 290

Anglicans, font des efforts inutiles pour faire admettre une puiſſance eccléſiaſtique dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 149

Anglois (les), étendue de leurs poſſeſſions en Amérique, 95. S'efforcent de ſe paſſer des nations du Nord pour leurs munitions navales, 108. Moyens qu'ils employent & leur réuſſite, 109. Déchargent de tous droits l'importation des fers de l'Amérique, 113. Avantages que les Anglois retirent de ce règlement, 115. Tentent de cultiver la vigne en Amérique, 116. Tous les eſſais ſont infructueux, 117. Eſſayent de tirer de la ſoie de la Caroline, 118. Règlemens pour cet objet, 119. Profitent, pour peupler leurs colonies, des hommes que l'intolerance chaſſe des autres pays d'Europe. 121. Raiſons qui font croire que les colonies Angloiſes réuſſiront plutôt dans les ſciences que les autres colonies, 123. *& ſuiv.* Peuplent leurs colonies d'étrangers qu'ils

font enrôler dans les différens pays de l'Europe, 124. Artifices honteux qu'on employe dans ces enrôlemens, 125. & *suiv.* Population des provinces Angloises de l'Amérique Septentrionale, 134. Causes de leur grande population, *ibid.* & *suiv.* Tableau des mœurs qui y regnent, 136. & *suiv.* Bonheur dont les peuples y jouissent, 137. Especes de gouvernemens qui y sont établis, 140. La puissance ecclésiastique y est rejettée, malgré les efforts des Anglicans, *ibid.* Toutes les sectes y ont part à l'administration, les Catholiques seuls en sont exclus, & pourquoi, *ibid.* Causes des différentes administrations reçues dans ces colonies, 145. Se ressentent encore des vices du gouvernement féodal, 150. Especes de monnoies qui y ont cours, 152. Le parlement d'Angleterre accorde aux colonies le droit d'avoir des manufactures, & à quelles conditions, 155. & *suiv.* Conduite tyrannique du parlement d'Angleterre envers les colonies, 157. & *suiv.* Tableau de la situation de l'Angleterre à la paix de 1763, 160. Le parlement demande aux colonies de supporter une partie des dettes de la nation, 163. Justice de cette demande, *ibid.* Mécontentemens à l'occasion de l'acte du timbre, 165. Moyens employés pour faire cesser cet impôt, 166, & leur réussite, *ibid.* Raisons des colonies pour reclamer contre les nouvelles taxes imposées par le parlement, 168 & 169. Les colonies Angloises prétendent, avec justice, régler elles-memes leurs charges publiques, 170. & *suiv.* Objections qui leur sont faites par l'Angleterre, 171. Discussion des prétentions respectives du parlement d'Angleterre & des colonies de l'Amérique, pour la maniere d'asseoir

les impôts dans cette partie du nouveau-monde, 173 *& suiv.* Examen du systême d'indépendance des colonies Angloises envers la métropole, 182. *& suiv* Dangers qui résulteroient pour les colonies des autres nations de la séparation des colonies Angloises d'avec l'Angleterre, 183

Animaux domestiques, la domesticité des animaux inconnue en Amérique avant l'arrivée des Européens, 103. Ceux qui y ont été transportés ont presque tous dégénéré, 105

Annapolis, Capitale du Maryland, 54

Apalaches (les), montagnes d'Amérique, 78

Arabes (les), l'Europe leur doit la renaissance de la philosophie & des sciences, 377

Arioste (l'), son ouvrage est plutôt un labyrinthe de poésie qu'un poëme, 366

Aristide, célebre archonte d'Athènes, met un impôt sur toute la Grèce; nom que les Grecs donnerent a cet impôt, 345

Aristote, disciple de Platon, écrit sur l'homme & sur les animaux, 375. Ses écrits conservés chez les Arabes, 377

Armada (l'invincible), nom de la fameuse flotte de Philippe II, roi d'Espagne, 274. Elle est détruite par les Anglois, 275

Arts (les, enfans du génie & de la paix, ont pris naissance en Asie, 315. De-là ils sont transportés en Italie, 316. Etat des arts chez les différentes nations de l'Europe, *ibid.* La liberté est l'élément des arts, 318. Les manufactures contribuent au progrès des arts & des sciences, 319. Après la culture des terres, celle des

arts convient le plus à l'homme, 320. Les arts civilisent les nations, 321. Les arts sont soumis à l'influence du climat, 322 *& suiv.* à la situation politique des états, à la fécondité des terres, & au caractère des peuples, 323. Les priviléges exclusifs sont ennemis des arts, 325. Parmi les arts, les uns sont propres à être exercés dans les campagnes, & les autres dans les villes, 326

Ashley (l'), riviere de la Caroline Méridionale, 77

Ashley (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62

Asie, la stabilité des empires y fonde les arts, 335

Averroës & *Avicenne*, philosophes Arabes, conservent la tradition des sciences, 377

Augusta, ville de l'Amérique dans la Georgie, 81

B.

BACON, officier Anglois, chef d'une revolte contre Berčteley, gouverneur de la Virginie, 41

Bacon, moine Anglois, invente la poudre à canon, 378

Bacon (le chancelier), prédit les découvertes faites depuis lui en philosophie & en physique, 379

Baltimore, Anglois persécuté pour cause de religion, cherche un asyle en Virginie, 49. Fonde la colonie du Maryland, *ibid.* Il est successivement destitué par Cromwel, retabli par Charles II, menacé par Jacques II, & enfin privé de son gouvernement par Jacques II, 50. Cette famille a conservé le droit de nommer au gouvernement du Maryland, 144

Bataille (la), ancien nom de la cavalerie dans les armées, 259

Bayle, applique la méthode du doute Cartésien aux opinions les plus consacrées, 379

Bedfort (le duc de) médaille frappée en Angleterre en son honneur, & à quelle occasion, 306

Belles-Lettres & *Beaux-Arts* (les), sont la décoration de l'édifice de la société, 363. La religion Chrétienne est moins favorable aux Beaux-Arts que le Paganisme, *ibid.* Les Beaux-Arts à leur renaissance sont accueillis à Rome, 364; & dans le reste de l'Italie, 365. Les guerres de Charles VIII & de Louis XII en Italie, transportent en France quelques germes de littérature, 366. Le dix-septieme siecle est le siecle de gloire ponr la France, sous Louis XIV, 367. Ce que l'on pourroit espérer du génie des François, si la législation étoit aussi favorable que le climat, 368. Insinuence du langage des peuples sur leur progrès dans les Belles-Lettres; & caractère des langues différentes de l'Europe, 369. C'est par les Beaux-Arts que l'homme jouit du passé comme du présent, 372

Berkeley (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62

Berkeley, gouverneur de la Virginie, 39. Son attachement à la maison royale d'Angleterre, *ibid.* Révolte de la colonie contre lui, 41.

Boussole (la), cette invention donne l'Amérique à l'Europe, 273

Boyle, physicien Anglois, vérifie les expériences de Paschal & de Toricelli, 379

Bretons, subjungués par César, 232

Brutus & *Caton*, les plus vertueux des Romains, n'on à choisir qu'entre deux attentats, 240

C.

CANADA, la conquête de ce pays par les Anglois, y donne lieu à une nouvelle législation, & quelle elle est, 145

Capitation, combien cette imposition est humiliante, & combien elle est difficile à asseoir avec équité, 347

Caroline (la), colonie Angloise de l'Amérique, 62. Sa situation & son étendue, *ibid*, Sa législation tracée par le célèbre Locke, *ibid*. La tolérance religieuse en est la base, *ibid*. Vices de la constitution politique de ce pays, 65. Les violences auxquelles se portent les propriétaires de cette colonie, occasionnent une revolte, 67. La couronne Angloise en reprend le gouvernement, 68. Climat & productions de cette colonie, *ibid*. Variétés de son sol, 69. Sa population, 70. S'adonne à la culture du riz & de l'indigo, 71. Exportations des deux Carolines, 75

Carteret, chevalier Anglois, obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62

Carthage, ce qu'étoit la marine de cette république, 272

Caton & *Brutus*, les plus vertueux des Romains, n'ont à choisir qu'entre deux attentats, 240

Cavalerie (la), préférence qui lui est donnée dans les armées sur l'infanterie, enleve aux Romains leur gloire & leurs succès, 259. Ne peut servir pour l'attaque & la défense des villes & des châteaux, 260

César (Jules), subjugue les Helvétiens, les Gaulois & les Bretons, 232

Charles I, roi d'Angleterre, abandonne les Catholiques, auxquels il s'étoit attaché, 49. Donne quelques encouragemens à la marine, 280
Charles II, roi d'Angleterre, état de la marine Angloiſe ſous ce prince, 281
Charles-Quint, empereur & roi d'Eſpagne; ſes démêlés avec François I, roi de France, donnent naiſſance au ſyſtême actuel de politique, 245. Son génie l'emporte ſur celui de ſon rival, *ibid.* Accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle, 247
Charles VII, roi de France, eſt le premier qui garde des troupes armées en tems de paix, 261
Charles-Town, capitale de la Caroline Méridionale, ſa ſituation, 77
Charter governement, nom Anglois d'une eſpece d'adminiſtration démocratique; quels pays y ſont ſoumis dans les colonies Angloiſes, 144
Chéſapeak, nom d'une baie ſituée en Amérique, avantages qu'elle procure à la Virginie & au Maryland, 53
Chicane (la) fléau des états policés, 151
Chriſtianiſme (le), ſon origine & ſes progrès, 189. Les richeſſes & l'autorité du clergé ſont cauſe du ſchiſme des différentes ſectes, 191. Erige des monumens de terreur & de triſteſſe à la place des images riantes du Paganisme, 363
Cicéron, l'harmonie & la raiſon ont mis cet orateur au-deſſus de tous les orateurs ſacrés, 373
Clarendon (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 62
Clergé (le), les richeſſes & l'autorité le conduiſent à un deſpotisme intolérable; 191. Les rois ne peu-

vent augmenter leur pouvoir, ſans diminuer celui du clergé, 199. Le clergé eſt un profeſſion ſtérile pour la terre, lorsqu'il s'occupe à prier, 310; & eſt le plus cruel ennemi des états, lorsqu'il eſt animé de l'eſprit de perſécution, 311

Colbert, met le commerce de luxe entre les mains des François, par l'établiſſement des manufactures, 291

Colliton, chevalier Anglois, obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 62

Colomb (Chriſtophe), par la découverte de l'Amérique, il ranime les bras de toute l'Europe, dont Luther, dans le même tems ranimoit les eſprits, 199

Commerce (le), influe autant que la guerre ſur la prépondérance des nations, 269. Quels peuples s'adonnerent les premiers au commerce, 285. Les Croiſades apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 286. Les Portugais vont établir leur commerce aux Indes Orientales, & les Eſpagnols en Amérique, 287. Les Eſpagnols deviennent pauvres avec tout l'or de l'Amérique, & les Hollandois s'enrichiſſent par leur commerce, *ibid.* Progrès du commerce de la Hollande, 288. La liberté & la tolérance, cauſes de la proſpérité de cette république, 289. L'Angleterre ouvre les yeux ſur les avantages du commerce, 290. Etabliſſement des manufactures en France, ſous Colbert, 291. Avantages & inconvéniens moraux attachés au commerce, 293. *& ſuiv.* Connoiſſances & lumieres qu'exige la profeſſion du commerçant, 295. L'ame du commerce eſt la liberté, 298. Tableau des guerres de commerce, 300 *& ſuiv.*

Connecticut, province Angloiſe de l'Amérique Septen-

trionale ; à quelle espece de gouvernement elle est soumise, 144
Constantin, faute qu'il fit de ne pas réunir en sa personne le pontificat à l'empire, 191
Cooper, (la), riviere de la Caroline Méridionale, 77
Copernic, fait revivre le systême imaginé par Pythagore, que le soleil est au centre du monde, 378
Craven (le lord), obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en société, 62
Crédit, ce que c'est que le crédit public & le crédit particulier, 355. L'usage du crédit public ignoré des anciens gouvernemens, 357. Le crédit public est moins ruineux pour certaines nations que pour d'autres, *ibid.* Danger des emprunts publics, 358 *& suiv.* Leur fin est nécessairement une banqueroute publique, 361 *& suiv.*
Créoles, leurs différences physiques & morales d'avec les Européens, 121. Pourquoi les Créoles sont moins propres aux sciences que les Européens, 122
Croisades (les), apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 286, 316. Sont la cause de la richesse des muines, 338
Cromwel, persécute les Quakers, 9 & cherche en suite à les attirer dans son parti, *ibid.*

D.

DANOIS (les), soumis au gouvernement despotique, 201
Delaware (la), riviere d'Amérique sur laquelle est située Philadelphie, 30
Delaware, gouverneur de la Virginie, son caractere, 33. Services qu'il rend à sa colonie, *ibid.*

Démocrite, philosophe Grec, son syſtême, 374, 375
Desceartes, briſe les chaînes dont l'eſprit humain étoit enveloppé, 379
Déſertion, moyens tyranniques employés pour empêcher la déſertion des ſujets d'un royaume dans un autre, 129 & *ſuiv.* Réflexion ſur cet attentat contre le droit naturel, *ibid.* & *ſuiv.* Invitation à l'Angleterre d'être la premiere à faire ceſſer cette iniquité, 133
Deſpotiſme, ce que c'eſt que cette eſpece de gouvernement, 201 ; à quelle dégradation il conduit les hommes, *ibid.* Le deſpote eſt criminel, même lorſqu'il eſt juſte, 203
Doge, premier magiſtrat de Veniſe, 230
Drake, amiral Anglois, honneurs qu'il reçoit ſur le vaiſſeau avec lequel il avoit fait le tour du monde, 380, 381
Dumplers, ſecte qui s'établit dans la Penſilvanie, 17 Son origine & ſes progrès, *ibid.* Leur genre de vie, 18. Leur morale & leurs dogmes, *ibid.* Leur maniere de ſe nourrir & de ſe vêtir, 19. Simplicité de leurs mœurs, 20 & *ſuiv.*

E.

EDENTON, ville de la Caroline Septentrionale, 77
Egalité parmi les hommes, eſt la baſe de la ſecte des Anabaptiſtes, 4
Eliſabeth, reine d'Angleterre, encouragemens qu'elle donne à la marine, 280
Encyclopédie (l'), révolution opérée dans les eſprits par ce grand ouvrage, 307. Ce dépôt des lumieres

caractérisera dans les siécles à venir le siécle de la philosophie, 383

Epicure, philosophe Grec, ressuscite les opinions de Démocrite, 573

Espagne (l') est sous un gouvernement absolu, 227. Céde la prépondérance a la France, par la paix des Pyrennées, 247. Tableau de la guerre pour la succession d'Espagne, 248 & *suiv.*

Espagnols (les), perfectionnent la discipline militaire des Suisses, & rendent leur infanterie formidable, 264

Esprit des Loix (l'), l'horison du génie est aggrandi par cet ouvrage célebre, 307

Euphrate, nom de la ville que fondent en Amérique les Dumplers, & sa description, 18

F.

FREDERIC II, roi de Prusse, actuellement régnant, change les principes de la guerre, & éleve l'art militaire à son plus haut degré, 267

Fénélon, archevêque de Cambrai; ses ouvrages ont pour but de rendre les rois bons & les peuples heureux, 336

Finance (la), le plus grand fleau des états policés, 152

Floride (la), colonie de l'Amérique, son histoire, 85. & *suiv.* Cédée par les Espagnols à l'Angleterre, 91. Les Anglois donnent des encouragemens aux habitans de cette colonie, 92. Moyens pour la rendre florissante, *ibid.*

Fortifications (l'art des), prend naissance chez les Hollandois, 266

France (la), obtient la prépondérance ſur l'Eſpagne, par la paix des Pyrennées, 247. Jouit un inſtant de l'empire des mers, 278

François (les), ancien gouvernement de ce peuple, 223. Les longues guerres contre l'Anglererre opèrent des changemens dans la forme du gouvernement, 224. L'autorité des rois affermie depuis Louis XI, 225. Les grands abaiſſés ſans que le peuple y gagne, *ibid.* Politique des rois d'abaiſſer l'un par l'autre les ordres de l'état, pour dominer ſur tous, 226. L'amour du plaiſir, du luxe & de l'intrigue arrête en France les progrès du deſpotiſme, *ibid.* Les François imitent la maniere de combattre des Suiſſes, 264. Achetent des Anglois le métier à bas, & ſurpaſſent tous les peuples dans l'art de perfectionner les matieres de luxe, 317

François I, roi de France; ſes démêlés avec Charles-Quint donnent naiſſance au ſyſtème actuel de politique 245. Son génie céde a celui de ſon rival, *ibid.*

Franklin, célebre Penſilvain forme la bibliothéque de Philadelphie, 32. Raiſons philoſophiques qu'il donne de la multiplication des habitans dans les colonies Angloiſes, 135

Fox (George), fondateur de la ſecte des Anabaptiſtes, 5. Son caractère, *ibid.*

G.

GALILEE, devine la figure de la terre, & invente le téleſcope, 378

Gaſſendi, fait revivre le ſyſtême d'Epicure fut les atômes, 379

Gaulois fubjugués par Céfar, 232

Géorgie (la), colonie Angloife de l'Amérique, 78. Pourquoi ainfi nommée, *ibid.* Ses commencemens, 79. Obftacles qui s'oppofent aux progrès de cette colonie, 81. Premiers réglemens qui y font établis, 82. & *fuiv.* L'angleterre lui en donne de plus fages, 84.

Gouvernement, pourquoi les hommes ont befoin de ce lien, 194. Pourquoi tous les gouvernemens font directement oppofés au but de leur inftitution, 197. Examen des différentes efpeces de gouvernement, *ibid.* Sur quel efprit eft fondé le gouvernement des Turcs, 200. Quel eft celui des Ruffes & des Danois, 201. Gouvernement de la Suéde, 203. & *fuiv.* De la Pologne, 207. & *fuiv.* De l'Allemagne en général, 209. Gouvernement de l'Angleterre, 214. & *fuiv.* Des Provinces-Unies, 219. & *fuiv.* De la France, 223. & *fuiv.* De l'Efpagne, du Portugal & de l'Italie, 227. & *fuiv.* Tous les peuples du Midi de l'Europe femblent nés pour le gouvernement defpotique, 228. Gouvernement de Venife, 229. & *fuiv.* Gouvernement des Suiffes, 232. & *fuiv* Réflexions générales fur les différens gouvernemens de l'Europe, 236. La fcience du gouvernement eft la plus digne d'occuper les meilleurs génies, 237. Ufage de la Chine, que les gouvernemens Européens devroient imiter, 238. L'intérêt du gouvernement ne doit être que celui de la nation, 240. C'eft le gouvernement qui fait les hommes bons ou méchans, *ibid.*

Granville, un des propriétaires de la Caroline, veut affervir les Non-Conformiftes au rit Anglican, 61. Suites de cette violence, *ibid.*

Grèce (l'ancienne), doit la fondation de ses états à des brigands, 198. Sa population, 332

Grecs (les), l'art de la guerre institué par eux, & perfectionné par les Romains, 258

Guerre (art de la), les Romains perfectionnent cet art institué par les Grecs, 258. Ancienne maniere de combattre chez les Romains, 259. La préférence accordée par la suite à la cavalerie sur l'infanterie; cause de leurs défaites, *ibid.* Le même vice éternise les guerres entre la France & l'Angleterre, 260. Charles VII, roi de France, est le premier qui conserve des des troupes sur pied en tems de paix, 261, Les autres souverains imitent cet exemple, & s'en servent pour asservir leurs peulpes, *ibid.* L'invention de la poudre à canon met encore plus les armes sous la dépendance des rois, 262. La maniere dont les Suisses combattent les Bourguignons, les rend fameux, & engage les souverains à prendre ces peuples à leur solde, 263. Les allemands, & les François ensuite, adoptent la maniere des Suisses, 264. Les Espagnols perfectionnent la discipline des Suisses, *ibid.* A mesure que l'infanterie augmente dans les armées, la guerre s'étend de plus en plus, *ibid.* L'art des fortifications prend naissance en Hollande, 266. Ce que l'art militaire doit à Louis XIV, 267. Cet art porté à sa plus grande perfection par le roi de Prusse régnant, 267. L'état de guerre est presque actuellement l'état naturel en Europe, 268. Inconvéniens qui en sont la suite, 269. & *suiv.* Le gouvernement militaire conduit nécessairement au despotisme, 270

Guillaume III, roi d'Angleterre; pacte des Anglois avec ce prince, 215
Gustave Adolphe, roi de Suéde, enchaîne le Nord de l'Europe à la suite de ses victoires, 247

H.

Hebreux (les), combien il leur fallut de tems pour former une nation, 197
Helvétiens, ancien nom des Suisses subjugués par César, 232
Henri VIII, L'Angleterre, sous le régne de ce prince, est obligée de louer des vaisseaux, 280
Histoire Naturelle de M. de Buffon, ouvrage aussi grand & aussi noble que son sujet, dispose les esprits à s'attacher aux objets utiles, 307
Hollande (la), s'empare de l'empire de la mer, 276. L'angleterre le lui dispute, 277, & le lui enleve, 279
Hollande (la), une des Provinces-Unies, sa part dans l'administration de la république, 220
Hollandois (les), progrès de leur commerce, 288. La liberté & la tolérance en sont les principales causes, 289
Homere, son génie a rendu ineffaçables les caractères de la langue Grecque, 372
Homme, L'homme est né pour vivre en société, & pourquoi, 194
Honorius, empereur Romain, réunit en province Romaine la Germanie, la Gaule, la Bretagne & l'Helvétie, 232

I.

Impot, ce que c'eſt que l'impôt, 343. Sa deſtination légitime, & ſur qui il étoit aſſigné autrefois, 344. Les Grecs & les Romains connoiſſoient peu les impôts, 345. La paſſion des conquêtes eſt cauſe de leur augmentation en Europe, 346. La capitation eſt un impôt humiliant, & difficile à aſſeoir avec équité, *ibid.* L'impôt ſur les conſommations ne doit jamais porter ſur les denrées de premiere néceſſité, 348. Inconvéniens de l'impôt ſur les marchandiſes étrangeres, 349. L'impot le plus convenable aux intérêts publics & aux droits des citoyens, eſt la taxe ſur la terre, 350 & *ſuiv.* Lorſque le ſouverain met des impôts ſans le conſentement de la nation, c'eſt un acte de deſpotiſme, 352 & *ſuiv.*

Imprimerie, ce que la raiſon & les ſciences doivent à l'invention de cet art, 384

Indigo, plante en uſage dans la teinture, 72

Infanterie, l'uſage de l'infanterie augmentant dans les armées, fait ceſſer la milice féodale, 264

Inquiſiteur, magiſtrat de la république de Veniſe, ſes fonctions & ſon pouvoir, 231

Italie, adopte la premiere les cérémonies & les ſpectacles, 316. Et eſt en poſſeſſion des arts avant le reſte de l'Europe, *ibid.*

J.

Jacques I, roi d'Angleterre, mépris des Anglois pour ce prince, 230. Donne quelques encouragemens à la marine, 280

Jacques II, roi d'Angleterre, rétablit la marine Angloise, 281
James (la), riviere d'Amérique dans la Virginie, 53
James-Town, premier établissement des Anglois dans la Virginie, 37, 54
Juifs (les), leur gouvernement théocratique, 198

L.

LANGUES, caractère des langues des différentes nations de l'Europe, 369. La langue Allemande est la langue originelle de l'Europe, 371
Législation, quel doit être le but de toute législation, & moyens à employer pour y parvenir, 145. En quoi elle exige le plus d'attention, 146. Vues générales pur la législation d'une peuplade naissante, *ibid.* ce que l'on doit, en fait de législation, aux opinions & aux habitudes, 147. Attention que le législateur doit donner à la distribution des terres, 150
Leibnitz, pousse la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire, 380
Lépante (bataille de), fameuse bataille navale entre les Chrétiens & les Turcs, 274
Locke, célebre philosophe Anglois, donne des loix à la Caroline, 62. Plus métaphysicien que politique, 65. Par la force de son raisonnement, il fait évanouir tous les spectres de l'imagination, 381
Louis XI, roi de France; l'abaissement des grands de son royaume, le rend plus puissant que ses prédécesseurs, 225

Louis XIV, roi de France, accusé d'aspirer à la monarchie universelle, 247. Ce prince n'avoit rien de ce qui fait les héros conquérans, *ibid.* Sa grandeur a dû l'étonner lui-même, 248. L'art militaire lui est redevable de plusieurs usages, 267. C'est à lui qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes en Europe, 268

Lucrece, philosophe Romain, écrit au milieu des guerres civiles, 374

Luther, ranime en Europe tous les esprits, dans le même tems que Colomb ranimoit les bras, 199

Luxe (le), est un obstacle à la population, & en quoi, 333

M.

MAGISTRAT. Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie, 239

Mariages, plus fréquens & plus féconds en Amérique qu'en Europe, & pourquoi, 136

Marine (l'art de la), ignorance des anciens peuples sur cet art, 272. Doit ses progrès à l'invention de la boussole, 273. Ce qu'étoit la marine d'Espagne sous Philippe II, 274. Elle est abattue par les Anglois, 275. L'empire de la mer passe aux Hollandois, 276. La France en jouit un instant, 278. Les Anglois s'en emparent pour ne plus le perdre, 279. Histoire des progrès de la marine Angloise, 280 & *suiv.* Et son état actuel, 282. La marine doit changer la face du monde, 283. La monarchie universelle des mers est une

chimere, 284. La marine à dirigé toutes les vues vers le commerce, 285
Maroc, gouvernement de cet empire Africain, 200
Maryland (le), province Angloife de l'Amérique, réunie d'abord à la Virginie, s'en fépare, 48. Caufes de cette défunion, 49. Origine de cette colonie, *ibid.* Son adminiftration 51. Sa defcription & fa culture, 52. Son gouverneur nommé par la famille des Baltimore, 144
Maximilien, empereur, abat en Allemagne le pouvoir des grands, 212
Mays, efpece de bled cultivé par les fauvages de l'Amérique, 113. Sa prépartion & fon utilité, 100
Médecine (la), n'a peut-être rien de meilleur que fon affinité avec la Chymie & la Phyfique, 377
Monaehifme, origine & progrès du Monachifme, 337
Monnoie (Papier-), efpece de monnoie en ufage dans l'Amérique Angloife, fon utilité, 152
Monnoies, différentes efpeces de monnoies dans les colonies Angloifes de l'Amérique Septentrionale, 152
Montefquieu, éloge & erreurs de ce grand homme, 65
Morale (la), ne peut avoir pour bafe les opinions religieufes, 386. Ce que c'eft que la morale au tribunal de la philofophie & de la raifon, 387 *& fuiv.* Comment la morale de l'Evangile eft utile à la tyrannie religieufe & politique, 392. La confidération attachée aux richeffe eft la perte des mœurs, 394. Ce font les bonnes loix qui font les bonnes mœurs, 395

N.

NAPLES (le royaume de), son gouvernement, 227
New (la), riviere de la Caroline Septentrionale, 77
Newcastle, ville de la Pensilvanie, 34
Newton, étend les principes de la physique & des mathématiques, & découvre le vrai systême du monde, 380
Noblesse (la), n'est qu'une distinction odieuse, lorsqu'elle n'est pas fondée sur des services utiles à l'état, 310

O.

OGLETHORPE, conduit les Anglois qui fondent la colonie de la Georgie, 79
Oiseau-mouche, oiseau particulier à l'Amérique Septentrionale, sa description, 101. Sa maniere de se nourrir, 102
Orange (le Prince d'), son caractère & ses projets, 248, est l'ame des ligues qui se forment contre Louis XIV. *ibid.*
Overissel, une des Provinces-Unies, sa part dans l'administration de la république, 220

A.

PASCAL, fait des expériences pour mesurer la hauteur de l'athmosphère, 379
Penn (Guillaume), le plus célebre des Quakers, 9. Achete des Sauvages un terrein en Amérique, & y

fonde un établiſſement composé de Quakers, 10. Lui donne le nom de Penſylvanie, *ibid.* Se fait aimer des Sauvages par ſes vertus, 11 Sages réglemens qu'il faut pour le gouvernement de ſon nouvel état, 11. & *ſuiv.* proſpérité qui en eſt la ſuite, 14. Effet de la ſageſſe de ſes loix en Penſylvanie, 343

Penſacole (baie de), baie de l'Amérique ſur les confins de la Louiſiane; les Eſpagnols s'y établiſſent, 90

Penſeurs, nom d'une des claſſes de miniſtres à la Chine leurs fonctions, 238

Penſilvanie, contrée d'Amérique qui doit ſon nom à Guillaume Penn, voyez *Penn*; ſa ſituation, 15. Sa température, 16. Différentes ſectes qui s'y établiſſent, 17. Accroiſſemens & population de cette colonie, 21 & 22. Maniere de ſe nourrir & de ſe vêtir chez les Penſilvains, 22. Félicité dont ces peuples jouiſſent, 23 & *ſuiv.* Leurs uſages civils, 24. Leur magnificence dans les funérailles, 25. Commerce de la Penſilvanie, 26. Ses échanges, 27. L'horreur des Penſilvains pour la guerre les empêche de ſe mettre à l'abri des invaſions, 34. Raiſons de leur ſécurité à cet égard, *ibid.* Rendent la liberté à tous leurs eſclaves, 132. La Penſilvanie eſt ſoumiſe à l'eſpece de gouvernement nommé *gouvernement propriétaire*, & raiſon de cette dénomination, 144

Philadelphie, ville d'Amérique, capitale de la Penſilvanie, 30. Sa poſition & ſa deſcription, 30 & *ſuiv.* Les ſciences y ſona en honneur, 32. Excellente police qui y régne, *ibid.*

Philippe II, roi d'Eſpagne; toute ſa politique n'eſt qu'in-

trigues, 246. Ce qu'étoit la marine d'Eſpagne ſous ſon regne, 274

Philippe III, roi d'Eſpagne, ſa politique étroite, ſuperſtitieuſe & pédanteſque, 247

Philoſophie (la), eſt aux Belles-Lettres & aux Arts ce que l'âge mur eſt à la jeuneſſe, 373. Les nations n'ont de philoſophes qu'à l'époque de leur vieilleſſe, 374. Philoſophes Grecs, & leurs différens ſyſtêmes, *ibid.* La philoſophie bornée à la morale, a fait peu de progrès chez les anciens, 376. La philoſophie reſte près de mille ans étouffée ſous le croiſſant des Mahométans, & la croix des Chrétiens, *ibid.* C'eſt aux Arabes que l'Europe doit la renaiſſance de la philoſophie & des ſciences, 377. Tableau de la philoſophie de l'école, *ibid.* La philoſophie s'appuie ſur la phyſique, qui, eſt ſa véritable baſe, 378. Découvertes des philoſophes & des phyſiciens modernes, *ibid. & ſuiv.* La phyſique doit plus aux événemens qu'à la méditation, 381. Comment lr philoſophie lie, éclaire & ſoulage les hommes, 383

Piémont (le), ſon gouvernement, 228

Pierre (le Czar), inutilité de ſes efforts pour faire germer les arts en Ruſſie, 323

Pigalle (M.), célebre ſculpteur; ſa. ſtatue de M. de Voltaire, 372

Pin, arbre commun dans la Caroline Septentrionale, 74, ſes uſages, *ibid.*

Platon, diſciple de Socrate, noie la philophie dans la théologie, 374

Politique, tient lieu de légiſlation chez les peuples ſauvages, 241. Tableau de la politique de Rome moder-

ne, 242. & *suiv.* Charles-Quint & François I. donnent naissance au systême actuel de politique, 245. Politique intriguante de Philippe II, roi d'Espagne, *ibid.* Politique superstitieuse & pedantesque de son successeur Philippe III, & politique de Richelieu, 246. Politique ambitieuse de Louis XIV, 247. Politique de l'Angleterre, 252. La politique devenue tres-épineuse en Europe, 254. La politique subordonnée au caractère des princes, 256

Pologne (la), constitution de ce royaume, 207. Causes qui s'opposent à sa prospérité, 208. Démembrement de la Pologne, & ce qu'on peut en espérer en faveur des peuples, *ibid.*

Pontcack, chef des Sauvages de la Floride, terrible aux Anglois, 94. Trait héroïqué de ce Sauvages, *ibid.*

Population. Examen de la question, si le monde a été plus peuplé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, 327 & *suiv.* L'Italie & l'Espagne peuvent avoir déchu de leur ancienne population; mais la Gaule & la Grande Bretagne paroissent avoir augmenté la leur, 329. L'Allemagne étoit anciennement très-peuplée, & l'est encore, *ibid.* Les longues & cruelles guerres qui remplissent l'histoire ancienne, s'opposent à l'idée d'une excessive population, 330. Le despotisme & l'aristocratie ne sont pas favorables à la population, 331. La Grèce & l'Italie, seuls pays de l'Europe plus peuplés autrefois qu'aujourd'hui, 332. La population dépend de l'égalité dans la distribution des biens fonds, 333. Le luxe, l'inaliénabilité des domaines du clergé, & les substitutions des biens nobles, sont des obstacles à la population, *ibid*, & *suiv.* L'intolérance est la

cauſe de la dépopulation de Pluſieurs états, 339. L'établiſſement des rentes viageres eſt contraire à la population, & comment, 340 & *ſuiv.* La grande population eſt-elle utile au bonheur du genre-humain, 342 & *ſuiv.*

Portugal (le), eſt ſous un gouvernement abſolu, 227

Potowmak, riviere d'Amérique, 49

Poudre à canon; cette invention donne dans les armées l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie, 262

Propriétaire (gouvernement), ce qu'on appelle ainſi dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, & quels pays y ſont ſoumis, 143

Provinces-Unies (les), origine de cette république, 219. Conſtitution de ſon gouvernement, *ibid.* Suppriment le ſtadhouderat, 220; & le rétabliſſent, 221. Raiſons qui font eſpérer que les Provinces-Unies conſerveront leur liberté, 222

Puiſſance eccléſiaſtique, inconnu dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 140

Pury, conduit en Géorgie une peuplade de Suiſſes, & donne ſon nom à leur établiſſement, 80

Purysbourg, nom d'une peuplade de Suiſſes dans la Georgie, 80

Pyrennées (paix des), fait paſſer la prépondérance de l'Eſpagne à la France, 247

Pythagore, imagine le ſyſtême d'aſtronomie, reſſuſcité par copernic, 378

Q.

QUAKERS, leur maniere de vivre, 5. Leur aversion pour tout ce qui ne tient qu'à l'extérieur, 7. perſécutions exercées contre eux, 9

R.

RALEIGH, Anglois, aborde à la baie de Roénoque, 73

Rappahannok (la), riviere d'Amér ique dans la Virginie, 53

Religion, ce que c'eſt, & la maniere dont les légiſlateurs l'ont fait entrer dans leurs vues, 189. Origine & progrès de la religion Chétienne, *ibid.* Sa diviſion en différentes ſectes, 191. Quel devroit être le code moral de religion dans tous les états, 192. La tolérance religieuſe ſera dûe à la découverte du nouveau-monde, 193. Les Eſpagnols ont rendu la religion odieuſe par les cruautés dont elle a été le prétexte en Amérique, *ibid.* La communication entre l'ancien & le nouveau-monde, doit faire ceſſer un jour le fanatiſme, 194

Rhodes (iſle des), iſle Angloiſe de l'Amérique Septentrionale; à quelle eſpece de gouvernement elle eſt ſoumiſe, 144

Richelieu (le cardinal de), profite de la foibleſſe de l'Eſpagne pour remplir ſon ſiécle de ſes intrigues, 246. Mot de ce miniſtre, 255

Riz, plante cultivée avec ſuccès dans la Caroline, 71. Sa culture nuiſible par les vapeurs humides qui s'exhalent des rizieres, *ibid.*

Roénoque (baie de), baie de la Caroline Septentrionale, eſt le premier endroit de l'Amérique où les Anglois abordent, 73
Rome (l'ancienne), n'eſt dans ſon origine qu'un repaire de bandits, 198. La guerre, cauſe de ſa grandeur, & enſuite de ſa décadence, *ibid.* Se repend d'avoir détruit Carthage, 254. Sa population, 332
Rome moderne, politique & artifices de cette cour, 242. Son adreſſe pour parvenir à la monarchie univerſelle, en abattant les trônes les uns par les autres, 243
Romains (les) ont perfectionné l'art militaire inſtitué par les Grecs, 258
Royal (gouvernement), ce qu'on appelle ainſi dans les colonies Angloiſes de l'Amérique, & quelles provinces y ſont ſoumiſes, 143
Ruſſes (les), quelle eſt leur eſpece de gouvernement, 201

S.

SAINT-AUGUSTIN, ville de l'Amérique dans la Floride, 87
Sainte-Marie, ville du Maryland, 55
Saint-Joſeph, établiſſement Anglois dans la Floride, 90
Saint-Marc, établiſſement Anglois dans la Floride, 90
Saint-Pierre, (l'Abbé de), ſes ouvrages reſpirent par-tout l'amour de l'humanité, 337

Saltzbourg, ville d'Allemagne ; les Proteſtans chaſſés de cette ville ſe réfugient en Georgie, 80

Saint-Mattheo, ville de l'Amérique dans la Floride, 86 & *ſuiv.*

Saſſafras, arbre particulier à l'Amérique, 86. Sa culture & ſes uſages, *ibid.* Employé avec ſuccès dans les maladies vénériennes, *ibid.*

Savanah (la), riviere d'Amérique dans la Georgie, 78, 80

Schuylkill (le), riviere d'Amérique ſur laquelle eſt ſituée Philadelphie, 30

Signeurs, nom d'une des claſſes de miniſtres à la Chine ; & leurs fonctions, 238

Société royale de Londres, ce que les arts & les ſciences doivent à cette ſociété, 383

Socrate, ramene la philoſophie à la vertu, 374

Solon, légiſlateur d'Athènes, effet de ſes ſages loix, 343

Sparte, refuſe, par politique, de rendre Athènes eſclave, 254

Stadhouderat, les Hollandois ſuppriment cette magiſtrature, 220; & la rétabliſſent, 221. Pouvoir de celui qui en eſt revêtu, *ibid.*

Subſtitutions des biens nobles, ſont un obſtacle à la population, 334

Suéde, conſtitution de ce royaume, 203. Son ancien gouvernement, *ibid.* & *ſuiv.* Révolution arrivée dans ce royaume, 206. Quelle en peut être la ſuite, *ibid.*

Suiſſes (les), forment le peuple le plus ſenſé de notre politique moderne, 332. Gouvernement de cette république, & confédération des Treize-Can-

tons, 233. La différence de religion altere leur union, *ibid.* La population leur tient lieu du commerce qui leur manque, par le trafic qu'ils font de leurs soldats, 234. Le Suisse est par état destructeur d'hommes, 235. Leur maniere de combattre contre les Bourgignons, rend les Suisses formidables, 263. Et engage les souverains à prendre des Suisses à leur solde, *ibid.*

Swif, mot admirable de ce philosophe Anglois, 306

Sydoniens, anciens peuples commerçans, ce qu'étoit leur marine, 272

T.

TABAC, propriétés médicinales de cette plante, 56. Ses différens usages, *ibid.* Pays où on le cultive, & sa description, *ibid.* Maniere de le cultiver & de le recueillir, 57. Commerce que le Maryland & la Virginie en font, 58 & *suiv.* Utilité de cette culture pour la Grande-Bretagne, 60

Tamarisk, arbrisseau propre au climat de l'Amérique, sa description, 99. Son utilité, *ibid.* Maniere d'en extraire une espece de sucre, 100

Thalès, philosophe Grec, écrit sur la physique, 374

Théocratie, legislation dictée par la Divinité elle-même, 189

Timbre, (acte du), droit imposé dans les colonies, Angloises, 165. Cause la revolte de ces colonies, moyens dont elles se servent pour faire retirer le bill qui ordonne cet impôt, *ibid.*

Tolérance, prêchée dans quelques endroits de l'évangile, & rejettée dans un plus grand nombre, 65. La tolérance univerſelle ſera dûe un jour à la découverte du nouveau monde, 192 *& ſuiv.*
Toricelli, invente le thermomètre, 379
Trembleurs ou *Quakers*, voyez *Quakers*, 5
Turcs (les), ſont moins avancés du côté de la legiſlation que les autres peuples de l'Europe, & pourquoi, 200
Tyriens, anciens peuples commerçans; ce qu'étoit leur marine, 272

U.

UTRECHT (paix de) les alliés ne recueillent pas tout le fruit qu'ils devoient s'en promettre, 257

V.

VASCO DE GAMA, double le cap de Bonne-Eſpérance, & rend les Portugais maîtres du commerce des Indes, 286
Veniſe (république de), comment peuplée dans ſon origine, 229. Sa conſtitution actuelle, 230. Sévérité de ſa police, 231
Vertu (la), peut s'aigirir & s'indigner jusqu'à l'atrocité, 239
Villiamsbourg, capitale de la Virginie, 54
Virginie, (la), colonie Angloiſe de l'Amérique, ſon étendue, 36. Ses commencemens malheureux, 37. Ses progrès ſous le gouvernement de Berkeley, 39. Reçoit des loix de la métropole, 40. Adminiſtration de cette colonie, 41 *& ſuiv.* Sa population,

47. Ses établissemens militaires, 48. Ses cultures, 51 & *suiv.* Inconvéniens de la multiplication des habitans dans cette colonie, 53

Voltaire (M. de), statue érigée en l'honneur de ce grand homme, 372

Y.

YORCK (Nouvelle-), s'oppose à l'exécution des ordres venus d'Angleterre ; suite de la désobéissance de cette colonie, 164

Yorck (l'), riviere d'Amérique dans la Virginie, 53

Z.

ZENON, philosophie Grec, devient après sa mort chef de secte, 375

Fin de la Table des Matieres.



